

**Chapitre 1 : avant le départ pour la Corse**



Pourquoi avoir choisi de faire le GR 20 ? Nous sommes un peu sportifs tout au long de l'année, en pratiquant la course à pied, 1 ou 2 fois par semaine, sur des distances variant de 7 à 12 km. Et puis nous avons déjà réalisé » le TMB (Tour du Mont Blanc 180 km en 8 jours). C'était il y a six ans.

Le sentier GR 20 est réputé être le trek le plus difficile d'Europe.

Il nous fallait faire ce GR, ce parcours de haute montagne réputé d'une beauté confirmée.

Étant en terrain inconnu, on a fait le choix de passer par une organisation qui va, bien mieux que nous, déterminer les étapes, réserver les nuits en refuges, ainsi que les repas. Nous choisissons Corsica Aventure qui est basé en Corse. On se dit que prenant une agence de là-bas, on devrait être mieux renseigné.

Mais précisons qu'avant de conclure avec une agence, il en a fallu passer des coups des fils et envoyer des mails ! C'est déjà toute une aventure que de s'occuper de toute cette logistique qui demande des jours fastidieux. Le pire était le choix et les réservations d'avion et taxi. Déjà à ce stade, il faut être motivé. Et très patient au téléphone !

Corsica Aventure propose un parcours établi sur 14 étapes non-stop, soit 14 jours, 13 nuits, pour un kilométrage total d'environ 180 km. On choisit cette formule. Sont compris nuits en dortoir commun des refuges ou tente, petit-déjeuner de refuge, repas du soir de refuge, repas du midi sous forme de pique-nique fourni par le refuge.

On opte pour la formule Liberté, c'est-à-dire sans guide. Seuls ceux qui ont de l'expérience en autonomie peuvent prendre le risque de partir seuls, en haute montagne. La formule Liberté demande la maîtrise dans la gestion de chaque jour de randonnée, des connaissances en lecture de carte et en orientation. L'organisation rappelle qu'il faut non seulement être sportif et avoir une expérience du trekking en montagne indispensable, mais que cette formule Liberté est réservée uniquement à des personnes en très bonne forme physique ayant déjà l'expérience des treks sur plusieurs jours, capables de gérer leurs randonnées seuls avec tout ce que cela implique. (Détermination, goût de l'effort, capacité à gérer son itinéraire, connaissance en météo, abstraction du confort habituel, matériel adapté...).

Voici les recommandations écrites de l'agence :

- Il est bon de savoir que, chaque année, des randonneurs abandonnent au bout de quelques jours. De plus, il est rappelé que les refuges en Corse sont assez anciens, de faible capacité avec un niveau de confort réduit, voire spartiate (douche froide, peu ou pas de sanitaire, pas de couvertures...).
- Depuis plusieurs années, les « punaises de lit » ont fait leur apparition, et aucun traitement n'est efficace. Il est conseillé de pulvériser un spray à base d'huiles essentielles sur l'ensemble de vos affaires personnelles afin de limiter les piqûres douloureuses sur la peau.
- Les personnes ayant des régimes alimentaires spécifiques ou allergies sont priées d'emporter leurs plats lyophilisés adaptés à leur intolérance.

- Il n'y aura que rarement la possibilité de se connecter au réseau internet, donc non seulement on ne pourra que rarement contacter la famille, mais on ne pourra contacter personne en cas d'accident sur le parcours !
- Il existe de nombreuses montées raides avec des passages hors sentiers, en crêtes, sur dalles et sur rochers. Et même des passages équipés de mains courantes avec câbles !
- Si problème au cours de ce trek, il est possible d'y mettre fin, en utilisant les « liaisons » permettant de redescendre dans les vallées, en sortant du GR, en utilisant les itinéraires « Mare a Mare »
- En termes d'effort, on parle, en montagne, de dénivelé positif (les montées cumulées), et de dénivelé négatif (les descentes cumulées). Le rythme de marche en montagne est calculé sur la base de 300 m de montée en une heure, et 450 m en descente. (Nota : règle à respecter selon le guide de l'ascension du Mt Blanc : ne jamais dépasser 1600 m de dénivelé positif. Même pour un alpiniste entraîné ! On les frôlera le 11<sup>e</sup> jour avec 1509 m !).
- Le parcours sera en presque totalité en pleine nature, ne passant que rarement dans un village. Donc il faut accepter l'esprit d'aventure, et accepter d'être hors civilisation pendant 14 jours ! C'est peut-être un détail, mais il n'y aura évidemment aucun distributeur de billets bancaires sur tout le parcours !
- Il va de soi qu'il est interdit de cueillir des fleurs de haute montagne, elles sont protégées. Dans l'esprit de la plupart des gens, la Corse n'est qu'une sorte d'annexe de la Cote d'Azur, c'est-à-dire essentiellement, un pays de bord de mer et de plages. Cette vue, bien sûr, n'est pas entièrement fausse, en ce sens que la Corse possède un littoral très attractif avec ses 1000 km de côtes ! Mais cette conception ignore la réalité profonde. La Corse est en effet avant tout une montagne. Une montagne dans la mer, mais une montagne avec tous les dangers de la haute montagne.
- Le GR20 est un itinéraire alpin sportif. Il ne s'adresse qu'à des randonneurs aguerris ayant une très bonne condition physique, avec l'expérience du trek en montagne. Il n'est praticable que de juin à octobre. Le parcours se déroule en partie à des altitudes supérieures à 2000 m avec des dénivelés positifs supérieurs à 600 m par étape. Dans sa partie nord, il y a plusieurs passages rocheux qui peuvent impressionner les randonneurs non habitués à la haute montagne. Certains passages délicats sont équipés de câbles, et sont dangereux par temps humide ou après la pluie, certaines dalles rocheuses devenant très glissantes.
- Il ne faut pas sous-estimer les dangers liés à la météo : possibilité d'orages importants et imprévisibles. Sans oublier le vent pouvant être violent en altitude, dont le pouvoir de refroidissement est bien connu des randonneurs. En montagne, le temps change vite. Au

cours d'une même journée, et selon l'altitude, on peut bénéficier d'un splendide soleil et d'une température estivale, mais aussi subir des orages avec des températures glaciales. Il faut être prévoyant, emporter impérativement dans le sac à dos un minimum d'affaires pour se protéger du froid ou du soleil.

- À de rares exceptions près, le cheminement est toujours rocailleux, et même les zones de replats n'échappent pas à la règle. Les montées et les descentes sont parfois brutales sur des terrains pierreux. Les passages en blocs et sur dalles rocheuses sont très nombreux.
- Il est nécessaire d'avoir le niveau d'escalade facile. La difficulté du GR20 n'est pas un vain mot. Elle ne doit pas être sous-estimée. Sa durée, le climat, l'hébergement, et la nature du terrain sont les éléments qui rendent difficile la progression, et obligent parfois les randonneurs à abandonner.
- En montagne corse, pas de possibilité de planter sa tente ailleurs qu'à côté d'un refuge. Risque d'incendie trop important.

Pour nous aider, on a acheté le Topoguide GR20 « A travers la Montagne corse, en 16 jours de randonnée »

Voilà comment ce Topoguide présente ce trek :

- Le plan de la Corse montre l'itinéraire qui traverse la Corse du nord au sud, par l'arête centrale. Cet itinéraire emprunte les sommets praticables des montagnes. Si l'on regarde la Corse sur une carte, on partira à quelques kilomètres de Calvi, à gauche sur la carte, là où commence la montagne, pour finir à quelques kilomètres de Porto-Vecchio, en bas à droite sur la carte, là où finit la montagne. Le GR 20 est considéré comme étant l'un des sentiers de grandes randonnées les plus beaux et les plus durs d'Europe. Il emprunte une grande partie de la dorsale de l'île qui s'oriente du nord-ouest au sud-est, de Calenzana à Conca. Son tracé a été conçu dans un esprit sportif, en proposant un itinéraire par les crêtes. Le GR est découpé en 16 étapes officielles.
- Le sentier de Grande Randonnée est balisé par le sigle officiel des GR : c'est-à-dire 2 traits de couleur blanche au-dessus, et rouge en dessous. Ils sont peints le plus souvent sur un rocher ou sur un arbre.
- Le point de départ se situe à l'altitude 275 m à Calenzana, atteint son point le plus haut à 2225 m à Bocca alle Porte, pour franchir l'arrivée à 252 m à Conca.
- Le GR20 démarre de la partie la plus septentrionale de l'île à l'extrême sud-est, de Calinzana à Conca, épousant le relief montagneux de la Corse. Ce GR offre au randonneur averti un voyage inoubliable au cœur d'un monde à la beauté sauvage. La nature est préservée. Le randonneur chargé ira, d'horizon en horizon, qu'il faudra mériter. Pas à pas, peu à peu, le paysage change, le sentier est plus rude, l'atmosphère se fait en quelques mètres déjà bien

plus légère. La brise d'altitude chargée d'air pur rafraîchit le marcheur. Merveilles après beauté, refuge après refuge, on savoure du regard des images irréelles. Des diaporamas géants vont rythmer le parcours. Le montagnard conquis continue son chemin qui le hisse vers les sommets, un rêve en trois dimensions. Pénétrant le cœur de la Corse mythique, adossé aux contreforts des montagnes, seuls les randonneurs persévérants domineront les hauts sommets. Poursuivant son périple, le marcheur reprend son ascension. De cols, aux passages escarpés, le pas se fait plus lourd et le souffle plus court. La beauté est partout. Au détour du sentier, on admirera les lacs d'altitudes. C'est une succession de paysages grandioses. Combien de merveilleuses images à se remémorer le soir. Accueillante et fraîche, la suite du parcours entre pins et hêtres entraîne le montagnard aux abords de cascades où il pourra même se baigner. À mi-parcours, le paysage change, les bergeries ponctuent la traversée. Le relief pour un temps a calmé ses ardeurs. La roche granitique a fait place aux alpages. Le pas du randonneur, un peu rassuré, le mène de crête en crête où il sera surpris par sa beauté, fascinée par ses aiguilles sculptées impressionnantes. Maintenant, le voyage se termine. Loin du bruit, pas à pas, savourons encore une fois ces images irréelles, pour rejoindre Conca.

Il est précisé, dans le Topoguide, que d'une manière générale, on trouve dans les refuges, les équipements suivants :

- Une salle commune équipée avec table, bancs, réchauds à gaz, ustensiles de cuisine, vaisselle. (observation perso : oui, mais parfois dans un état lamentable).
- Un dortoir équipé de bat-flanc avec matelas, couvertures non fournies. (observation perso : dortoir infesté de « punaises de lit », non utilisables).
- Point d'eau potable, w.c. et douches à l'extérieur. (observation perso : w.c. & douches parfois presque inutilisables).
- La plupart des refuges assurent un ravitaillement de produits de base

Il est précisé, dans le Topoguide :

- Faune visible sur le GR 20 : mouflon ( observation perso : on n'en verra pas un ), cerf ( on n'en verra pas non plus ), renard ( pas vu ), sanglier ( pas vu ), l'Altore grand rapace ( pas vu ), sittelle corse ( pas vu ), chocard à bec jaune ( vu en haute altitude ), cochon sauvage ( vu en basse altitude ).
- Flore visible : Ellébore plante vénéneuse de sous bois ( non vu ), crocus corse ( non vu, car s'ouvre à la fonte des neiges ), pin laricio ( vu souvent ), pin maritime ( vu ), aulne odorant ( vu quelquefois ), pozzine ( vu près de lacs ), châtaignier ( vu aussi ).
- Géologie pour savoir sur quelle roche on va marcher : classiquement, on distingue, la Corse occidentale, granitique, mais aussi volcanique et sédimentaire, et la Corse orientale schisteuse.

Le Topoguide rappelle qu'on ne peut pas faire cette randonnée en montagne sans avoir l'équipement nécessaire :

Pour une personne :

chaussures trekking, tong pour le soir, 1 pantalon léger imperméable et respirant, 1 sous-vêtement, 2 tee-shirts techniques, 1 veste polaire, 1 veste imperméable et respirante, 1 serviette microfibrés, 1 gant, 1 bonnet, 1 sac à dos, 1 housse de pluie pour le sac à dos, 1 sac de couchage, 1 sac à viande, 1 vêtement de pluie, 1 casquette, 1 paire de lunettes de soleil, 1 crème solaire, 1 couverture de survie, 2 gourdes d'un litre, 1 lampe frontale, 1 couteau, 2 bâtons télescopiques de randonnée, 1 trousse de secours, 2 boîtes plastiques hermétiques de 0,8 litre pour le repas du midi, 1 trousse minimum de toilette, des mouchoirs et papiers toilette, les papiers d'identité, 1 boussole. Sans oublier l'appareil photo.

Le Topoguide rappelle également qu'il s'agit d'une randonnée sportive de haute montagne, donc de forte dépense d'énergie, sans possibilité de ravitaillement pendant la journée. Il est nécessaire d'avoir une réserve de substances énergétiques type barres de céréales, fruits secs, liquides contenant des sucres à digestion rapide. Boire abondamment, mais attention à ne pas boire n'importe quelle eau en milieu naturel. Emporter des pastilles purificatrices.

Donc, au vu de toutes ces informations, nous avons fait un tableau qui résume :

- Toutes les étapes
- Le numéro emplacement sur le GR qui fait référence au Topoguide
- Les heures de départ
- La durée de la randonnée
- Les heures d'arrivée
- Les altitudes
- Les dénivelés
- Les distances à parcourir en kilomètres
- Ainsi que les difficultés annoncées.

Tout ça sur 3 pages à avoir toujours avoir sur soi, tout au long des 180 km.

Également un tableau pour lister toutes les affaires à emporter. Et là, ce n'est pas comme partir en vacances, il faut tout prendre, en ne prenant que l'indispensable. Un vrai casse-tête. Plusieurs jours à faire les bons choix, acheter ce qui nous manque. Étala par terre, avant de répartir dans les 2 sacs à dos, ça remplissait une pièce grande comme une chambre !

Le Topoguide recommande vivement de ne pas avoir de sac de plus de 7 à 8 kg !

La Fédération française de Randonnée recommande de ne pas dépasser 6 à 8 kg pour les femmes, et de 8 à 10 kg pour les hommes (sans compter l'eau et sans la nourriture qui pèse 3 kg de plus par sac à dos !)

Pour un tel trek, il faut une bonne préparation physique. Il faut faire en sorte de partir à son poids de forme. Ça se prépare sur plusieurs mois, notamment en faisant deux fois par semaine environ 10 km de footing.

Vendredi 24 août : J-3

On vérifie tout ce que l'on doit emmener.

Plusieurs jours auparavant ont été nécessaires pour compléter en achats ce qui nous manquait.

On met aujourd'hui les affaires dans les sacs à dos de chacun, mais on dépasse le poids fixé par la Fédération de Randonnée et par le Topoguide !

Faut donc enlever quelque chose.

Ça, on se l'est dit des dizaines de fois. Et des dizaines de fois, on a enlevé quelque chose qui nous semblait indispensable. Donc impossible de prendre tout ce qui était dans les recommandations. Il faut se priver de plusieurs choses. C'est délicat, tout peut servir, selon la météo, selon les blessures, selon la qualité des refuges et surtout du couchage. On sait que de ne pas emmener ce qui est écrit par les organismes est prendre un risque. On sait aussi que d'avoir un sac plus lourd que ce qui est écrit par les organismes nous ferait souffrir énormément, voire devoir stopper l'aventure. Alors que faut-il privilégier ? C'est à se demander si ces organismes ont testé eux-mêmes la corrélation entre le nombre d'affaires préconisé et le poids recommandé !

Franchement, on a optimisé au maximum, ne prenant qu'un petit savon pour deux, une brosse à dents pour deux, une seule culotte (chacun), une seule paire de chaussettes (chacun) ! Pour les 14 jours !

La préparation d'une telle aventure est compliquée. Selon nos choix, il y aura forcément des conséquences.

Enfin ce soir, totalement complice, on pense avoir mis dans les sacs à dos ce qui nous semble ABSOLUMENT indispensable.

Et pourtant on partira déjà avec un handicap puisque les sacs sont beaucoup plus lourds que les recommandations officielles !

Nous n'avons pas réussi à faire mieux qu'un sac de 9 kg pour femme, et 12 kg pour homme ! Sachant qu'il faudra rajouter, par sac, tous les matins, 3 kg correspondant aux 2 litres d'eau et le repas du midi !

Quand on soulève nos sacs remplis, on est stupéfait de la lourdeur. On n'avait pas imaginé ça !

Et pourtant, tout heureux d'être au pied de cette aventure tant souhaité, on se dit que ça ira. Comme quoi, l'enthousiasme est une force formidable.

Samedi 25 août : J-2

Changement de dernière minute. Demain matin, il faudra se lever à 4 h si l'on veut être à l'aéroport pour 6 h 45. Et s'il y avait des bouchons, ou un accident ? Ne pouvant prendre de risque, la raison impose de prendre un hôtel à proximité de l'aéroport pour y dormir ce soir. Il faut donc partir aujourd'hui.

Après le repas du midi, on met nos 2 sacs à dos dans la voiture, et, tout heureux, on prend la route en direction de l'hôtel proche de l'aéroport Charles de Gaulle.

On arrive vers 16 h à l'hôtel qui est gigantesque, après avoir tourné deux fois dans les immenses quartiers aux alentours de l'aéroport. Nous avons même dû nous renseigner à des personnes sur le trottoir ! On gare la voiture dans le parking sous l'hôtel. On prend l'ascenseur pour arriver dans un hall immense. Nous sommes habillés exactement comme si on était déjà sur le GR20, en chaussures de rando, pantalon de rando froissé, polaire de rando sur un petit polaire, un sac banane sur le ventre avec papiers d'identité et argent, équipés de nos gros sacs à dos, et nos bâtons télescopiques. Des gens nous regarder, car ici c'est plutôt chic. On fait la queue dans des barrières tellement c'est grand, et tellement il y a du monde.

Avec les sacs à dos, on prend de la place. On arrive au bout des barrières, à l'accueil, et on nous donne notre badge d'accès à la chambre. On reprend l'ascenseur, puis un premier couloir d'une longueur incroyable, puis un deuxième tout aussi long, et on est devant la chambre. Pour l'ouvrir, il faut mettre le badge, type carte bleue, dans une boîte au mur type lecteur de cartes bleues. La chambre est belle, propre, avec une douche, et un grand lit. Et une fenêtre d'où l'on voit décoller et atterrir de gros avions que l'on n'entend pas.

On va à pied repérer où sera demain matin le départ de l'avion. C'est à 20 min. Le choix de l'hôtel a été subtil. On rentre dans le premier terminal croyant que c'est le bon. Non, après renseignements, c'est celui d'à côté. On y va, et on y est. C'est immense. On est rassuré, on sait où on devra aller demain matin. On regarde les immenses panneaux qui pendent du plafond. Oui c'est bien d'ici que décollera notre avion demain matin.

Les parkings de voitures sont affichés, mais on ne trouve pas le nôtre. On demande à des hommes hôtesses d'accueil où est le parking qu'on a réservé. Incroyable, personne ne semble en connaître l'existence. On avait réservé par internet. Malheur, avec tout ce qu'on entend dire sur les arnaques internet, on commence à croire qu'on s'est fait duper à notre tour. Mais on persiste, et on demande à un autre bureau de renseignements. Des gens en uniformes bleus cherchent sur leurs écrans, ne trouvent pas. Angoisse. Ils nous préconisent de retourner à l'hôtel pour utiliser l'internet de l'hôtel. Ils nous disent que les salariés de l'aéroport n'ont pas accès à internet.

Mais avant de partir du terminal, on prend un café (pour faire passer le mal de tête). C'est un petit moment de détente, dans cette organisation millimétrée.

On retourne donc à l'hôtel, à pied, puis à l'accueil. On expose notre problème, et un monsieur bien sympathique nous dit d'aller au coin internet, juste à côté. On y va, on se connecte, on cherche, et on

trouve l'adresse d'un parking qui pourrait bien être le nôtre, mais qui est à plusieurs kilomètres !  
Énorme surprise.

On décide d'aller voir et repérer. On ne peut pas prendre le moindre risque. Parce que demain matin, de bonne heure, il faudra y laisser la voiture. Et ce sont les gens de ce parking qui devront nous emmener à l'aéroport. C'est comme ça que c'était indiqué quand on a payé sur internet, il y a trois semaines.

Faut dire qu'on avait pris celui-là parce qu'il coûte deux fois moins cher, ce qui est déjà très cher pour laisser sa voiture 15 jours. Oui parce que prendre le train n'était pas possible à cause du retour. L'avion arrivera tard, et il n'y aura plus de train pour rentrer.

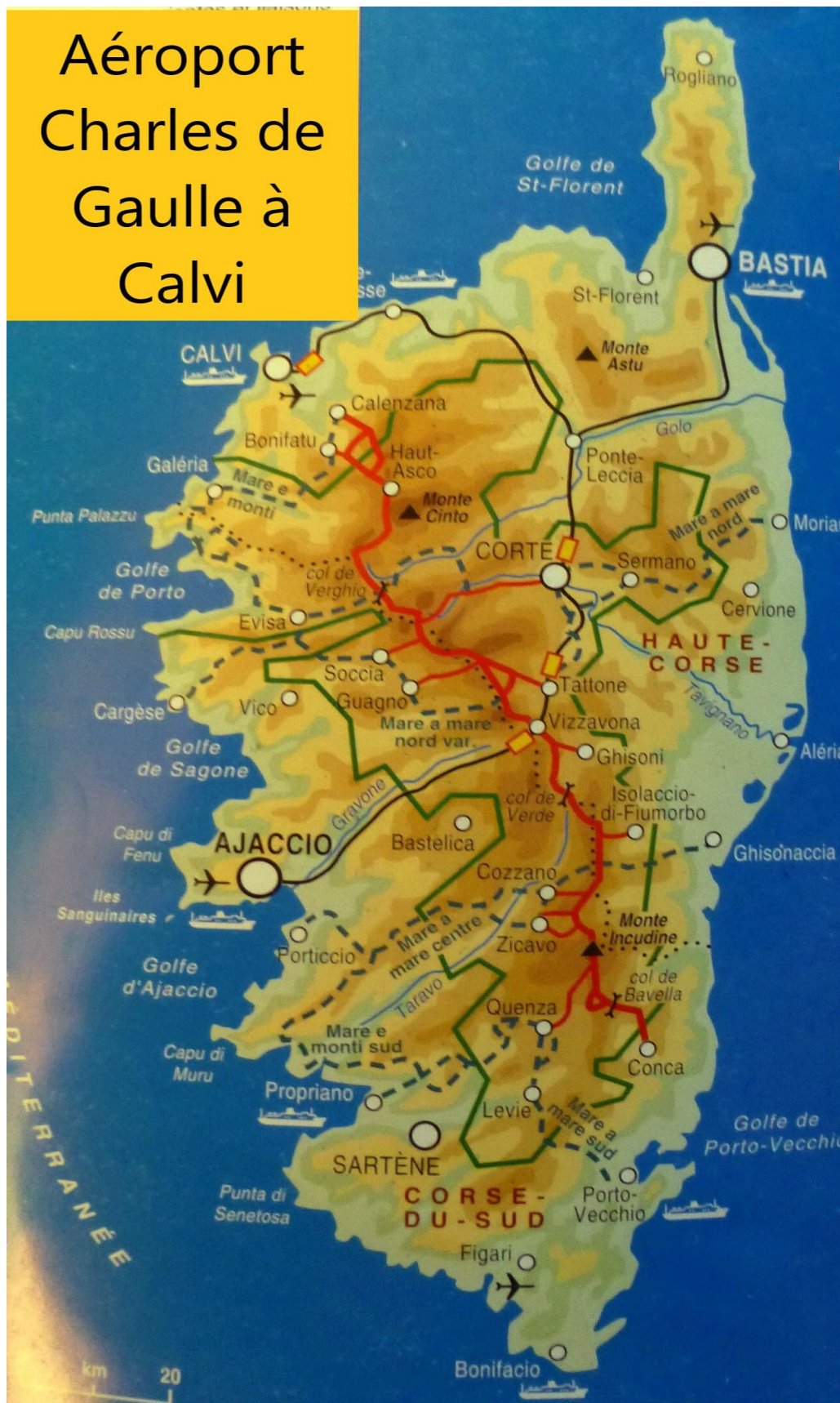
On va dans le parking souterrain de l'hôtel, on va dans la voiture, on met l'adresse GPS, et, direction le parking mystère. On contourne l'aéroport qui est gigantesque. Faut dire que c'est l'un des plus grands d'Europe !

On roule 30 min. Le GPS nous stoppe devant un vieux panneau à peine lisible, sur des murs pas clean, et un portail tout rouillé. On peut tout de même lire le nom du parking. C'est donc bien ici. On franchit le portail en voiture. C'est un vrai bazar, il y a des voitures garées un peu partout, dans un champ, certaines sous des arbres. Quelques-uns ont osé mettre leur voiture sous un hangar métallique tout rouillé, qui pourrait bien s'écrouler en cas de vent violent. On va se renseigner avec la réservation à la main. On voit un monsieur qui sort d'une maison pas entretenue du tout. On s'avance. On dit bonjour, il ne parle pas bien notre langue, mais il regarde le papier, et dit très rapidement en très mauvais français qu'il faudra être ici demain matin à 6 h, et il s'en va. On est surpris de son sens commercial si peu développé, mais rassuré de savoir que la voiture pourra être garée pendant ces 2 semaines en Corse. Évidemment, on se dit qu'avec davantage de sous, on aurait mis la voiture dans un vrai parking qui touche le terminal...

On retourne à l'hôtel, en faisant la même route en sens inverse. Mais le stress en moins ! On va manger dans le restaurant de l'hôtel une assiette de pâtes maison, question de continuer à prendre des sucres lents bons pour les efforts à venir. C'est un moment sympa, il y a du monde, c'est joli, c'est propre, c'est moderne, c'est chic, murs noirs et meubles blancs. On parle évidemment de ce qui nous attend, en étant convaincu que ce serait facile, nous qui avons fait le TMB en seulement 8 jours au lieu de 16 ! Heureux et excités d'être déjà dans l'aventure.

On ne reste pas trop longtemps, demain matin il faudra se lever tôt. De la chambre, on peut admirer le coucher de soleil, couleur rouge derrière les arbres, puis un peu plus haut, mauve, puis rose, puis bleu gris, et bleu pas encore nuit avec un avion qui décolle. On prend une bonne douche. Et on se blottit l'un contre l'autre, nos énormes sacs à dos à côté du lit ...

# Aéroport Charles de Gaulle à Calvi



Dimanche 26 août : J-1

Le réveil (du tél. portable, on n'allait pas emporter un réveil dans le sac à dos du GR20 !) sonne à 4 h. À 4 h 20 mn, on est dans la salle de l'hôtel pour prendre le petit-déjeuner. Croissant, pain au chocolat, beurre, café. C'est notre vrai petit-déjeuner avant bien longtemps, parce que ce ne sera pas comme ça dans les refuges. Mais on n'a pas le temps de savourer longtemps, on retourne dans la chambre.

Douche, ça aussi, c'est la dernière confortable avant longtemps parce que dans les refuges ça ne sera pas du tout pareil. On se lave les cheveux, parce que dans les refuges ce sera à l'eau froide ... On regarde le grand lit au matelas douillet, parce que dans les refuges ... Nos sacs à dos sont prêts, comme assis fier sur le petit canapé de la chambre. Ils sont propres, nos chapeaux comme neufs y sont accrochés.

À 5 h 15 mn, on est dans le beau parking de l'hôtel aux murs peints de blanc et bleu, pour emporter la voiture dans un parking de standing carrément opposé. Si la voiture pouvait grogner, elle refuserait de démarrer pour rester ici le temps qu'on revienne. Les sous, toujours les sous. On arrive comme convenu pour 6 h, on passe la grande grille ouverte rouillée qui devait être jaune à l'origine il y a bien longtemps. Il fait nuit totalement noire, il n'y a pas un seul réverbère. Normal, puisque c'est moins cher. On cherche le gardien pour savoir où se garer. Pas de gardien. Six personnes attendent aussi, disant qu'ils sont là depuis un moment, que le gardien est parti avec une camionnette qui ne peut transporter que 7 personnes ! Et dit qu'il faut attendre qu'il revienne pour faire un prochain voyage à l'aéroport.

Aie, ça sent l'inquiétude, à cause de l'avion qui risque de décoller sans nous. Un des messieurs qui attend nous dit qu'on peut déjà aller garer la voiture. Il nous montre du doigt, une petite allée à peine visible dans cette nuit, pleine de trous. Derrière des arbres là-bas, dit-il, il y a un grand champ où sont garés les véhicules. On remonte vite fait dans la voiture, et on va, tous feux allumés dans un grand champ d'herbe, et on se gare entre deux voitures. Vite, on prend les sacs à dos, et on se dirige dans une nuit noire totale vers le lieu où on était tout à l'heure, en se disant : pourvu que le gardien ne soit pas revenu, et déjà reparti ! On se rend compte qu'on n'a peut-être pas fermé la voiture à clef. Mais pas le temps d'y retourner. On rejoint les autres qui sont toujours là.

On attend quelques minutes, et une camionnette comme celles qui transportent les caisses de légumes sur les marchés arrive. Le chauffeur descend, parle, mais on ne le comprend pas, il ne parle vraiment pas bien le français. Normal, il n'a pas l'air français. Il dit aux autres de monter, mais comme c'est complet on reste dehors. On lui dit qu'on va rater notre avion si on reste là. Il a l'air de comprendre quand même. Peut-être parce qu'on lui a dit ça d'un air de grand désespoir, il nous fait signe de le suivre. Ce que l'on fait sans rien dire. Dans ces circonstances, presque anormales, il ne faut pas faire les malins. Il nous fait monter à l'avant de la camionnette, à côté de lui. Il démarre aussitôt, vite. Heureusement, qu'il nous a fait monter à l'avant, il roule mal, trop vite. Et à l'arrière, sûr, ça aurait été propice au mal au cœur. Vingt minutes plus tard, il nous dépose devant le terminal, il est 6 h 42 mn. Avec un peu mal au cœur quand même, on est dans notre timing.

On rentre dans le hall du terminal habillé comme hier en randonneurs avec nos énormes sacs à dos, parmi des touristes fringués comme des milords. Ici, tout est immense. On va aussitôt faire enregistrer nos bagages, après avoir fait la queue à travers des barrières. On va ensuite refaire la queue pour passer le contrôle. C'est comme passer une douane. Il faut poser les sacs sur un tapis roulant qui l'emmène dans une machine qui regarde tout ce qu'il y a dedans. Il faut vider les poches, enlever la ceinture, et se faire palper en écartant les bras.

Mais malheur, une dame, derrière un écran qui affiche tout ce qu'il y a dans les sacs, au regard pas sympathique, appelle un agent en uniforme type CRS. Elle nous montre du doigt. L'officier arrive vers nous avec le grand sac à dos. On a pourtant bien mis dans les sacs à dos que des choses autorisées. On avait bien lu les consignes quand on a acheté les billets d'avion sur internet. Pas d'explosif, pas de hache, pas de poignard, pas de pistolet, pas de fusil ...

Ça y est, l'officier est tout droit devant nous. Il dit qu'il y a dans le sac à dos un couteau, et qu'il faut lui donner. Pas le choix, faut s'exécuter. Il faut plonger la main à travers les affaires du sac. Le voilà. On lui explique qu'on va faire la randonnée du GR20 en Corse, et qu'il faut un couteau de randonnée. C'est obligatoire, c'est même noté sur la feuille de l'organisation. Il le regarde avec attention. Et nous regarde avec prudence.

Une dame en uniforme bleu, plus rassurante que l'officier, prend gentiment le couteau, le pose sur une marque inscrite sur la table du tapis roulant, et nous fait voir qu'il dépasse de 1 cm la longueur tolérée. Elle dit qu'on peut remettre le couteau dans le sac à dos, mais qu'il faut retourner à l'enregistrement pour mettre le sac à dos dans la soute de l'avion. À cause de 1 cm. Ce que nous voulions éviter vu qu'ils jettent les bagages comme des poubelles dans les soutes des avions. Alors vous imaginez les sacs à dos de randonneurs !

Mais pas le choix, les aiguilles tournent, faut y aller, tant pis. Retour à l'enregistrement de tout à l'heure. Explications. La dame en service dit calmement que c'est normal à cause de ces terroristes qui nous compliquent la vie. Elle donne un grand sac plastique pour mettre le sac à dos dedans, et encore des papiers à remplir. Elle colle l'étiquette, et le sac à dos reste là.

Il faut repasser le contrôle, avec les mêmes contrôleurs qui nous reconnaissent. Mais ils font quand même vider les poches et enlever la même ceinture !

On se retrouve dans la salle d'embarquement à 7 h 13 mn. C'est immense, d'une longueur incroyable, avec d'un côté des vitres pour voir les avions, et de l'autre plein de boutiques. Au milieu, beaucoup de fauteuils pour s'asseoir en attendant son avion. On regarde sur le panneau d'affichage pour savoir sur quel quai il faudra embarquer. Mais ce n'est pas encore affiché. On a donc une heure à attendre. Mais c'était bien écrit qu'il est obligatoire de passer à l'enregistrement deux heures avant le décollage !

Même les toilettes sont gigantesques. Même les pictogrammes femme et homme sont dessinés en blanc sur mur orange et font 2,50 m de haut. On peut y aller à 30 au moins. En tout cas chez les hommes.

En sortant des toilettes, on se met dans un petit canapé confortable de couleur verte. Un homme vient nous voir. Comme d'habitude, on ne le regarde pas, pour pas qu'il vienne à nous. Mais il parle quand même, et on se voit dans l'obligation de lui remplir un questionnaire de deux pages avec des

questions pas facile sur le type de voyageur que nous sommes. « C'est rapide à remplir », a-t-il précisé avant d'aller trouver d'autres proies. On regarde le panneau d'affichage noir et bleu, qui indique : Calvi départ à 9 h 20 mn, Air France XQ 1700, On time (départ prévu à l'heure), mais la porte d'embarquement n'est toujours pas indiquée. On complète le questionnaire, comme tout bon citoyen conciliant. Mais les questions devenant trop compliquées, on abandonne.

Le monsieur repasse pour ramasser le questionnaire partiellement rempli. On lui donne avec un sourire et nous dit merci sans savoir que seule la première page visible est complétée...

On fait un tour de curiosité pour voir les nombreuses boutiques. C'est surtout gastronomie, alcool et parfum. Puis, on se met dans des chaises en métal devant une vitre immense. On a alors une vue impressionnante sur la vie d'un aéroport. Un avion arrive, va se garer tout doucement, on lui emmène une passerelle sur roues qui va se coller à lui pour faire descendre les voyageurs. Un avion se fait pousser en marche arrière par un mini camion extra plat qui fait ridicule, puis, tout seul, roule lentement jusqu'à la piste où il va décoller. Des navettes circulent sur des routes tracées à la peinture blanche où roulent les avions. Il y a les camions qui vont emporter les tuyaux pour faire les raccordements permettant de faire le plein en carburant sous les ailes des avions. Il y a les petits cars qui transportent des gens de l'aéroport. Il y a de grands bus qui transportent des gens on ne sait où. Il y a aussi plein de petits engins qui tirent plusieurs chariots pleins de bagages des voyageurs. Certainement notre gros sac à dos qui ira dans la soute. Et plein d'autres véhicules et engins aux formes particulières. Tout cela dans une chorégraphie bien synchronisée, avec un code de la route spécial aéroport.

Il est 8 h 55 mn quand le panneau d'affichage nous indique de nous présenter à la porte G 34. On aura attendu 1 h 42 mn ! On y va, main dans la main, toujours habillés en vrais randonneurs de haute montagne, et on passe un nouveau contrôle. C'est seulement pour des billets d'embarcation. Puis, on attend à nouveau parmi tous plein de gens très bien habillés pour aller en Corse.

Les dames en uniforme arrivent, scrutent les écrans, et chacun des passagers passe après avoir présenté son laissez-passer. Comme on était à l'étage du terminal, on nous fait descendre pour aller attendre dans une salle en bas qui donne sur le dehors. Pour ça, on nous fait passer par de nombreux couloirs étroits et longs avec des vitres.

On refait une queue de 20 min. On voit l'avion qui va nous emmener, il est à 20 m de nous. Il est grand, tout blanc. On remonte encore une fois nos billets d'embarcation, et on est dehors, sur le sol de l'aéroport. Maintenant, on est à quelques dizaines de mètres de l'appareil qui semble encore plus majestueux. On monte sur une petite passerelle bleue pour arriver tout contre l'avion qui a comme le ventre à l'air. On voit l'énorme réacteur de son côté droit, l'aile très longue, de toutes petites fenêtres rondes. On passe une porte très épaisse pour rentrer dans un avion qui n'est pas très haut de plafond, avec des fauteuils bleus qui semblent confortables. On met le sac à dos dans le coffre à bagages au-dessous de nous, avec les bâtons télescopiques.

Il est 9 h 11 mn, le ciel est bleu, parsemé de nuages effilochés blancs. Quelques instants plus tard, les deux hôtesses, pessimistes, expliquent à tous les voyageurs qui n'écoutent pas, comment sauter de l'avion si on nous l'ordonne, pour se retrouver dans un canot au milieu de la Méditerranée !

Le commandant, plus optimiste, nous souhaite la bienvenue et un excellent voyage. Puis le petit camion ridiculement plat nous fait reculer, puis s'en va pour laisser l'avion avancer tout seul comme un grand. On roule, on roule un bon moment, il est immensément grand cet aéroport. Puis il s'arrête, met les réacteurs en route parce que ça fait un bruit terrible. Et sans que l'on puisse dire quoi que ce soit, il se met à rouler vite, fait du bruit, puis très vite, fait encore plus de bruit.

Et à 9 h 47 mn, il ne roule plus, il vole. Ça fait une sensation étrange, on est un peu inquiet, mais on fait confiance. Ça fait de plus en plus de bruit, ça vibre de partout. On n'est plus rien, totalement à la merci de ce qui va se passer indépendamment de notre volonté. Et on laisse faire ... Le bruit infernal diminue petit à petit pendant que l'avion prend de l'altitude. On aperçoit par le hublot un autre avion qui décolle aussi.

On distingue des maisons, des bâtiments, des immeubles, les champs comme des damiers, les routes, les voies de chemin de fer, les cours d'eau. Et les nuages au-dessus de nous de couleur blancs et gris clair. En bas, sur la terre, tout devient de plus en plus petit, l'horizon est de plus en plus loin. C'est superbe à voir. On comprend mieux comment les fleuves serpentent à travers champs et forêts. En quelques instants, tout ce qui était à dimension normale devient petit, puis minuscule, pour ensuite disparaissent. Plus on monte, et plus c'est beau.

À 9 h 59 mn, on est au-dessus des nuages tout blanc lisse, et un ciel immense tout bleu. Grandiose, magnifique. À 10 h 10 mn, une hôtesse passe avec un chariot pour nous distribuer un gobelet en carton avec du café et une madeleine. C'est sympa, c'est un bon moment. Puis les nuages se font plus rares, parsemés de-ci de-là, et on revoit la planète tout en bas, couverte de forêts. Puis on distingue les montagnes des Alpes. Magnifique vue.

À 10 h 47 mn, on distingue la fin de la Côte d'Azur, et on vole maintenant au-dessus de la Méditerranée. Et la mer bleue se distingue du ciel de par sa couleur légèrement foncée. C'est un spectacle exceptionnel. Un peu plus tard, le commandant nous dit qu'il va entamer la descente.

À 11 h 02 mn, on aperçoit la côte maritime Corse. À 11 h 05, on aperçoit les montagnes de la Corse, probablement celles qu'on va gravir. La terre corse se fait de plus en plus grande, l'avion recommence à faire du bruit, puis ce sont les roues qui touchent le sol dans une ambiance d'inquiétude, et enfin l'avion ralenti dans un bruit d'enfer, jusqu'à se mettre à rouler, et enfin s'arrêter à 11 h 13.

On est en Corse ! Mais bien loin de s'imaginer les jours à venir dans la montagne. On reprend le sac à dos (de 9 kg !) du compartiment bagages au-dessus de nous, et on descend de l'avion. À 11 h 18 mn, on marche sur le sol de la Corse pour la première fois. Sensation incroyable, il n'y a plus d'humidité, l'air est chaud et sec. Super agréable. L'aéroport, devant nous, est tout minuscule à côté de Charles de Gaulle. Derrière lui, les sommets des montagnes couleur terre de Sienne, sans arbre, sous un ciel bleu. Et on constate que certains sommets sont très hauts.

On rentre dans l'aéroport, on va à l'endroit où les bagages sortis de la soute des avions vont défiler sur le tapis roulant. On attend un peu, et des bagages arrivent. Enfin, on aperçoit le sac à dos rouge dans son sac plastique de protection, et bien content de récupérer en bon état. Mais qu'est-ce que c'est lourd 12 kg ! On va aux toilettes, ça fait du bien.

On demande comment faire maintenant pour aller à Calvi où l'on doit prendre un bus à 14 h 30 pour le gîte de Calenzana. On nous dit qu'il y a un bus dehors qui fait la liaison avec Calvi. On met nos sacs à dos et on va d'un pas rapide voir si le bus est encore là. Soulagement, il est là. On s'approche, mais le chauffeur nous dit qu'il n'y a pas de bus pour aller à Calvi, seulement des taxis. Lui s'est privé, c'est pour un club de vacances. Ça alors !

Il est 11 h 30 mn. Alors puisqu'on est venu pour faire de la rando, on va commencer notre GR20 ici, et on ira à pied faire les 8 km jusqu'à Calvi. On marche le long de la route où circulent quelques rares voitures. Content même. Très vite, on se rend compte qu'il fait chaud, que les sacs à dos sont lourds, que Calvi est bien loin ... Et en plus ça monte. Légèrement, mais ça monte. Heureusement qu'on a emporté casquette à visière spéciale randonnée et chapeau large spécial randonnée. Les kilomètres passent, on transpire sous la chaleur qui nous assomme. On arrive au panneau Calvi cité de Christophe Colomb à 12 h 23 mn. On continue sous un soleil très chaud, et on s'arrête chez un primeur pour acheter une grande bouteille d'eau minérale corse. La vendeuse n'est pas très sympa. Au passage, on voit le prix des studios d'un immeuble en cours de construction, loin du centre. Faut avoir des sous pour habiter ici.

On arrive à 13 h 00 mn à l'emplacement de l'arrêt des autocars et le panneau indique le seul départ pour Calenzana à 14 h 30. Ce que nous avions prévu. On va à la terrasse d'un petit restaurant, juste à côté, abrité par de grands parasols. Que ça fait du bien de s'asseoir et de poser ces lourds sacs à dos. Et dire que ce n'est même pas encore le commencement du GR20 ! On mange, évidemment des pâtes, comme tous les sportifs d'endurance. On mange rapidement parce qu'on veut aller voir à quoi ressemble le bord de mer à Calvi. Surtout que c'est à 4 min.

C'est magnifique. Sincèrement. La rue pavée avec les commerces et restaurants donne sur la mer bleue qui ne remue pas, d'un soleil doux, à l'air sec. C'est irréel. On peut facilement comprendre que des gens viennent y passer la retraite. Les petits immeubles qui bordent la mer sont jaune, ocre, d'un léger orange, avec des tuiles rouge clair. En face, sur la mer, les petits bateaux, des moyens, et même des grands, sont amarrés, et leurs mats font des cliquetis bien agréables. Plus loin, on voit des plages de sable immenses. Et au fond, les montagnes corses. On y rencontre même un couple de chez nous qui ont la gentillesse de nous prendre en photos. Le monde est petit. On est heureux d'être là.

À 14 h 20 mn, on est devant l'agence des bus qui est presque au bord de mer. Une quinzaine d'autres gens sont là, à l'ombre, avec des sacs à dos, comme nous. Déjà, on se sent moins seul. On parle avec certains. Attendent également Myriam et Christian, ainsi que Maryse et Serge. On ne le sait pas encore, mais on va faire un bout de cette aventure. Tous vont faire le GR20. Le bus est garé le long de la route. C'est un grand bus de ville, modèle des époques, presque un bus de collection vu son âge. On achète les billets, et le chauffeur dit qu'on peut mettre les sacs à dos dans les grands coffres à bagages sous le bus. On monte dans les premiers pour pouvoir se mettre aux premiers sièges tout devant, à cause du mal au cœur. Le chauffeur dit que ce bus n'a plus la pêche, qu'il est difficile à conduire, les vitesses passent mal. À peine parti, le bus tousse un peu, et broute. C'est inquiétant. Une heure de route, parfois sinueuse, pour arriver au Gîte de Calenzana alt. 250 m. Certains randonneurs sont restés dans le car pour aller au refuge un peu plus haut dans le village.

C'est un bâtiment blanc avec un petit réfectoire, où l'on mangera certainement ce soir. Un autre bâtiment blanc tout en longueur est juste à côté. Dans la cour, d'immenses arbres, pas très hauts, mais très larges, très anciens qui font beaucoup d'ombre. Un puits et des bancs en pierre. Ici, il y a de

la végétation, mais on voit dans le fond un début de montagne sans un arbre. Au même emplacement se trouve le chalet en bois de l'Info Montagne, c'est la Maison du GR20, dans le Parc Naturel Régional de la Corse. L'air est vraiment très agréable à respirer.

On fait la queue pour montrer nos réservations et savoir où l'on va dormir, et manger. La dame qui nous reçoit n'est vraiment pas futée. Elle parle bêtement. Elle nous dit que les dortoirs (30 places) sont dans le bâtiment d'à côté, et qu'on peut s'installer là où il y a de la place. On y va. On trouve une chambre vide de 4 lits métalliques, dont 2 superposées. On prend les deux lits du bas. On pose nos sacs à dos et bâtons. Il y a une douche en vieille faïence blanche et bleu avec des carreaux cassés, et des toilettes attenantes à cette chambre. Ce n'est ni propre ni sale. On prend une douche tout de suite pendant qu'on est seul. On teste la serviette en microfibre spéciale randonnée achetée pour le GR20. Que l'on fait ensuite sécher sur les bords du lit. L'esprit rando commence.

On demande alors à la dame de tout à l'heure qui nous a accueillis, qui parle beaucoup, mais sans intérêt, à quelle heure on mange. Elle dit qu'il y a un réfectoire à disposition pour ceux qui ont emporté leur repas. Surprise. On pensait que tous les repas étaient compris et programmés. On a beau dire à cette dame qu'on vient d'une organisation corse, elle ricane bêtement sans rien comprendre. Des randonneurs disent qu'ils vont manger à un petit restaurant, à un quart d'heure d'ici, en montant une route assez raide. On part avec eux. Et c'est là qu'on sympathise avec Myriam et Christian (dont on a déjà parlé tout à l'heure), un couple qui a pris également le bus et qui va faire le GR20. En une demi-heure, on arrive au joli village de Calenzana, entouré d'arbres pas très hauts. C'est un ancien village de bergers. Une cinquantaine de maisons recouvertes d'enduit couleur ocre. Le restaurant est accueillant, tout en pierres taillées du pays. Seuls les randonneurs font vivre les Corses d'ici, et le bar s'appelle tout naturellement 'Le GR 20'. Il fait très chaud, on mange dehors en terrasse couverte. Les pieds des tables sont des tonneaux. On mange des pâtes bien sûr. On rigole en ironisant sur la politique. On passe un super bon moment à quatre. Mais on ne traîne pas, demain matin va commencer réellement notre périple.

À 21 h, on se couche. Déjà, le visage brûle un peu à cause des coups de soleil pris ce matin sur la route de Calvi. On se met pour la première fois dans nos sacs de couchage spécial rando et nuit fraîche, achetés pour la circonstance. Faut avouer qu'on y est bien. On rigole, content que demain commence véritablement le fameux trek du GR 20.

### Chapitre 3



Jour 1, lundi 27 août 2018 en direction du refuge d'Ortu di U Piobbu.

Réveil à 5 h 30. On plie le duvet pour le remettre dans sa housse. Une vraie épreuve, à se demander comment ils ont fait, à l'usine, pour le rentrer. On force comme on peut, et on finit par y arriver. Pas le temps de faire du beau, faut pas perdre de temps. Avant de partir, il faut consulter le Topoguide avant de la mettre dans le sac à ventre. Aujourd'hui, l'étape est en page 25. Ça dit :

- Cette première journée est la plus sévère et la plus éprouvante de tout le raid, elle s'accompagnera de paysages à couper le souffle. Elle vous fera quitter les côtes pour finir en haute montagne.

Bon, on est prévenu ... On va souffrir ... Mais on est tellement heureux d'être là, qu'on ne prête pas attention à ce qui est écrit !

On sort équipés de nos sacs à dos et des bâtons télescopiques. Il fait noir complet autour du gîte. Faut déjà mettre les frontales. Il est 5 h 55 mn. On monte la route pour aller au restaurant d'hier soir prendre le petit-déjeuner, avec Christian et Myriam. On s'installe comme hier à la terrasse, il fait bon,

l'air est agréablement sec. On demande tout de suite à remplir nos 4 gourdes, ce que fait gentiment le patron corse. On déjeune tartine beurre confiture, café, et verre de jus de fruits.

À 6 h 30, on part pour Notre GR20. À partir de maintenant, il faudra repérer en permanence les 2 petits traits de peinture rouge et blanche, qui vont nous guider pendant 14 jours. On prend une petite rue dans le village à travers les maisons aux volets fermés, on passe devant une petite chapelle ouverte, car ici il ne doit pas y avoir de voleur... L'intérieur est sobre, murs blancs, plafond blanc, une quinzaine de petits bancs en bois.

On sort du village, pour rejoindre, à un croisement, le début du sentier GR20, situé à la fontaine de St Antoine, arrondie, tout en pierres, dans le haut du village. Il fait encore nuit. Puis on passe devant un ancien lavoir formé d'une grande voûte tout en pierre. Très joli.

Le jour commence à se lever. Le sentier s'élève le long d'un authentique sentier muletier anciennement pavé pour atteindre la fontaine d'Ortiventi. On continue de monter le sentier qui est caillouteux et étroit. On fait 1km 600 dans notre première heure d'un bon pas, et une montée assez raide de 275 m de dénivelé. C'est un démarrage sportif avec ce sac à dos qui semble déjà bien trop lourd. C'est à ce moment qu'on se rend compte qu'on a oublié le pique-nique de ce midi que nous avait préparé l'aubergiste. Myriam propose aussitôt de partager leur repas avec nous. Ça, c'est la mentalité haute montagne ! On les remercie.

On va continuer à grimper sur ce sentier avec trop de cailloux, parfois sous des arbres, parfois à découvert, ce qui nous permet d'admirer le soleil qui se lève sur les montagnes environnantes, jusqu'à Bocca di U Ravalente, alt. 616 m. Puis on grimpe encore pour franchir une crête dans la forêt du Sambuccu, plein de sureaux. On boit quelques gorgées d'eau de nos gourdes. On fait une grande traversée pour arriver au ruisseau d'Arghjova et atteindre son promontoire alt. 820 m. La vue est à couper le souffle. On s'arrête un tout petit instant, d'autant que l'on vient de réaliser cette deuxième étape en 1 h 30. Et encore 2 km 500. On a une vue fabuleuse, extraordinaire, on y voit, en même temps, en regardant vers le bas, les forêts, les vallées, la façade maritime, et la mer méditerranée toute bleue propre. Christian et Myriam marchent beaucoup plus vite que nous, surtout Myriam. On continue seul tous les deux. On boit souvent.

À partir du promontoire d'Anghjova, le sentier continue son ascension en larges lacets à travers quelques rares arbustes remplacés par les premiers petits rochers, puis traverse une pente encore avec de la caillasse, pour gagner Bocca à u Saltu alt. 1250 m. On s'arrête, on admire. Il y a même un troupeau de petites vaches maigres. Il est rare de pouvoir regarder en même temps des sommets de montagnes et la mer immense, le tout au lever du jour, avec des parties ensoleillées et des parties dans l'ombre. Le spectacle est extraordinaire. La mer au loin en bas est encore bleu foncé et rejoint le ciel qui est rose au-dessus de l'eau, pour finir bleu clair sans un nuage.

On rencontre un kiné et sa fiancée tous deux fort sympathique, avec des sacs à dos gigantesques. Il nous dit qu'ils ont prévu de doubler cette étape, c'est-à-dire qu'ils vont faire aujourd'hui 2 étapes au lieu d'une ! Faut être fortiche ! On lui dit qu'on fait le GR20 alors qu'il reste encore 4 séances de rééducation suite à une entorse aux genoux. Le kiné vient de la station de ski où la chute à eu lieu. Que le monde est petit. Petit moment de halte à faire connaissance, et écouter ses précieux conseils pour la bonne tenue du genou.

On repart. Cette étape de 1 km 700 de montée est épuisante, et on l'a fait en 1 h 40. On commence sérieusement à avoir mal aux épaules à cause des sacs à dos. On y rencontre aussi 2 hommes d'un certain âge, dont un très âgé, avec qui on fait une bonne conversation.

On poursuit avec un sentier bien propre dans une forêt de sapins. On boit toutes les 30 min. Ça monte, le sac à dos fait de plus en plus mal. Un peu plus haut, on a une vue encore plus grandiose. On marche maintenant sur de gros cailloux qui bougent. On est bien content d'avoir nos bâtons télescopiques. On voit le village Calenzana qu'on a quitté tout à l'heure, et la mer à Calvi. On retrouve Myriam et Christian parce que Myriam a des problèmes aux pieds et se met des sparadraps. Ils sont tous les deux en shorts, lui avec un sac de 15 kilos et elle avec un sac de 8 kg. On repart ensemble, mais on se retrouve très vite seul.

On change de versant, et le sentier descend légèrement en forêt, ça fait du bien. On s'arrête pour admirer la vue sur les montagnes maintenant plus basses que nous, la mer au loin, le tout encadré par trois énormes arbres tout seuls dans cette immensité. On poursuit sur un sentier agréable sans cailloux, et bordé de petits végétaux. Aucun arbre à perte de vue, et la mer tout en bas. Maintenant, la végétation disparaît pour laisser place à de la montagne rocheuse. Faut grimper sur de petits rochers sans cesse, ça devient très physique, mais la vue plongeante sur la vallée et la mer est tellement belle. On arrive au large du col de Bocca à U Bazzichellu, après 2 km, en 1 h 40, alt. 1486 m. La vue sur la mer tout en bas, au fond, est absolument grandiose.

Christian nous attend pour partager son pique-nique. On est heureux de poser les sacs à dos à 13 h 05. Il nous donne du pain, quelques tranches de saucisson, une barre céréales. On boit évidemment. On ne reste que 30 min. Un couple nous rejoint pour manger, on n'a pas le temps de beaucoup leur parler, mais déjà on les trouve sympathiques. Bernard et Cathy feront également un bout de chemin avec nous plus tard.

On repart et on change de versant, dans la caillasse caractéristique de la haute montagne, sur un vide assez raide. Le sentier fait une grande courbe, et sur le versant d'en face, on voit, en tout petit le refuge qui clôturera notre première journée. On poursuit par une nouvelle montée, mais douce, avec un vide qui ferait renoncer tous ceux qui ont le vertige. Des nuages gris arrivent, ce n'est jamais bon en haute montagne. Et avec l'entorse non totalement guérie, on ne peut pas aller plus vite. C'est déjà un exploit d'être ici. On boit souvent. Maintenant, ça devient de la petite escalade. Là, commence la haute montagne. Il faut grimper et descendre de gros rochers. Les nuages sont de plus en plus gris, on ne distingue plus les sommets.

Puis devant nous, c'est la première difficulté technique. Un pan rocheux, d'une dizaine de mètres, abrupte, à l'aplomb, dans des rochers équipés de câbles qui sont de grosses chaînes. En alpinisme arrière bien évidemment. À un mètre sur le côté, c'est un vide de 40 m ! Il faut obligatoirement avoir les premières notions d'escalade. Et surtout aucun signe de vertige. Ce qui n'exclut pas une extrême prudence, et une grande assurance. On descend lentement mais sûrement. Exercice difficile avec des sacs à dos. Extraordinaire, aucun signe de vertige ! Disparu ! Alors que dans le TMB ...

Puis ça remonte à travers une barre rocheuse. On est dans de l'alpinisme, d'ailleurs on arrive devant une partie équipée de câble. La pente est assez raide. Ici ce ne sont que des rochers qu'il faut traverser. Il n'y a pas de chemin, chacun trouve sa prise, l'essentiel est d'arriver de l'autre côté sur du plat. Cette traversée est impossible à ceux ayant le vertige. Il y a un vide impressionnant. Faut être

concentré, ici pas de faute possible. Dès le premier jour, on constate que ce que l'on dit du GR 20 est tout à fait justifié.

Heureusement, la roche est très dure, très solide. Même sur quelques centimètres de prise pour les pieds comme pour les mains, on peut tenir, et avancer. La règle, c'est d'avoir toujours trois points d'appui. Et dans un passage technique comme celui-là, l'erreur peut être fatale. On passe. On ne rigole plus. On prend conscience véritablement que ce n'est et ne sera pas une balade de montagne à travers les pâquerettes. Et plus loin, encore une autre barre rocheuse. Encore une petite montée en sentier, et après 2 km 900, on arrive enfin, en 1 h 50, au refuge Ortu di U Piobbu, alt. 1520, pour atteindre le point le plus haut de cette première journée.

Il est 14 h 55, on n'en peut plus, on est éreinté. Le plus grand plaisir est de pouvoir déposer les sacs à dos. On finit le peu d'eau qu'il restait dans nos gourdes. On aura bu 2 litres par personne. On se regarde, complice, presque fier de pouvoir encore réaliser, après 60 ans, un tel exploit.

Ici, ça a l'air d'être le bazar, il y a de longues et grosses bouteilles de gaz par terre, presque devant l'escalier qui permet de monter à la terrasse du refuge où l'on aperçoit des Québécois, Carole, Paul et Jocelyn, avec qui on sympathisera, et avec qui on fera ensemble (souvent chacun à un rythme différent) la totalité du GR20.

Myriam est là, assise avec les 2 hommes d'un certain âge, en train de boire une pietra, la bière corse, pendant que Christian monte tout seul la tente qu'il transporte dans son énorme sac à dos !

Le refuge est petit (32 places), en bois, vétuste, sale, mais équipé du drapeau corse qui flotte sur la terrasse. Évidemment, pas d'eau, pas d'électricité et pas de réseau pour les portables. On a une vue sur une vallée, bouchée par les nuages. Il y a une vingtaine de tentes plantées partout sur le terrain en pente et caillouteux. Il y a un cheval nerveux dans un enclos en pierre, et des mules en liberté.

On rentre dans le refuge pour nous annoncer. C'est encore plus sale que dehors. Il y a un réchaud et des casseroles dans un état de saleté horrible et complètement cabossé. Les murs sont sales, non repeints depuis des années. Le patron est sale aussi, et mal aimable en plus. Il nous dit comment aller à notre tente, qui est à 100 m ! Après nous avoir dit que le refuge est infesté de punaises de lit.

On achète deux pietras qu'on va savourer, assis sur un banc près à se casser la figure, avec Myriam, Christian et les 2 hommes âgés. On écoute le plus âgé des 2, qui semble bien connaître la montagne d'ici. Ça cancanne, surtout Myriam. Puis on va voir où est notre tente. Il faut encore marcher 5 min sur les cailloux en pente pour apercevoir une tente verte, petite, posée sur de la caillasse puisqu'il n'y a que ça ici. On l'ouvre en abaissant la fermeture éclair. On va dedans, sur le matelas de 3 cm d'épaisseur. Quand on est assis, on touche la tête, allongé, les pieds sont dehors ! On finit notre pietra qu'on avait emportée, on pose un gobelet devant la tente, dans les cailloux, et c'est un petit lézard qui rentre dedans ! On accroche nos affaires trempées de sueur aux branches des arbres. On est réellement dans notre aventure, pour de vrai ! Mais on est tellement content qu'on ressent à peine les douleurs inévitables suite à une telle journée physiquement exceptionnelle.

Ici ce sont des toilettes sèches. Les 4 douches sont dans un tout petit bâtiment pas très propre non plus, et avec de l'eau froide alimentée par le torrent d'à côté. On se lave comme on peut parce qu'on a trop transpiré, mais impossible de se mettre sous l'eau glacée. Chacun fait comme il peut, souvent en mettant l'eau dans sa main avant d'oser en mettre un petit peu sur soi. Tous hurlent plus ou

moins fort. En quittant la douche, on voit une dame qui semble sympathique, on engage la conversation, c'est Maryse de Rennes (dont on avait déjà parlé) qui fait tout le GR avec son mari Serge.

Vers 17 h 30 mn, les nuages commencent à disparaître, le ciel, petit à petit, devient tout bleu, la vue sur la vallée devient de plus en plus lointaine. C'est magnifique. Christian a fini de monter sa tente tout seul, ce qui est normal pour Myriam. On remplit les 4 gourdes d'eau à la source qui est à 100 m parce que demain matin on n'aura pas le temps. On rejoint sur la petite terrasse Bernard et Cathy qui ont également pris une pietra.

À 18 h 30, il faut passer à table. On est avec Christian, Myriam, Bernard et Cathy. Il y a aussi un couple de jeunes sportifs d'une vingtaine d'années, qui font partie d'un club de randonnée. Ils transportent tentes et nourritures pour les 14 jours, soit des sacs de 18 kg chacun ! On nous donne du saucisson, du jambon de Corse qui est délicieux, du pain, et des pâtes. L'ambiance est super sympa. On adore cette ambiance propre à la haute montagne. Cathy dit avec vigueur que la journée de demain comporte une longue descente dans des éboulis, que c'est sans intérêt, et dit qu'elle va prendre, avec Bernard, la variante qui passe par le village de Bonifatu. On pense aussi que c'est mieux de ne pas descendre dans les éboulis, à cause de l'entorse au genou.

On apprendra, plus tard, que le kiné et sa copine ont abandonné dès le premier jour. Comme d'autres ...

On va sous la tente vers 20 h avec les lampes frontales, car il fait nuit noire. On sort le sac de couchage qu'on étale. Les 2 sacs de couchage mis sur le fin matelas prennent toute la surface. Il ne reste que quelques cm sur les 2 côtés pour mettre les chaussures, chaussettes, pantalons, gourdes, polaires. On accroche les 2 lampes frontales à un nœud au plafond de la tente, pour l'attraper plus facilement cette nuit pour aller faire pissou dehors, juste devant la tente. Les toilettes sont à 50 m de caillasse. Les bâtons télescopiques restent dehors, pas de place pour eux. Il faut presque être contorsionniste pour s'enfiler dans les sacs de couchage. Heureux, on en rigole. Mais on est tellement épuisé, qu'on ne se pose pas de questions. On reparle de notre mémorable journée éprouvante physiquement et on s'endort avec les si belles images des paysages d'aujourd'hui.

Aujourd'hui 1330 m de montée, presque pas de descente.

7 h 40 mn de marche, environ 11 km

## Chapitre 4



Jour 2, mardi 28 août 2018 en direction du refuge de Carrozzu.

Réveil à 5 h 45, il fait nuit noire. Dans la tente exiguë, à la lampe frontale, on sort de nos duvets, ce qui n'est pas facile vu qu'il faut se tordre dans tous les sens ! On plie aussitôt le duvet pour le remettre dans sa housse. Une galère. Comme hier, on force comme on peut, et il rentre. On remet tout de suite les affaires dans le sac après avoir enfilé le polaire. Le reste on l'avait gardé pour dormir. Autant dire qu'on n'a pas passé une superbe nuit, surtout pour sortir de la tente en pleine nuit avec des tongs qui ne tiennent pas aux pieds dans cette caillasse, au risque de se tordre une cheville. Alors vous imaginez bien qu'on ne va pas bien loin de la tente pour assouvir le besoin de la nature !

On sort de la tente avec nos sacs à dos pour ne pas avoir à refaire le trajet tout à l'heure. Les autres randonneurs font pareil. On est tous ensemble sur le même rythme le matin. Il fait noir complet. On va rejoindre le refuge à la frontale, en faisant bien attention où l'on met les pieds, vu qu'on peut glisser sur la caillasse que l'on distingue à peine.

À 6 h 15, on est dans la petite salle crasseuse et sans électricité, avec une table et des bancs en bois sales. La pièce est lamentablement sale, mais on distingue un très grand drapeau corse accroché sur le mur. Bernard est déjà là, équipé de sa frontale, il a fait chauffer l'eau dans une casserole crasseuse et bosselée du refuge. Il faut arriver les premiers parce qu'il n'y a qu'une seule casserole ! On va chercher, posé dans un coin, notre petit-déjeuner dans un sac en papier à nos prénoms, parmi tous les autres sacs. Dedans, il y a aussi notre pique-nique de ce midi.

On s'assoit comme on peut, entre d'autres randonneurs, serrés comme des sardines. On prend ce qu'il y a, un gobelet en papier pour mettre le sachet de café, un bout de pain, une mini barquette de beurre, une mini barquette de confiture, une petite canette en carton de jus de fruits. Cathy nous rejoint, ainsi que Myriam pas souriante. Christian n'est pas encore là, car il démonte sa tente qu'il doit plier pour la mettre dans son gros sac à dos. Myriam semble d'ailleurs agacée parce qu'il ne va pas assez vite !

On déjeune rapidement, car en cette époque de l'année, le soleil se lève tard et se couche tôt. Il faut donc, et tous les randonneurs le font, partir encore dans un peu de nuits. L'avantage c'est qu'on voit le jour se lever sur les paysages, et c'est magique.

Ce matin, pas besoin de consulter le Topoguide, c'est Bernard qui se charge de l'itinéraire de la variante.

Avant de partir, direction les toilettes sèches. Comme tout le monde à la même idée, évidemment il faut attendre. Et à 6 h 55, on est prêts, devant une vue sur la vallée et les montagnes absolument époustouflante. Au premier plan, les montagnes un peu plus basses ne se distinguent que par des ombres. Un peu plus loin, une autre chaîne de montagnes se dessine majestueuse sur le ciel qui est rose. On reste un moment à contempler tellement c'est beau.

À 7 h 10, on y va. C'est dur de remettre nos sacs à dos sur les épaules. Ça fait déjà mal. Équipés de nos bâtons télescopiques et casquettes, Cathy et Bernard devant, on part sur cette variante, puisqu'on ne prend pas le GR 20. Il faudra suivre les ronds jaunes et non plus les bandes rouges et blanches.

On quitte le refuge en empruntant un étroit sentier caillouteux, qui descend raide. Gare au genou. Peu d'arbres, que de la roche. Les très gros cailloux à descendre vous cassent les jambes. C'est périlleux. Pas agréable du tout. Le matin de bonne heure, après les efforts d'hier, faut avoir une bonne santé !

Maintenant, le sentier, presque sans cailloux, se poursuit dans une remarquable forêt de pins laricio. Ça fait du bien. On est presque dans la pénombre. Le sentier descend en lacets et rejoint la piste d'exploitation forestière. Pour nous les randonneurs, les forêts constituent des havres de fraîcheur. Souvent on voit des panneaux indiquant que le camping est interdit pour risque d'incendie fréquent. On s'arrête pour enlever les sacs, boire, et admirer le petit ruisseau presque à sec qu'il faudra traverser. Malgré la fatigue d'hier et la mauvaise nuit, on a un air illuminé joyeux. L'un avec son sac à dos rouge et sa casquette à longue visière, l'autre avec son grand chapeau de randonneur, son polaire rose et mauve, son pantalon de jogging vert et noir.

Bernard dit qu'il faut grignoter un peu pour avoir des forces. C'est un randonneur expérimenté, qui fait de la rando presque tous les week-ends en Alsace. Faut l'écouter, et faire comme il dit. Comme on n'a pas emporté de barres céréales, ils nous en passent une. Vraiment sympa.

On repart, on sort alors de la forêt pour admirer un magnifique paysage. Des sommets tout rocheux au loin tout illuminés sur fond de ciel complètement bleu uni. On est au bord d'un ravin impressionnant. On fait des photos, on boit. On longe alors un torrent qui fait un peu de bruit agréable. On arrive sur un sentier facile, entouré de massifs rocheux avec quelques rares mini arbres, et plus loin les sommets qui changent de couleur selon le soleil.

On voit un panneau en bois qui indique une passerelle en quittant le sentier. On hésite, on ne sait pas quelle direction prendre. Bernard sort la carte et on réfléchit. La passerelle enjambe le ruisseau Melaghja. Cet itinéraire est obligatoire en cas de pluie, car pas possible de traverser tout à l'heure le ruisseau qu'on franchira à pied. Il ne pleut pas, donc on prend tout droit. On arrive sur un sentier en béton pour tenir la falaise qui surplombe, à notre droite, un ravin très profond. La vue est grandiose, le soleil donne une couleur bleue aux montagnes les plus éloignées. On a l'impression d'être les seuls à faire cette variante, on n'a rencontré personne depuis ce matin. On arrive au Radier de Roncu, alt. 620 m. On vient de descendre 900 m de dénivelé !

On traverse le ruisseau qui est un petit torrent avec beaucoup d'eau rapide et bruyante. Heureusement qu'on a les bâtons télescopiques pour nous aider à passer de grosses pierres en grosses pierres. On comprend pourquoi il était préconisé de prendre la passerelle. Un endroit superbe. On longe la piste forestière qui est devenue une route de forêt. On descend tranquillement pour arriver à Bonifatu, alt. 540 m. On croise un muletier sur sa mule, qui entraîne avec lui quatre mules chargées d'énormes cargaisons pour le ravitaillement du refuge. C'est aussi un spectacle unique.

On arrive à un grand bar très propre, on est content de poser le sac à dos. Il est 11 h 10 mn. On a descendu ces 7 km 200 en 4h 00 mn. On boit tous les quatre une pietra dans une bonne ambiance. On déguste, on est tous radieux, ravis. On en profite pour recharger nos portables et passer des sms à nos enfants, puisqu'on n'a pas pu le faire au refuge d'hier soir. On apprend à mieux connaître Cathy et Bernard, que l'on apprécie beaucoup.

À 12 h 25, on repart sous un ciel bleu uni, et une forte chaleur. Au bout de 15 min, on s'arrête 45 min pour pique-niquer, au bord du torrent, à l'abri sous des arbres. On découvre le pique-nique préparé par le refuge, taboulé dans une boîte en plastique, pain, saucisson, fromage, pomme. On trouve ça bon, surtout le saucisson et le fromage corse. De toute façon, il faut reprendre des forces. Cathy et Bernard mettent les pieds dans l'eau.

Pour nous, ce sont les premières douleurs de pieds, il faut ôter une chaussure pour mettre du coton entre certains doigts de pied. Cathy regarde et diagnostique. Elle donne des pansements spéciaux que lui a donnés un membre de sa famille qui est infirmière dans un hôpital. C'est super gentil.

On remet les sacs à dos et on reprend la piste qui remonte la vallée sur 1 km 500, pour revenir au Radier de Roncu alt. 620 m, qu'on ne traversera pas cette fois-ci. On prend le Sentier de la Transhumance et le Mare e Monti. On reste sur le même versant, et on continue par un petit sentier en forêt, le long du torrent de Lamuti, qui ressemble davantage à un ruisseau. Puis c'est une lente

grimpée, longue, très longue, sous le soleil chaud, très chaud, et un chemin plein de cailloux et même de rochers, qu'il faut grimper. Cathy n'en peut plus, Bernard reste avec elle. On les attend un peu, et on décide d'aller au refuge, de poser le sac à dos, et revenir aider Cathy.

Le paysage change en prenant de l'altitude, et c'est partout du rocher. On retourne un peu dans une forêt, sous les arbres. Il y en a un en plein milieu du sentier, on peut le contourner d'un côté comme de l'autre.

Vers 17 h, on franchit la passerelle balançoire suspendue métallique de Lamitu d'une vingtaine de mètres de long sur autant de hauts, tenu par des câbles, avec des planches non jointives pour marcher. Il faut la traverser doucement sinon elle se balance dans tous les sens. D'ailleurs, c'est noté sur un panneau. Pas possible si vertige. Puis s'en suit une pénible et très longue montée en sous-bois et très chaude chaleur. On y croise un muletier sur une mule, avec 3 mules attachées qui le suivent. Les mules sont chargées de gros sacs en toile de part et d'autre. Elles redescendent au village le plus proche dans la vallée pour y déposer les affaires du refuge. C'est spectaculaire de voir. Les mules descendent sur de gros cailloux, voire petits rochers, sans s'arrêter, sans même glisser. Incroyable.

Et enfin une très très raide, et très très pénible montée en tous petits lacets, en forêt d'immenses arbres. Il faut monter au ralenti, c'est un véritable mur devant nous, on est assommé par la chaleur. Le petit sentier étroit n'est fait que de petits cailloux qui roulent sous nos pas, ce qui nous fait un peu descendre à chaque fois. C'est tellement éprouvant que des caractères se rebiffent, et on entend les premiers regrets d'être venu dans cette galère...

On arrive, à 16 h 25 mn, au refuge de Carrozzu, alt. 1270 m, point culminant de cette journée, au bout de 3 h 00 mn sur 4 km 200. Petit refuge en pierres de 36 places perché sur le vide.

Sac à dos déposé, il faut retourner chercher le sac à dos de Cathy qui n'en peut plus. La descente dans cette caillasse est aussi pénible que la montée. Merci aux bâtons télescopiques. Elle est contente que quelqu'un vienne lui porter son sac sur cette dernière pente infernale qui vous casse.

On rentre dans le refuge, et à peine à l'intérieur, le patron dit, dans un ton vraiment pas sympathique, de rester dehors ou d'enlever les chaussures. On reste donc dehors pour se présenter. Il baisse la tête pour regarder dans un cahier, et dit, toujours aussi mal aimable, que l'on peut aller s'installer dans la tente que l'on veut, et que le repas est à 18 h et pas après. On y va aussitôt, et on choisit un emplacement sous des arbres, mais toujours sur des cailloux parce qu'il y en a partout ici aussi. On ouvre la tente, et on y pose les sacs à dos. Enfin. Soulagement.

Maryse et Serge arriveront bien plus tard, et s'installeront dans la tente juste à côté.

On va tout de suite regarder où sont les douches avant qu'elles ne soient prises d'assaut. Ici tout est incroyablement vétuste, sale, déglingué. On y prend une douche à l'eau froide, même glacée, dans une cabane sale. À vrai dire, on se tapote légèrement, ce n'est pas possible d'aller sous une eau du torrent d'à côté. Même dehors, c'est sale, partout. On se demande même comment les arbres poussent. Aucune porte ne ferme, mais ça c'est presque partout pareil dans les refuges. À côté des douches se trouvent les toilettes, vraiment pas propres. Pour y accéder, il faut prendre un escalier en bois disloqué, dont la balustrade bouge, et dont il manque la dernière marche, très haute. Franchement honteux. Et surtout dangereux. Aucun respect pour les randonneurs épuisés.

On en profite pour laver les tee-shirts trempés de sueur dans un évier crasseux, et à l'eau glacée. On les met à sécher, ainsi que les serviettes, sur un fil tendu entre deux branches. Et on y met aussi les chaussettes. On remplit les 4 gourdes pour demain. On va au refuge pour manger parce qu'il faut être à l'heure, sinon on ne vous sert plus.

On s'installe sur des bancs en bois autour d'une grande table de 8 personnes protégées par des nappes totalement vétustes, avec des dessins ridicules de coccinelles. On se met à l'emplacement indiqué par nos noms, et se retrouve avec un couple d'homos allemands toujours souriants, que l'on rencontrera encore pendant plusieurs jours. Aussi une dame qui se plaint beaucoup du mauvais entretien du DR 20. Également un monsieur qui parle beaucoup avec la dame plaignante, et d'autres, plus discrets. Myriam et Christian sont à une autre table. Cathy et Bernard, encore une autre. Même s'il pleut, ici, vous mangez dehors, parce que ce n'est pas prévu à l'intérieur. La vue est superbe, une colline rocheuse de chaque côté, les montagnes au loin qui deviennent toutes sombres de par le soleil que va se coucher. Et au milieu de ce paysage, juste devant nous, un mât en bois où flotte le drapeau corse tout propre.

On nous apporte une soupière pleine de soupe de lentilles, et 8 bols empilés les uns dans les autres. Débrouillez-vous. Ce n'est pas de la soupe, c'est de l'eau, et presque froide. Les Allemands, en face de nous, sont tout étonnés de ce que l'on ose nous donner. Tout comme les autres d'ailleurs. Puis on nous dépose un grand saladier de pâtes avec des assiettes en carton. Franchement, ce n'est pas cuit, c'est presque froid, c'est immangeable. Une honte. Autour de la table, on ne parle que de ça, c'est la surprise pour tout le monde. À la fin du repas, le gars du refuge passe avec une grande poubelle, et demande qu'on y jette nos assiettes.

On ne reste donc pas longtemps, et on va sous notre tente. Toujours aussi petite, la tête touche le plafond, et les pieds sont presque dehors. Se mettre dans le sac de couchage est un exercice sportif. Comme hier, on prépare les lampes frontales pour cette nuit. On doit être très fatiguée, on n'arrête pas de rigoler, ça doit être nerveux, mais on est vraiment heureux.

Beaucoup se plaindrait, et aurait raison. Mais c'est aussi ça la haute montagne !

Aujourd'hui 730 m de montée, 980 m de descente, soit 1710 m de dénivelé.

8 h 10 mn de marche, 14 km 500 m

## Chapitre 5



Jour 3, mercredi 29 août 2018 en direction du gîte d'Ascu Stagnu.

Réveil à 5 h 45 dans cette tente exiguë. On est arrivé à dormir tout de même, épuisé par l'effort inhabituel d'hier. Et puis c'est sûr de retour au bercail, il faudra acheter des tongs de randonnées comme les autres. Semelles épaisses et fermetures solides par velcros ! Parce que les nôtres doivent être des tongs de plage. Et pas adapté pour sortir la nuit sur la caillasse !

On met nos lampes frontales, on sort péniblement de nos duvets, on les plie pour les remettre dans leur housse. On galère évidemment. On range les affaires dans les sacs. On reprend les habits que l'on avait mis hier soir à sécher dehors sur le fil. Un tee-shirt n'est pas tout à fait sec, on l'étale sur la tente pour qu'il sèche encore un peu, on le reprendra tout à l'heure en revenant chercher les sacs à dos, avant de partir. On entend et on voit le ballet des frontaux des autres randonneurs. On va au refuge. On entre dans une petite salle interdite hier soir. Autant c'est sale dehors, autant à l'intérieur c'est correct. Il y a même des nappes plastifiées jaunes sur les tables non bancales, et des bancs en bois. Il y a plusieurs casseroles pour faire chauffer l'eau. On va chercher nos sacs en papier avec nos prénoms où sont les petits-déjeuners et pique-niques, parmi une vingtaine d'autres sacs.

Certains préfèrent aller sur les tables dehors où il fait une bonne température agréable et sèche. Myriam arrive, déjà toute excitée. Christian n'arrivera que tout à l'heure, tout calme, puisqu'il doit démonter et ranger la tente tout seul. Cathy et Bernard nous rejoignent. Même petit-déjeuner qu'hier. Strictement identique. On ne reste pas longtemps, il est plus prudent de partir avant que le jour ne se lève. Direction les toilettes sèches à la frontale. Attention à la marche manquante. Comme

hier, évidemment, il faut attendre son tour. Mais l'essentiel est le résultat final ! On retourne à la tente chercher le sac, toujours à la frontale, dans une nuit toujours bien noire.

Avant de partir, on consulte le Topoguide qu'on mettra ensuite dans le petit sac ventral. Aujourd'hui, on reprend le GR20, il faudra à nouveau suivre les repères rouge et blanc. L'étape est en page 35. Ça dit :

- Étape jusqu'à une station de ski. Traversée du massif de Muvrella, offrant des panoramas sur Calvi et l'ouest de la Corse. Cette étape, comme presque toutes les étapes, est dépourvue d'eau sur tout le parcours. L'eau des rivières, ruisseau, torrents, même en haute montagne, est impropre à la consommation.

Comme Cathy n'est pas encore prête, on lui dit qu'on y va puisqu'on va moins vite qu'eux, à cause du genou. À 6 h 50, on part, et comme hier. Après un quart d'heure, on commence à voir le jour se lever sur les paysages. C'est toujours magique. On est devant une vue magnifique sur la vallée et la montagne qu'on a montée hier. On a l'impression d'être seuls au sommet d'un monde de silence entouré d'une montagne de rochers gigantesques.

On prend un sentier, encore un peu dans la pénombre, dans la forêt qui grimpe raide dans la caillasse. Heureusement, cela ne dure que 10 min. Et ça descend, ce qui est agréable de bon matin. Mais aussitôt ça se complique, il faut être extrêmement prudent, on passe sur des plaques de roches fortement penchées du côté de la pente. Heureusement qu'on a nos bâtons télescopiques. Et c'est encore plus délicat un peu plus loin, sur des plaques rocheuses qui surplombent un vide profond. Sans aucun câble de protection qui aurait été largement justifié. Ici, il n'y a que du rocher, comme la montagne qui nous entoure. Quelqu'un qui a le vertige ne peut pas continuer. Impossible. Prudence, mais que c'est beau. Christian et Myriam nous doublent. Myriam nous dit être malade du repas d'hier soir. Pas étonnant !

Après quelques passages nécessitant tout de même des petites notions d'escalade, on arrive au bout de 30 min, à la passerelle de Spasimata alt. 1220 m. C'est dangereux, et heureusement, c'est équipé de câbles pour se tenir. Des câbles tout rouillés. Cathy et Bernard nous ont rejoints. Cette impressionnante passerelle suspendue, tendue à une quinzaine de mètres de haut et longue de 31 mètres, portée par des câbles d'acier, permet de franchir le ruisseau de Spasimata. Dessus, il ne faut pas avoir le vertige. À travers les plaques métalliques qui sont écartées de 20 cm, on voit et on entend le torrent qui fait un bruit énorme. La chute serait fatale. Elle est le seul moyen d'accès pour continuer le GR 20. Il est interdit de la franchir à plus d'une personne parce qu'elle se balance dès qu'on est dessus. Un panneau le précise. Quand on arrive de l'autre côté, on a déjà pas mal d'émotion dans les jambes. Même si vous êtes alpiniste chevronné. Ici c'est prudence et concentration au maximum. On n'a parcouru que 700 mètres.

On est donc sur l'autre rive du ruisseau de Spasimata. Le sentier monte assez raide dans les cailloux, et le plus souvent dans de gros cailloux. Puis on passe sur de grandes dalles rocheuses qui surplombent le vide où coule le Spasimata dans le fond. C'est franchement dangereux. On est contre une paroi rocheuse de 40 m de long, surplombant un vide de 30 m à notre gauche. Sur notre droite, se dresse une paroi falaise d'une hauteur de 20 m. On marche, sans protection, sur un minuscule passage d'à peine cinquantaine cm ! C'est impressionnant ! Terrifiant parce qu'on s' imagine forcément ce que serait la chute, tout en bas dans le ruisseau torrent glacé qui fait un bruit d'enfer !

Sur cette corniche, on ne peut même pas se retourner avec nos sacs à dos. Quand c'est comme ça, le plus expérimenté de nous deux prend les bâtons de l'autre pour lui permettre de mieux s'agripper aux prises de la roche avec les deux mains libres. Seuls quelques passages sont équipés de chaînes en guise de câbles.

Un passage est tellement dangereux, et non équipé de câble, qu'il faut se bloquer contre un bout de roche pour faire passer un autre randonneur. On devrait plutôt dire alpiniste dans cette configuration. Il faut presque s'allonger sur la roche pour pouvoir bloquer les pieds là où il y a une bonne prise ! Puis se bloquer avec une main à une autre prise. On a ainsi une main de disponible pour tenir l'autre qui pourra franchir, en rampant, cette dalle rocheuse beaucoup trop penchée pour se tenir debout, au-dessus d'un vide de dizaines de mètres. Ce qu'a fait Bernard pour nous aider. L'entraide de l'esprit haute montagne. Ce passage restera gravé en nous. C'est de l'aventure extrême. Bien concentré, c'est un bonheur de pouvoir avancer cm par cm. Il y a comme un air de sérénité en ce lieu. C'est inexplicable, c'est presque comme si ça donnait du sens à notre vie...

On l'a déjà dit, ce qui est agréable en Corse, c'est que la roche est très dure, on peut tenir ou se bloquer sur quelques centimètres. Si la roche est très dure, en revanche, une fois mouillée, elle est hyper glissante, voire impraticable. Cette partie du GR 20 est fermée en cas de pluie.

Les émotions largement justifiées nous donnent chaud. On enlève le polaire pour mettre le tee-shirt. Malheur, il a été oublié sur la tente. Forcément, il faisait nuit. Tristesse, c'était un cadeau.

Puis on poursuit, on monte toujours, maintenant à travers des rochers. D'ailleurs ici, où que l'on regarde, il n'y a que du rocher. Des parois rocheuses ensoleillées, d'autres dans l'ombre. Ce sont des vues grandioses. On est ailleurs. Sont juste derrière nous, les Allemands d'hier soir, deux jeunes anglaises que l'on a souvent vues depuis le premier jour, et 3 autres qu'on ne connaît pas. Et ça grimpe, il fait chaud, les sacs sont lourds et gênants pour se bouger dans les rochers. On boit très souvent. Cathy et Bernard sont justes derrière nous. Cathy souffre, elle le dit. Franchement, depuis ce matin, c'est une véritable rando d'alpinistes. On comprend, quand on est là, pourquoi le GR20 est un trek classé difficile.

Des nuages fins et blancs commencent à apparaître. On grimpe toujours en escaladant de très gros rochers jusqu'à un petit plateau à l'altitude 1464 m en 1h 25 mn pour 1 km 500 de difficulté et parfois de peur légitime. En récompense, du haut de ce paysage lunaire, les paysages sont à couper le souffle. Des panneaux indiquent que les bivouacs sont strictement interdits. Nous sommes en zone protégée et fragile.

Le sentier, que l'on ne distingue plus, puisque l'on marche de plaques rocheuses en rochers, s'élève dans une combe d'origine glaciaire peuplée d'aulnes, puis continue son ascension en serpentant à travers de grands aulnes le long d'une impressionnante barre rocheuse, par endroits équipés de chaînes. Il faudra même descendre en rappel sur une dizaine de mètres à l'aide d'une grosse chaîne toute rouillée. Également interdit par temps de pluie. Là, c'est sûr, il faut avoir fait de l'alpinisme avant ! Parce que descendre une paroi abrupte à presque 90 ° nécessite des connaissances de descente en rappel, surtout avec un lourd sac à dos handicapant. Et avec un genou pas encore complètement guéri de son entorse avec déchirement d'un ligament, c'est carrément de l'exploit.

On continue de monter sur des rochers pour déboucher, au sommet de la barre rocheuse, sur le lac de Muvrella alt. 1860 m. Sacrée montée de 1 km 800 en 1 h 30 mn, avec un sac à dos qui nous semble peser une tonne. Mais l'effort est récompensé par le point de vue très étendu sur la vallée, et oh récompense, on aperçoit la Méditerranée. Une vue pareille ça se gagne, ça se mérite. Ça vous donne la chair de poule. On se regarde, on se donne la main. Peu ont l'occasion de réaliser en commun un exploit sportif à haut risque.

On continue de grimper encore pendant 40 min, dans un couloir assez raide, jusqu'à Bocca di a Muvrella, alt. 2000 m, sur l'arête du massif de Muvrella. Les sacs nous semblent de plus en plus lourds.

On contourne la crête pour rejoindre la grande arête de partage des eaux, au Col de Bocca di Stagnu. La montée de 1 h 30 mn est raide sur du pierrier, mais c'est une vue absolument magnifique que l'on savoure à 2010 m d'altitude, qui est le point le plus haut de cette journée. Il est 11 h 07, on marche depuis 4 h 17 mn. Mais c'est beau, on en oublie nos douleurs, et on contemple montagnes et vallées. On regarde aussi le sommet d'en face qu'il va falloir franchir tout à l'heure, après une descente raide qui nous attend. Impressionnant.

Il y a une quinzaine de randonneurs dont la plupart nous sont familiers, dont le couple des 2 hommes allemand, ainsi que la jeune fille fiancée au sportif skieur habitué de Morzine. Il est difficile de se trouver une place parce qu'on est sur un piton au sommet de cette montagne. Comme dans les reportages à la télé sensations, où l'on voit des alpinistes les uns à côté des autres sur une toute petite surface, tout au sommet, avec le drapeau de la victoire. Ici, on a l'impression d'être au sommet du monde. C'est absolument grandiose, tant pour la vue, que pour les émotions que l'on peut ressentir. Il y a du vent, on va manger sans trop tarder, en 30 min. D'autant que le taboulé n'est pas bon. On se contente du pain avec du saucisson, du fromage, et une pomme. Après tant d'efforts, c'est peu.

On repart, en même temps que les autres, par une descente en rappel dans une petite cheminée très difficile à passer. Faut même enlever le sac à dos ! Avec le genou, cette partie est difficile, et impossible en tenant les bâtons. Il faut les deux mains pour bien fixer les prises. Dans ce très étroit passage, personne ne fait de zèle. S'en suit un couloir raide de 200 m de haut, tout en rochers difficiles à descendre en marche arrière. Avec Bernard, on aide à franchir ces passages très difficiles et dangereux. Ça demande beaucoup de temps, la progression est très difficile.

Puis on remonte dans la caillasse le versant d'en face. C'est long et pénible. Les cailloux glissent sous nos pieds et dévalent la pente assez raide et très longue, à notre droite. On franchit un col, sous un soleil de plomb. C'est hyper physique, on a soif constamment. Les nuages qu'on aurait voulu garder sont partis. Ici ce n'est que du rocher, rocher, rocher. C'est éreintant, surtout à cause de nos sacs à dos qui nous brident dans nos mouvements.

Commence alors une longue, raide, et très pénible descente dans du pierrier glissant sous les chaussures. Il faut parfois mettre les mains par terre pour ne pas glisser dans la pente. La vue serait très inquiétante pour quelqu'un qui n'aurait jamais fait de haute montagne ! On est au sommet, et on voit tout un pan de montagne abrupte de haut en bas, qu'il va falloir descendre. Faut y aller, on y va. On doit descendre des rochers de presque 2 m de haut sans aucune prise. Faut s'asseoir, se laisser glisser un peu, et sauter. C'est dangereux parce qu'à la moindre chute, vous cognez dans un

autre rocher. Dans ce cas, celui qui peut descendre en premier, va aider l'autre à descendre en lui prenant tout d'abord ses bâtons et son sac à dos, puis en l'attrapant pour éviter de sauter. Surtout avec une fin d'entorse.

On arrive devant un nouveau passage difficile. Encore plus difficile à cause de ce genou qui ne peut pas totalement se déplier. Il faut passer sous un énorme bloc de roche qui a échoué contre une paroi rocheuse, et qui est le seul passage possible. D'un côté une haute paroi, et de l'autre un vide. Le bloc gigantesque fait plusieurs mètres de haut. Le passage sous cette roche ne fait même pas un mètre de haut, sur trois mètres de long. Il faut enlever le sac à dos, se faufiler sous la roche sur un autre rocher incliné à 45 °. Et quand on en sort, il faut aller sur un minuscule promontoire et se mettre en arrière pour descendre de 10 mètres en rappel à l'aide d'une grosse chaîne. Connaissance d'alpinisme de base obligatoire ! Impressionnant. Ce qui justifie quelques sauts d'humeur excusables. Au bout du deuxième jour, on peut, d'une façon certaine, confirmer que le GR 20 n'est pas à la portée de tous les randonneurs.

Et encore de nombreux passages de rochers à passer, à grimper, à contourner. Également encore des passages délicats, dangereux, non équipés de câbles, alors qu'il faut marcher sur une corniche d'un mètre surplombant 100 m de vide ! Non sécurisé, incroyable ! On passe tous les quatre sans aucun problème, dans un silence de concentration extrême.

Les nuages reviennent, on espère qu'ils restent pour nous cacher du soleil qui n'est plus notre copain. On s'arrête pour souffler un peu, et admirer un paysage différent de ce matin. On recommence à voir de la végétation. Et on boit évidemment, mais modérément parce qu'il nous faut de l'eau jusqu'au refuge. On poursuit notre difficile descente dans les cailloux qui roulent sous nos pieds. On est toujours avec Cathy et Bernard, ce qui est rassurant. Maintenant, la fin du parcours s'effectue à travers une forêt de vieux pins laricio pour arriver à la station de ski de Haut-Asco. Et enfin, à 15 h 54 mn, au bout de 4 h 15 mn de descente difficile, éprouvant pour les jambes, pleines de difficultés, depuis le sommet, on arrive au Gîte d'Ascu Stagnu, alt. 1422 m. On vient de descendre 588 m de dénivelé sur 1,9 km.

Bravo de réussir ce véritable exploit, handicapé du genou.

Le gîte prévu est, oh agréable surprise, dans un hôtel restaurant. On est content comme jamais on a été content de poser un sac à dos. Christian et Myriam sont à la terrasse, attablés avec les 2 personnes d'un certain âge, à se désaltérer devant une pietra. Cathy nous dit qu'ils avaient réservé ici une chambre d'hôtel plutôt que d'aller dans le dortoir du gîte de l'hôtel, qui est sous les toits. On se dit qu'on en ferait bien autant. On va donc à l'accueil s'annoncer, et après avoir payé un supplément, on a une vraie chambre particulière. On n'ose y croire. On y va, c'est au 1<sup>er</sup> étage. On ouvre, ce soir ce sera confort.

On y dépose les sacs à dos. On se regarde, complice, soudé, heureux. On va rejoindre Christian et Myriam qui sont avec le groupe des Québécois qu'on a souvent vu : Carole, Serge, Judith, Jocelyn et Paul. C'est étonnant. On a vécu une journée à vous casser de partout. Mais on ne ressent presque pas de douleurs. On est hors du temps, hors de la civilisation, totalement en plénitude. Et on se sent en pleine forme.

On passe tous une bonne heure ensemble à se rafraîchir tout en cancanant. On va à 200 m pour voir le refuge du GR20. Comme ça, pour voir la différence avec notre hôtel. Déjà de l'extérieur, c'est un bâtiment béton sans architecture, moche. Les tentes de ce refuge sont plantées dans la caillasse au bord de la route goudronnée. Dans le refuge, c'est moyen, ni sale, ni propre.

On retourne à la chambre pour se laver avec de l'eau chaude. La chambre ressemble à beaucoup de chambres d'hôtel, avec un grand lit, des murs unis, un sol en moquette, les 2 appliques. On vide entièrement les 2 sacs, et la chambre ressemble, en un temps record, à un champ de bataille. On lave nos affaires, on profite d'avoir de l'eau chaude et un sèche-cheveux pour sécher le linge pendant une bonne heure. La douche est une cabine, et c'est avec un bonheur immense de pouvoir prendre une douche longtemps. Un bonheur également qu'on puisse se laver les cheveux. On étale notre linge mouillé sur des cintres dans le placard.

On est propre, et surtout, on ne sent plus mauvais. On en profite pour passer nos sms. Dire combien on aimerait que ceux qu'on aime puissent également vivre et savourer une journée comme celle-là. Comme il y a du courant, on met à recharger nos tél., nos appareils photo, et la batterie de secours. Et on remplit nos 4 gourdes d'eau pour demain.

Le repas est à 19 h 30. On y est à l'heure, dans une belle salle en pierres de montagne, avec une grande et belle cheminée en pierres également. On a une table pour quatre et des chaises. Et surtout de vraies assiettes et de vrais couverts. Le luxe pour nous. Cathy et Bernard viennent nous rejoindre comme prévu. Néanmoins, on est tous habillés en randonneurs ! Les autres qui sont restés dans la formule gîte sont ensemble à une très longue table voisine. On nous emmène de la soupe aux légumes verts. Une vraie soupe, épaisse, consistante. Puis une entrée avec salade, tomates, concombres, maïs et œufs durs. Un régal, on savoure. Ça discute, ça discute. Les femmes surtout. Cathy et Bernard sont vraiment sympas. On nous apporte un sauté de porc avec des champignons et plein de sauce. Jamais un repas de restaurant n'avait semblé aussi luxueux. Le bon fromage de brebis corse est un vrai délice. La crème brûlée aussi. Alors là, on n'en peut plus...

Ici, il y a de l'internet, Bernard interroge la météo. Il est prévu de la pluie pour demain. Et demain c'est une journée avec un sommet à 2607 m puis une descente dans des éboulis. On ne peut qu'approuver Bernard qui dit qu'il vaut mieux prendre la navette demain pour le village de Calasima. De là, on pourra reprendre le GR20 pour le refuge du soir. Même s'il pleut, on aura contourné la haute montagne. C'est bien dommage, la vue à 2607 m doit être démentielle. Mais ne soyons pas comme tous ceux qui ont eu des accidents graves par imprudence ou orgueil.

Le ventre archi plein, on va se coucher. On est content tout plein de pouvoir dormir, non habillé, et dans un lit. Et de pouvoir aller aux toilettes cette nuit sans devoir aller dehors en tongs ...

On parle un peu de cette longue journée aux difficultés techniques. On est content de nous, on ne s'attendait tout de même pas à ça lorsqu'on a décidé de faire le GR 20 !

Aujourd'hui 790 m de montée, 638 m de descente, soit 1428 m de dénivelé.

8 h 35 mn de marche, 7 km

## Chapitre 6



Jour 4, jeudi 30 août 2018 en direction du refuge Bergeries de Vallone.

Compte tenu de la prévision d'orage, on ne fait pas la totalité de l'étape prévue. On se lève donc un peu plus tard que les jours précédents. À 7 h 00 mn. On prend une douche chaude, et on fait notre sac comme tous les matins, mais sans la corvée du sac de couchage à mettre dans sa housse.

À 7 h 30 mn, on est dans la salle d'hier soir pour prendre le petit-déjeuner. Un buffet d'hôtel. Chocolat chaud, croissant, pain au chocolat ... On se régale, on savoure, on se dit que ce ne sera sûrement pas comme ça dans les prochains jours à venir ! On passe à l'accueil récupérer nos pique-niques de ce midi.

On va dehors pour attendre le bus journalier. On regarde les remontées mécaniques qu'ils ont ici, dans cette station de ski. Un télésiège pas très long, un autre tout court, un tapis roulant pour les tout petits enfants débutants. C'est tout. On ne peut pas appeler ça une station de ski.

La vue est belle. Pour l'instant, il y a un ciel tout bleu avec une vue sur la vallée en contrebas encadrée par plusieurs montagnes de couleurs d'ombres différentes. Ce qui est splendide. Le bus pour Calasima arrive à 9 h comme prévu. C'est un mini bus blanc d'une quinzaine de places. On se met devant, à côté du chauffeur, pour éviter un probable mal de cœur. On est nombreux, emporté par la raison, à avoir tenu compte du risque d'orage en altitude. Le chauffeur positive, et dit à tous les randonneurs qu'il faut se tasser. Les sacs à dos sont entassés et empilés à l'arrière. Il y a les Québécois Judith et Serge. Il y a le jeune couple qui va toujours faire du ski à Morzine. Eux deux

arrêtent le GR20, trop dur pour elle qui est toute menue, et qui a le vertige. Pour eux, la journée d'hier a été fatale.

On descend une route étroite tout en lacets épingle à cheveux. On passe sur le petit pont de Valentinu, puis devant le camping de Monte-Cinto. On poursuit notre descente assez raide et sinueuse pour passer dans les gorges de l'Asco, puis devant le ravin de Finello. On traverse les petits villages de Cabanella, puis Capannage, pour arriver sur une route plus large, presque droite, et à plat. On traverse les petits villages de Ponte Leccia et Francardo. Là, on reprend, en montée une petite route qui passe dans les villages de Ponte Castirla, Piana, Pantanacce, et enfin dans Castellace, où on longe l'immense lac. On passe le minuscule village Pietra Zitamboli où il n'y a qu'une quinzaine d'habitants, nous dit le chauffeur. Et on monte une route raide tout étroite et en mauvais état, pour arriver au village le plus haut de Corse, Calasima, alt. 1100 m. Seule une dizaine d'habitants habite ce village. On aura fait en bus une quarantaine de kilomètres en 3 h.

Tout le monde descend. On cherche désespérément le sentier pour la Bergerie d'u Vallone. Bernard se renseigne au cantonnier du coin. Il nous dit que le sentier est hors service depuis bien longtemps ! Judith et Serge sont partis seuls tout à l'heure dès l'arrêt du car, parce que Judith a été malade à cause des virages. Elle a vomi, et, honteuse, s'est éclipsé aussitôt en direction du sentier prévu. On reste 20 min à se repérer sur la grande carte de Bernard. Cathy regarde aussi et lui dit qu'ils avaient vu hier soir qu'il fallait prendre une autre direction, qu'elle montre sur la carte. Bernard lui dit, avec son calme, qu'elle se trompe, qu'ils avaient bien regardé la carte ensemble hier soir, et qu'ils étaient d'accord. Le ton monte un peu. Bernard ne répond pas, et nous montre la route qu'il faut prendre. Et tout notre petit groupe y va. Il nous rejoint, Cathy part devant avec les autres. Il dit : « Tu étais là hier soir, sur la terrasse de l'hôtel quand on en a parlé, elle était d'accord. C'est toujours comme ça avec elle, faut toujours qu'elle ait raison ». Réponse avec un haussement d'épaules, comprenant tout à fait : « Le mieux tu n'en parles plus, laisse tomber. Objectif, éviter toute polémique polluante ». Comme si ses paroles étaient magiques, apaisantes, il sourit, et nous prenons la route goudronnée, pendant 35 min, sur 1,6 km, jusqu'à l'entrée de la forêt, alt. 1200 m, équipés de nos sacs à dos, bâtons télescopiques, et chapeaux.

Il y a notamment deux jeunes filles belges de 18 ans chargées de leur sac à dos, qui n'arrêtent pas de parler entre elles. Un peu plus tard, un Anglais d'une vingtaine d'années vient leur tenir compagnie. Lui, fait le GR20 tout seul. On passe devant une bergerie qui ressemble davantage à un lieu où on jette toutes sortes de matériaux à détruire qu'à une bergerie. Des cochons noir corse, gros comme des sangliers, se font bronzer au soleil. Ils ne bougent même pas une de leurs grandes oreilles lorsqu'on s'approche.

Ensuite, on prend la piste forestière tout en montée légère. On y croise de petites vaches marron clair qui se sauvent lorsqu'on longe le sentier à proximité. Il y a un grand soleil, et il fait très chaud. Les paysages, bien différents de la roche nue d'hier, sont magnifiques. On y voit des arbres petits et moyens devant nous, des collines verdoyantes aux formes arrondies, une chaîne de montagnes avec peu de végétations beaucoup plus loin, et une autre chaîne de montagnes dénudée avec plein de sommets à la couleur bleu-gris.

On n'est pas sur le GR 20, donc pas de repère rouge et blanc. On n'est pas non plus sur une variante, donc pas de repère rond jaune. Faut lire la carte, ce que fait à merveille Bernard. On emprunte maintenant, pendant 1 h 15, un grand sentier en forêt sur 3 km. On y croise un troupeau des mêmes

vaches que tout à l'heure. Elles nous regardent, mais ne bougent pas. Celles-là doivent être plus courageuses !

On continue le sentier, toujours en pente montante. Juste avant d'arriver, il faut traverser le torrent à pied en passant de rocher en rocher. Le courant est fort, il ne faudrait pas tomber ! Les rochers sont tout biscornus, comme pour nous empêcher de passer dessus. Et pourtant, il faut le traverser ce torrent. Et là, avec une entorse toute fraîche guérie, pas possible de descendre les rochers naturellement. Il ne faut pas plier le genou, il faut mettre une main par terre pour s'aider. Les rochers sont lisses, pas de prises possibles. L'exercice est périlleux. Les gros sacs à dos ne facilitent pas la tâche. Mais en se tenant la main pour aider, on traverse. Compliqué avec un handicap physique. Et ça depuis le départ de GR20. Franchement bravo. Admiration !

Dernière petite grimpée pour arriver au refuge bergerie d'u Vallone (30 places), alt. 1440 m, qui est notre altitude maxi de cette journée. C'est un tout petit refuge en bois, comme une grande cabane de chasseurs. On voit une machine à laver le linge, démontée devant la terrasse, des bouteilles de gaz, des cartons, des bidons ...

On peut dire que c'est une journée de repos aujourd'hui, puisqu'on a fini à 13 h 30 mn. On va voir le patron qui d'un air hautain, ou sévère, ou mal aimable, nous dit que notre tente est là-bas, la montrant du doigt, et rajoute qu'il faut chercher le matelas et le protège-matelas dans la cabane à côté de l'enclos des mules. Ce que l'on fera tout à l'heure.

On va manger notre pique-nique juste à côté, au bord de magnifiques vasques d'eau. On y reste deux heures. Aujourd'hui c'est détente, repos des muscles. C'est un bel endroit où coule l'eau du torrent entre de gros rochers de plusieurs mètres de haut faisant d'innombrables petites cascades au bruit agréable. L'eau se déverse dans une dizaine de grandes vasques d'eau, les unes en dessous des autres, sur une cinquantaine de mètres. Chacun déguste son pique-nique, qui bien que fait dans les cuisines d'un hôtel, reste un pique-nique de randonneur de GR20, c'est-à-dire que c'est le même que d'habitude. Mais il y a une différence importante : c'est qu'on peut prendre tout son temps pour manger aujourd'hui. Cathy et Bernard se baignent en maillots de bain. Ils sont courageux, l'eau est tout de même froide. Quelqu'un met les pieds dedans quand même. C'est idéal pour faire des vidéos de ces énormes rochers aux petites cascades, avec en arrière-plan, des montagnes hautes faites que de roches grises.

Et le ciel est toujours aussi bleu, alors qu'on n'a pas fait l'étape prévue à cause de la pluie annoncée ! Des randonneurs ont construit de magnifiques cairns de pierres superposées dans un équilibre parfait, à la limite de la chute. De vraies œuvres d'art, comme si chaque randonneur voulait superposer 5 à 8 pierres comme de petits menhirs, tous différents.

En milieu d'après-midi, on retourne au refuge juste à côté. On s'installe dehors à l'ombre et on se prend tous les quatre, une pietra ambrée bien meilleure que la pietra blonde. On est détendu, content. C'est comme si on se connaissait depuis longtemps.

Bien plus tard, Cathy et Bernard doivent partir rejoindre le refuge en amont de celui-ci, à 45 min de marche, où ils avaient réservé pour y dormir. Ils vont rejoindre Myriam et Christian qui vont y dormir également. Arrivent les deux jeunes filles qui sont toujours ensemble.

Comme à chaque refuge, les tentes sont posées sur la caillasse. Normal, il y en a partout. Et tout autour, ce ne sont que des blocs de rochers de toutes tailles, et quelques rares arbres. Les lézards sont partout, ils sont verts et noirs, et très rapides. On va chercher les matelas qu'on étale dans la petite tente. On déballe les affaires, on accroche les frontales pour la nuit. On remplit les 4 gourdes pour le lendemain. On va voir où sont les douches. À côté des 2 toilettes. Il y a de l'eau tout autour et de la boue. Heureusement qu'avec la caillasse, il y a des pierres où l'on peut marcher dessus, sans se mouiller les pieds. Ici les fuites d'eau ne coûtent pas cher, c'est l'eau du torrent. On va donc prendre notre douche à l'eau très froide. Ce qui n'est pas agréable du tout. C'est tout un art de savoir se laver avec quelques gouttes mises dans sa main !

Les autres Québécois, Paul et Jocelyn, arrivent, et nous disent qu'il n'y a pas eu d'orage. Ils demandent où sont leurs copains Judith et Serge. On leur explique qu'ils ont pris un sentier qui n'est plus balisé depuis de nombreuses années. On les attend pendant plusieurs heures. On finit par en parler au patron du refuge. Il dit d'attendre jusqu'à la nuit, avant d'appeler les secours. Nous sommes tous les quatre très inquiets.

La nuit commence à montrer le bout de son nez. On retourne voir le patron. Il ne dit rien, hoche la tête d'un air inquiet, et va derrière son comptoir prendre le téléphone satellitaire. Au moment où il s'apprête à téléphoner, Judith et Serge arrivent. Ils nous expliquent qu'ils se sont perdus, mais que grâce au plan du topoguide que Judith avait pris en photo hier soir, et à leur boussole GPS, ils ont réussi à deviner l'ancien sentier, avec beaucoup de difficultés, d'angoisse et de peur. D'ailleurs, ils sont tout pâles, ça se voit bien. Et ils ont l'air complètement épuisés !

On va manger, on rentre dans une petite salle très propre, avec des tables propres et de vraies chaises. Il y a même de la lumière. Le patron nous indique une table, et on se trouve avec des jeunes qu'on ne connaît pas. La fille qui nous sert est très gentille. Tout le contraire de son patron. On se prend un coca. Soupe de pommes de terre et aux pâtes, viandes blanches avec riz, fromage délicieux des brebis corses, pomme. On ne traîne pas, demain il faudra se lever tôt.

On sort pour aller à notre tente. Il faudrait presque avoir les frontales. Il n'y a que des rochers de toutes formes, de toutes hauteurs. C'est lunaire. Les roches, éclairées par la lune, sont devenues grises, les autres. On pourrait tourner ici un film d'épouvante. Faut vraiment aimer la haute montagne pour ne pas angoisser. Nous, on admire, encore une fois, les ombres que forment les montagnes, avec ce ciel qui passe du bleu au noir, en passant par le rose. Jusqu'à la nuit noire, où on se sent tout seul dans cet endroit entouré comme des remparts noirs que forment les montagnes. Oui, vraiment, tout seul, il y aurait de quoi avoir peur !

On va sous la tente à 19 h 40 mn pour la nuit. La tente d'à côté est occupée par les Allemands qui parlent fort et non-stop. On se serre l'un contre l'autre ...

Aujourd'hui 340 m de montée, 340 m de descente, soit 680 m de dénivelé.

2 h 10 mn de marche, 4 km 600 m

## Chapitre 7



Jour 5, vendredi 31 août 2018 en direction gîte d'étape du col de Vergio.

Réveil à 5 h 45. On sort aussitôt de nos sacs de couchage, difficilement vu l'étroitesse de la tente. On met nos lampes frontales. On plie les sacs de couchage, on y arrive chaque jour un peu plus facilement. On range les affaires dans les sacs. Disons un bazar rangé. On entend tous les randonneurs qui se lèvent, c'est toujours rassurant. Ça cancanne en douceur, personne ne braille. Ça marche au ralenti, personne ne court. C'est le ballet des frontales. On est surpris qu'on puisse si vite être debout, sans même sentir de courbatures. Maudites tongs où les doigts de pieds se mélangeaient cette nuit pour aller dehors, juste devant la tente, presque encore dedans, pour assouvir le besoin naturel.

À 6 h 15 mn, on part au refuge à la frontale, avec nos sacs à dos, pour partir aussitôt tout à l'heure. On laisse les sacs à dos dehors, avec la multitude de sacs à dos, plus ou moins volumineux, de toutes les couleurs. On entre dans la petite salle d'hier soir. Le patron à l'air antipathique est là, la sympathique serveuse aussi. On se met à la même table qu'hier, notre nom est marqué sur une petite feuille. C'est coquet, il y a deux vrais bols sur une serviette bleue et une petite nappe blanche.

Le pain est même dans une petite corbeille. C'est le même petit-déjeuner que les autres refuges, mais avec du respect en plus. Le patron est peut-être d'aspect froid, mais il a du savoir-vivre. On mange, il faut prendre des forces. En sortant, on prend, alignés avec les autres, notre sac papier avec notre pique-nique de ce midi.

Avant de partir, il faut consulter le Topoguide. Aujourd'hui, l'étape est en page 41. Ça dit :

- Après un court passage en forêt, c'est une montée jusqu'au col de Foggiale avant d'arriver au refuge de Ciuttulo di i Mori, situé au pied de la Paglia Orba. Le GR 20 descend ensuite dans la vallée du Golo (baignade possible) avant de faire escale à la station de ski du col de Vergio.

Ok, on y va. Dur de remettre le sac à dos alourdi, comme tous les jours, de trois kilogrammes supplémentaires d'eau et du pique-nique. Il fait une bonne température agréable et sèche. La bande de Québécois arrive seulement au refuge. Le patron corse, que l'on trouve maintenant sympathique, dit qu'il risque de pleuvoir, qu'il faudra être prudent. On part donc tous les deux pour prendre de l'avance, les autres nous rejoindront de toute façon.

Mais avant de partir, un petit tour par les toilettes turques qui ne ferment pas.

On part à 6 h 45 mn, presque encore à la nuit, le jour commence tout juste à se lever. On voit à peine le sentier dans la caillasse, et c'est difficile de voir les traits rouges et blancs. D'autres sont partis depuis un moment à la frontale, probablement pour éviter l'orage qui arrive souvent en Corse vers le milieu de l'après-midi, nous a-t-on dit. Et petit à petit, on voit le jour se lever, et on constate qu'il n'y a que du rocher sur ces flancs de montagne, sans aucune végétation. C'est toujours magique de voir le soleil qui grimpe comme s'il glissait, comme s'il se faufilait sur les pentes des montagnes, pour arriver victorieux à l'assaut des sommets.

Puis on s'enfonce pendant 1 h 30 mn, dans une forêt en empruntant un sentier qui n'arrête pas de monter à travers de la roche pas facile à grimper. On remercie celui qui a inventé les bâtons télescopiques. C'est usant de bon matin. Certains rochers sont hauts, et l'effort, avec le poids des sacs à dos, est intense. On ne parle pas, on transpire. On peut à peine regarder les paysages pourtant si magnifiques maintenant sur la vallée très lointaine entourée de tant de montagnes.

Puis on suit une courbe de niveau jusqu'à alt. 1400 m. C'est épuisant, mais on aura fait d'un bon train ce 1 km 200 m. On a la forme tout de même. Quand on pense qu'on est les plus anciens de tous les randonneurs rencontrés ! On s'arrête d'urgence, pour un gros mal de ventre brutal, presque sur le sentier, sans même avoir le temps d'enlever le sac à dos ! C'est du biodégradable, ça profitera à la faune locale !

Il y a un beau soleil malgré quelques nuages qui apparaissent. On monte toujours. Maintenant, c'est comme d'énormes marches d'escalier de travers, de toutes formes. Dangereux les plaques rocheuses inclinées. Il faut impérativement trouver de bonnes prises solides avec les doigts pour pouvoir avancer. Lentement, tout en douceur. Un des deux pieds doit également être sur une bonne prise pour permettre à l'autre pied d'avancer. Petit à petit, on gravit tous ces obstacles.

Puis, on redescend à travers les rochers, pour remonter encore, descendre encore, et remonter encore. Descendre, je rappelle, pour le lecteur non attentif, que c'est un exploit quand on a un genou

en cours de guérison, qui ne peut pas se plier totalement. Surtout avec un sac de presque 11 kg à cette heure-ci !

Au pied de la Paglia Orba, on franchit un petit ruisseau pour rejoindre le vallon de Focce Chialla. C'est une vue de carte postale. L'eau coule à travers les rochers. Devant nous quelques arbres par-ci par-là, au loin la vallée, encore plus loin les sommets rocheux. Le ciel est bleu, mais avec des nuages d'une couleur inquiétante.

Maintenant, devant nous, on voit une raide et longue montée à travers les barres rocheuses qui vont jusqu'aux nuages qui sont devenus gris foncé. C'est comme une gigantesque falaise. Effrayant. Ça se complique, c'est presque dangereux. Toute chute serait grave de conséquence. Comme à chaque grosse difficulté, le plus expérimenté prend les bâtons télescopiques de l'autre, afin de lui permettre de grimper la roche avec les mains, sans être gêné avec les bâtons. Ici, il faut grimper en escalade, en s'agrippant à la roche des deux mains, sans tenir compte du vide impressionnant en dessous de nous. On avance cm par cm.

Le vent devient fort, puis très fort. On est en pleine paroi rocheuse abrupte, le vide devient de plus en plus important au fur et à mesure que l'on grimpe. Là, il y a danger. Et il y a de quoi être inquiet. Franchement, il faut garder toute sa lucidité, et bien se souvenir des techniques d'escalade que l'on a apprises en faisant nos trois ans d'escalade en salle.

C'est également dans ces moments que les caractères vrais des individus surgissent. Et inévitablement, pour certains, des paroles pas sympathiques, méchantes, injustes, archi fausses, vont faire mal à celui qui se trouve à côté, et qui pourtant fait tout ce qu'il peut pour aider ! C'est ainsi, et peu importe. L'essentiel, pour celui qui a la mission d'emmener l'autre à bon port, c'est d'avancer, ne pas s'arrêter, ou très peu souvent, à cause du genou.

Plus on s'approche du sommet, plus le vent est violent. Et il est franchement devenu si fort, qu'on ne peut plus se parler tellement il fait un hurlement constant. Maintenant, le plus grand danger est la prise au vent des sacs à dos lorsqu'on est debout collé contre une paroi. Le déséquilibre peut être inattendu et brutal à chaque bourrasque. La chute serait au moins d'une centaine de mètres. Autant dire qu'ici, on n'est rien du tout. Les quatre bâtons à la même main, celui qui a grandi à la montagne tient comme il peut celle qui a grandi à la mer. C'est incroyable comment dans ces moments extrêmes, on peut trouver en nous, détermination, mental, volonté, lucidité, et forces. Objectif : aider l'autre, le rassurer, le sécuriser. C'est admirable cette fusion, cette complicité dans le vrai danger mortel. Même si de mauvaises paroles ne sont pas du tout de circonstance !

Il faut franchir le sommet avant qu'il ne pleuve, car il serait impossible de gravir cette roche si elle était glissante. Ici, il n'y a aucun câble pour s'aider à monter. Sûr que le GR20 n'est pas accessible à tout le monde. On monte, on avance. Certain que si l'on nous voyait d'un hélicoptère, nous serions comme deux tout petits êtres minuscules dans cette énorme paroi.

Enfin une partie presque plate, et large. Un jeune homme tout seul nous double. Ça fait du bien de voir quelqu'un lorsqu'on se sent si seul et si vulnérable. Mais il va beaucoup plus vite que nous. Forcément, on voit bien qu'il n'a pas de problème de ligament arraché au genou. Il nous regarde et nous sourit, comme pour nous demander si ça va. On lui répond d'un signe de la tête pour le rassurer, et il file. Depuis notre départ du refuge ce matin, nous étions les seuls !

La météo nous inquiète de plus en plus, le vent nous empêche de nous tenir droits. Les bourrasques sont glaciales. On est collé à la paroi, recroquevillé, essayant de se protéger le visage comme on peut. On grimpe lentement, prudemment en respectant une règle sacrée d'alpiniste : toujours avoir trois points d'appui, parmi les quatre que sont les deux mains et les deux pieds. On est l'un contre l'autre.

C'est devenu encore plus dangereux. On passe sur une petite corniche de 20 cm avec, d'un côté le vide, dont on ne peut voir toute la profondeur tellement c'est loin tout en bas, et de l'autre côté la paroi presque verticale. Heureusement, ça a déjà été écrit, la roche est extrêmement dure, et permet de bonnes prises avec les doigts et les pieds. Il n'est pas exagéré de dire qu'il est anormal de ne pas avoir de câbles pour se tenir à ce passage. Non seulement il ne faut pas avoir un chouia de vertige, mais il ne faut pas non plus être froussard. Avec détermination, et les doigts presque glacés, on atteint le col Bocca di Fuciale à alt. 1962 m, à 10 h 18 mn. Incroyable ce que l'être humain peut être capable de faire de grandiose quand la vie ne tient qu'à quelques prises ...

Le vent, nous dira-t-on ce soir au refuge, dépasse les 100 km/h. C'est 2 h 15 difficile et pénible pour 1,3 km de montée. Rarement, on a l'occasion d'être dans une situation aussi dangereuse, sur une durée si longue, seuls, dans les éléments si violents. On peut enfin s'arrêter, transi de froid, pour mettre les coupe-vent. On ne peut rester en face du vent, on a du mal à respirer. On tient à peine debout. C'est invraisemblable. Le sac à dos fait une prise au vent incroyable. On vacille, ne sachant pas comment se positionner. Non seulement le vent est d'une puissance inouïe, mais il fait un bruit terrifiant très fort.

Il n'y a que des montagnes nues aux alentours. Seuls deux sommets à côté de nous sont un peu plus hauts. Plein d'autres montagnes sont plus basses. Où que l'on regarde, de tous les côtés, ce sont des vues lointaines sur les vallées. C'est impressionnant. C'est grandiose. Mais pas le temps de savourer, on est pétrifié de froid, le vent nous cingle le visage. On ne tient plus debout, il faut faire quelque chose.

Par chance, on voit à quelques mètres, un petit muret d'à peine 1 m de haut, fait de pierres plates et d'un bris bleu luisant. On y va, et pour se protéger, on doit se mettre accroupi. On ouvre nos sacs, on cherche les coupe-vent, qui bien entendu sont tout au fond du sac. On ne pouvait pas les mettre avant, car impossible d'enlever le sac à dos en pleine ascension. On s'aide pour les enfiler, pas possible de le faire tout seul. Même abrité, le vent est encore beaucoup trop violent. On met aussi les bonnets. Gros soulagement. Satané vent. On n'en pouvait plus de son bruit incroyable, strident, et continue. On reste à peine 10 min sur ce col. On ne voit, ni Cathy et Bernard, ni Myriam et Christian, ni les Québécois. Il ne serait pas surprenant qu'ils n'aient pas pu monter, la gendarmerie ayant peut-être fermé le GR20. Ce qui serait tout à fait normal.

On n'est vraiment pas rassurés, tous seuls ici, tout en haut, sans réseau de téléphone. Mais il est impossible de rester là immobile. Il faut impérativement poursuivre. On repart, au ralenti, à la limite de l'équilibre, secoué de tout côté par de violentes bourrasques. Au moment où on passe de l'autre côté du col, la pluie arrive. Faut des nerfs solides. Trouvant une énergie en nous, porté par notre complicité, on ne se pose pas de questions inutiles, on avance.

De ce côté-là, le versant est tout verdoyant. On se dépêche. Heureusement, c'est un sentier avec peu de caillasse. Quelle chance. Ça ne descend pas longtemps, car on remonte légèrement, longeant sur 900 m, le versant de la Paglia Orba.

Miracle, on aperçoit au loin, un peu flou, dans une brume, et sous la pluie, un petit bâtiment. Une bergerie peut-être. C'est comme si, pour nous, à ce moment-là, on allait franchir une ligne d'arrivée sous des applaudissements amplement mérités. Ça fait un bien inimaginable. On passe d'un coup, de l'angoisse due au fait d'être seul si vulnérable au sommet d'une montagne folle, à la joie d'avoir la certitude d'être sauvé. On gagne, en 15 min, ce qui est le petit refuge en pierres de Ciottulu di i Mori alt. 1991 m qui sera notre plus haut d'aujourd'hui.

Là, on s'arrête. Soulagé. Cher lecteur, vous ne pouvez même pas imaginer. On réalise combien on est uni ensemble tous les deux. C'est un moment unique, exceptionnel de partage à deux. Sans rien se dire, on se regarde, admiratif de l'autre, heureux d'être ensemble, dans cette aventure incroyable, que l'on n'aurait jamais imaginée.

On se dit que même si le temps devenait encore plus exécrable, on pourrait rester et dormir ici. D'ailleurs, Cathy et Bernard ont réservé ici pour ce soir. On prend un café pour se réchauffer. Le patron détestable, mal aimable, crasseux sur lui, avec une véritable tête de mauvais, nous parle comme si on était pestiférés. Il constate tout de même bien qu'on est transi de froid sous nos ponchos trempés. Il ne veut pas qu'on rentre pour boire le café, il faut rester dehors sous la pluie ! Comme 5 autres randonneurs qui sont là depuis un bon moment, nous disent-ils. Bloqués par le vent trop violent. Tous sont inquiets. Que faire ? Attendre ? Partir ? On est arrivé à temps, on est maintenant dans la brume, on ne voit plus rien aux alentours.

« Il pleut souvent à ce sommet », dit le patron comme agacé. Pour lui, c'est une situation normale. On comprend pourquoi c'est ici que le Golu, le fleuve le plus long de Corse, prend sa source. Un quart d'heure plus tard, la pluie s'arrête, le vent se calme, et on voit un peu de ciel bleu à travers la brume. Surprenant la météo en haute montagne !

À 11 h 02, on quitte ce refuge sale et inhospitalier par un sentier sans cailloux, pour partir sur une longue courbe de niveau et longer la crête. Ça nous change de la rude montée, et on marche d'un pas rapide à cause de la météo changeante. On ne veut pas revivre ce que l'on a enduré tout à l'heure. Il ne fait pas beau, mais ici c'est un point de vue sur la vallée de la Lonca et la façade maritime qui est splendide. Grandiose. Très lointaine. Et avec la brume, c'est un spectacle presque irréel, tout flou, presque imaginaire. Que la montagne Corse est belle. Dangereuse, mais vraiment belle.

Le sentier descend maintenant le long du Golu, sur 2,100 km, en lacets raides et pierreux, désagréable aux pieds qui glissent en permanence sur les cailloux mouillés, qui ne tiennent pas. On distingue une vallée à travers la brume devenue presque transparente. On est gelé, vivement qu'on soit tout en bas de cette vallée. C'est une descente hyper pénible. Sur un sentier qui n'en finit pas, avec ses cailloux glissants. À chaque lacet, on serre les dents. La terre est glissante, on devient des experts en bâtons télescopiques. Le dos et les pieds nous font mal. Aucun plaisir. En plus du froid, ça crachine et il y a toujours ces bourrasques glaciales. Évidemment moins fort qu'au sommet. On n'est pas habillé assez chaudement, on aurait dû emporter un polaire supplémentaire, mais on pensait qu'en été, en Corse ...

Un ultra-traileur en footing dévale le chemin derrière nous. On se pousse pour le laisser passer. Il n'a qu'un tout petit sac à dos pour l'eau, des baskets de trail, et il fait le GR en courant. Pour info, le record homme est de 31 heures et 6 minutes pour les 180 km !

On passe à proximité des bergeries de Tulla, en 50 min. On est frigorifié. Le sentier devient moins raide, mais toujours aussi caillouteux sur 2,100 km, et rejoins, en 40 min un ancien sentier de transhumance au pied de Bocca Guagnerola alt. 1350 m. On ne rencontre personne, on se sent seul dans cette montagne qui, dans cet endroit, n'est pas très accueillante. On n'en peut plus, mais on s'arrête près du cours d'eau qui nous offre une grande plaque rocheuse au pied d'une mini cascade. Ce bruit agréable va nous changer du sifflement constant du vent et de ses rafales.

À 12 h 45 mn, on enlève nos sacs qui ce matin nous ont handicapés dangereusement. On sort les deux pique-niques que l'homme des montagnes transporte chaque jour. Et c'est avec plaisir qu'on mange, avec des doigts presque gelés, le bon saucisson corse, le pain avec un genre de taboulé, le bon fromage de brebis corse et une orange. On tremble de froid, on est cerné par la brume. On doit être dans un nuage.

On repart au bout de 30 min, toujours avec cette petite brume froide. Le sentier devient caillouteux, avec des cailloux plus ou moins gros, dans un environnement lunaire, fait que de rochers. On marche toujours d'un pas rapide, non rassuré de la couleur foncée des nuages au-dessus de nous. Ça nous semble long. On y croise des vaches noires couchées. Un peu plus bas, on croise un gigantesque troupeau d'une centaine de brebis noires et blanches.

Le GR 20 retransverse le Golu par un vrai pont en bois en laissant le sentier de la transhumance. Et c'est dans un sentier plein de cailloux qui ne tiennent pas qu'il va falloir descendre une pente assez raide. Et tout autour, un paysage fait de roches grises. Puis par un petit sentier pittoresque de 500 m, on atteint en 20 min les bergeries d'E Radule alt. 1370 m, où est indiquée la vente de fromages et de brocciu. On voit des chardons corses jaunes. Il faut aller jusqu'à une bifurcation pour trouver la suite de son chemin. Tel est noté dans le topoguide, qu'on est obligé de lire, les sigles blanc et rouge du GR étant très mal indiqués.

On arrive au ruisseau torrent d'E Radule qu'il faut traverser à pied. Pas de pont. Pourtant, on aperçoit une passerelle, un peu plus bas, avec des gens dessus, mais le GR est indiqué sur le premier rocher dans l'eau. Donc c'est bien là. Etrange. On s'est sorti de l'enfer tout à l'heure, alors ces quelques rochers ... Néanmoins, pas de zèle, concentration, car il faut passer sur de gros rochers, pas large du tout, qu'il faut obligatoirement franchir tout seul. Pas d'aide possible. L'eau est très rapide, ça fait peur. On s'aide en se tenant la main. On passe, et on pénètre dans la forêt de Valdu Niellu pour arriver à une intersection (là aussi, c'est comme ça que c'est noté dans le guide), en 1 h 10 mn, sur 1,700 km à alt. 1345 m.

À l'intersection, on laisse le sentier qui part en courbe de niveau, tout en forêt, et rejoint le Fer à Cheval. On poursuit sur le sentier qui remonte légèrement. Là, on croyait être arrivé. Parce qu'on avait parlé à quelqu'un tout à l'heure, qui nous a dit que le refuge n'était pas loin. Mais ça fait déjà un bout de temps. On continue en forêt pas très éclairée par le soleil vu qu'il n'y en a pas, et assombrie par les nuages. Bref, il ne fait pas très clair là dessous. On se sent perdu dans cette forêt qui semble gigantesque, sombre avec ses immenses arbres.

Et ça remonte. Lentement, mais constamment. Et ça n'en finit pas. Et on est tout seul dans cette forêt presque noire. L'homme des montagnes, l'optimiste, est même inquiet, pensant qu'il s'est trompé de chemin. Il se dit qu'il a peut-être loupé une bifurcation. Parce que franchement, ils n'ont pas mis beaucoup de repères rouges et blancs. À croire qu'ils l'ont fait exprès ! On regarde la carte et on voit qu'il faut contourner le Capu di Verghju et atteindre une route départementale.

Il faut avouer qu'ici en Corse, ce n'est pas comme dans le massif du Mt Blanc où il y a des panneaux indicateurs très souvent, toujours propre, et bien visible en jaune. Non, ici, il n'y a jamais de panneaux, seulement les repères rouges et blancs, et pas souvent. Vous ne savez jamais où vous êtes. Il faut donc savoir lire les cartes de reliefs. Mais c'est vrai qu'on était prévenu, il ne faut donc pas se plaindre.

On entend des voitures au loin de temps en temps. Mais, de plus en plus inquiet, le montagnard dit qu'il va partir devant en marchant très vite pour voir où arrive ce sentier. D'après la carte, il devrait arriver sur la route des voitures. Il fonce presque en courant, malgré son lourd sac à dos. Au bout de 10 min, il arrive sur la route. Rassuré (cher lecteur, vous pouvez pousser un ouf de soulagement vous aussi). Il retourne dans la forêt, il fonce aussi vite qu'il peut. Essoufflé, il annonce la bonne nouvelle. On finit par sortir de cette forêt dont on ne gardera pas un bon souvenir. Le sentier est pourtant agréable, sans aucun caillou, doux aux pieds. Puis, on redescend un peu la route vers le Castel di Vergio alt. 1404 m. Cette heure pour faire 1,200 km nous a paru interminable.

On arrive à 16 h 15 au Gîte du Col de Vergio. Il ne fait pas très chaud et il y a toujours des nuages. C'est un bel hôtel devant un petit téléski puisque nous sommes dans ce qu'ils appellent ici en Corse, une station de ski. À un balcon, les deux Allemands nous font coucou. Eux arrêtent le GR 20 ici.

On rentre, on se présente à l'accueil. La personne cherche dans son cahier, nous trouve, et nous dit qu'on mangera ici à l'hôtel ce soir, et que l'on dormira dans le gîte qui est 100 m plus bas le long de la route.

On ressort et on va au gîte. C'est un bâtiment tout en long qui semble propre pouvant accueillir 70 randonneurs. On monte à l'étage par un escalier à l'extérieur. On choisit une chambre d'une quinzaine de places qui est encore vide. C'est vraiment propre. On choisit des places du bas dans les lits superposés. On défait nos affaires des sacs. On souffle enfin. On se serre dans les bras. Quelle journée ! Mémorable, inimaginable. On met en charge téléphones, appareils photo, batterie en utilisant presque toutes les prises. Ici, c'est électricité et eau chaude à volonté. On prend une bonne douche en y restant un certain temps, pendant qu'il n'y a encore personne dans la chambre. Après une telle journée, quel bonheur.

Pas de réseau téléphone dans le gîte, il faut remonter la route un bon bout de chemin pour pouvoir envoyer nos sms ou téléphoner à nos enfants.

Petit à petit, le ciel devient bleu. Oh surprise, on voit Cathy et Bernard qui arrivent. Ils nous expliquent qu'ils ne sont pas restés au refuge du patron si mal aimable qui leur a mal parlé, à eux aussi. Il était tellement odieux qu'ils lui ont dit, que malgré la réservation, ils ne resteraient pas ! Et de plus, nous ont-ils dit, l'intérieur du refuge était répugnant. Puis arrivent également Myriam et Christian.

Christian dit que c'était inquiétant et pas facile à cause de la météo. Myriam dit qu'elle ne s'est pas pressée, qu'elle a pris son temps... Arrivent beaucoup plus tard les Québécois. Alors là on se dit qu'on peut être fier de nous. On est arrivé avant les autres qui sont tous dans des clubs de rando à s'entraîner toute l'année, et beaucoup plus jeunes que nous. On dit à tout ce petit monde d'amis randonneurs qu'on est à la chambre 59, et se retrouve ainsi tous au même endroit pour dormir ce soir.

À 19 h, on va tous ensemble à l'hôtel pour manger. Ça papote, ça rigole. C'est une bonne bande qui monte la route. Tout le monde s'est fait peur aujourd'hui (sauf Myriam), et maintenant tout le monde est content joyeux. Incroyable non ?

On se met à une table de 4 avec Cathy et Bernard. Les Québécois sont ensemble. Myriam et Christian sont avec d'autres randonneurs avec qui ils ont fait la route aujourd'hui. Les deux jeunes filles sont ensemble à une table pour deux. Tout comme les deux Allemands au bout de la salle. Le restaurant est magnifique avec une décoration chalet de montagne. Les tables sont superbement bien décorées avec de belles assiettes et de beaux couverts. La vue est également grandiose, il y a même, pour l'occasion certainement, un nuage en forme de grosse soucoupe volante, que tout le monde admire. On est servi par de vrais serveurs de restaurant. D'abord une soupe de lentilles, puis une côte de porc avec des pommes de terre, puis un fromage corse super bon, enfin un morceau de gâteau. C'est magistral. On est bien avec Cathy et Bernard. On se connaît beaucoup mieux maintenant. Ils arrêtent l'aventure ce soir, comme ils avaient prévu, pour passer quelques jours dans un hôtel au bord de la mer, avant de retourner en Alsace. On s'échange les adresses, les numéros de téléphone. On promet de se revoir pour une prochaine rando.

On va tous ensemble à la chambre en reprenant la route, dans la nuit à la fois étoilée, et parsemée de quelques nuages. Dans la chambre, on rigole tous ensemble quelques instants. Paul et Jocelyn mettent l'animation en racontant des bêtises. Judith qui ne veut pas dormir dans un lit superposé, prend le matelas et se met au sol, contre le lit de Serge ...

Aujourd'hui 744 m de montée, 706 m de descente, soit 1450 m de dénivelé.

9 h 00 mn de marche, 12 km

## Chapitre 8



Jour 6, samedi 1er septembre 2018 en direction du refuge de Manganu.

Aujourd'hui, c'est une petite étape. Alors on se lève tous à 6 h 30 mn. Tout le dortoir, tous ensemble, en même temps. C'est rigolo. C'est à chacun son tour pour aller aux toilettes, les uns derrière les autres, vu qu'il n'y en a qu'une. La douche, tout le monde l'a prise hier soir. On range tous nos affaires dans les sacs à dos. Le sac de couchage ne pose plus aucun problème. On met le nez dehors pour la météo, on constate qu'il fait froid, qu'il y a du vent, et beaucoup de nuages gris. Faut mettre tous les habits qu'on a, y compris les bonnets.

Et on part tous ensemble à l'hôtel pour prendre le petit-déjeuner. Gaiement. Quelques gouttes de pluie, ce n'est pas un temps à faire de la randonnée. Surtout dans les montagnes. On rentre dans la grande salle de l'hôtel, il fait bon. C'est un self. On prend une assiette, et on se sert. On mange bien, on prend des forces pour affronter la météo non favorable. Café, chocolat, pain, beurre, confiture, jus de fruits. On est à une table avec Judith, Serge, Myriam et Christian. Un peu plus loin, Carole, Paul et Jocelyn. Et d'autres randonneurs à d'autres tables. Cathy et Bernard ne sont pas là, encore couchés, avant de prendre tout à l'heure le bus pour la plage corse. On discute de notre étape

d'aujourd'hui. Serge consulte la météo, mais n'a pas le temps de tout nous dire, Myriam parlant sans cesse de cette étape qui s'annonce facile ...

Avant de partir, il faut consulter le Topoguide. Aujourd'hui, l'étape est en pages 45 à 51. Ça dit :

- Au passage du col de St Pierre, vous serez ébloui par un magnifique tableau allant de la côte ouest de Porto au col St Bastianu (au-dessus d'Ajaccio). Vous serez surpris par le lac de Nino et son incroyable pelouse accueillante. Vous suivrez le Tavignano pour atteindre le plateau du Camputile.

Tout ce petit groupe de 8 randonneurs repart au dortoir pour chercher les sacs à dos. On forme une joyeuse équipe. On sent qu'on est tous heureux d'être dans cette aventure. Même sur la route, Paul taquine constamment Jocelyn pour nous faire rire.

On quitte le Castel de Vergio à 8 h 20 mn, sous un ciel plein de nuages gris foncé. On part tous ensemble, groupés, avec nos sacs à dos, nos bâtons télescopiques, et habillés avec un maximum d'habit, bonnet compris. Si on avait emporté des gants, on les aurait mis. On prend un sentier doux en terre, face au gîte, qui descend légèrement dans une forêt aux sapins gigantesques. C'est agréable. Mais on n'en oublie pas pour autant le poids de nos sacs à dos sur les épaules. Un panneau rappelle que le bivouac est interdit sur le GR20. On marche tous d'un bon pas, ayant hâte d'arriver au plus tôt, en cas de pluie. On descend le sentier un bon moment.

Puis on commence une longue montée parfois assez raide, sans arbres, et donc avec le vent qui nous glace le visage et les mains. Et dire qu'on croyait qu'il ferait toujours beau en Corse ! On marche tête baissée, face au vent. C'est galère. Il faut un sacré moral pour se frotter à un tel GR. On rejoint le chemin de Ronde alt. 1332 m.

Du ciel bleu commence à apparaître, les nuages commencent à partir, mais pas le vent. On peut admirer la vue lointaine, c'est beau. On passe à côté de l'arbre symbole de cette région. C'est un arbre pas très haut qui a poussé exactement comme si le vent orientait ses branches presque à l'horizontale. Le sentier se maintient à la même altitude, jusqu'à un embranchement caractéristique à 1360 m. La superbe montre altimètre, GPS, km, chronomètre, dénivelés, et pleins d'autres choses, de Christian nous indique qu'on marche depuis 1 h 10 mn sur 3,200 km.

On quitte le chemin de Ronde. On retrouve les cailloux et le paysage désertique qui nous entoure. Il y a même des arbres morts depuis longtemps qui sont couchés au sol. Il faut bien faire attention à suivre le balisage qui est difficile à repérer dans cette caillasse. En 15 min, on monte par de courts et raides lacets sur 500 m jusqu'à Bocca San Petru, alt. 1452 m. Joli point de vue, qui s'appelle le Petit Oratoire, néanmoins gâché à cause des nuages bas.

On retrouve un sentier plus facile, en suivant la crête de Serra San Tumasgiu, qui utilise l'antique chemin muletier, à travers la hêtraie. Ça souffle fort, il pleut, tout le monde a mis son coupe-vent. On est dans un nuage. Avec les capuches, on ne voit pas sur les côtés. C'est un petit groupe de 8, tous sous un coupe-vent de couleurs différentes, qui avance lentement, sans rien dire. Ce n'est pas agréable du tout sur 2,900 km et on atteint Bocca a Reta alt. 1883 m, en 1 h 15 mn.

Il faut franchir le col où à nouveau tout est cailloux et rochers avec certains passages surplombant le vide de chaque côté. Impressionnant. Prudence à cause de vent qui nous déséquilibre avec nos sacs à

dos. Chacun est très concentré, même les plus forts comme Myriam qui fait partie d'un club d'alpinisme qu'elle pratique toute l'année. Et on est toujours dans le nuage. Malgré tout, la randonnée sur roche glissante, avec pluie et vent, est bien plus rassurante à plusieurs. Ça change tout. Mais le danger est là tout de même. Il faut s'agripper aux prises glissantes des rochers, faire attention de ne pas glisser sur les rochers rendus savonneux avec la pluie. On contourne Capu à u Tozzu, pour descendre en direction du Lavu di Ninu alt. 1760 m.

À la sortie de cette difficulté, on s'arrête, on s'assoit dans l'herbe, dans une sorte de creux pour être à l'abri du vent, pas loin d'un énorme cairn de presque 2 m de haut. Paul et Jocelyn nous font rigoler comme d'habitude, en racontant des bêtises. Certains mangent une barre d'énergie. On est bien tous ensemble. On est une bonne bande. C'est une chance de les avoir rencontrés pour faire ce GR 20. C'est formidable, même avec cette mauvaise météo.

On repart, et plus loin, on aperçoit tout en bas le lac de Nino. Malgré les nuages bas et le froid, c'est une vue de carte postale. C'est absolument magnifique. Un grand lac de montagne bleue, niché dans le fond de la montagne rocheuse. Le sentier sans cailloux, mais de terre glissante, descend raide pour bifurquer en rive gauche du lac, afin de le contourner. Là aussi, prudence. Ce serait bête de tomber à cause du sol trop mouillé ! Le long du sentier, des panneaux rappellent encore une fois que le camping est interdit.

Au bout de 45 min de descente pénible et 1 km 700, on s'arrête pour le pique-nique du midi. Ce lac d'altitude profond de 5 m est un joyau de la montagne Corse. Il est 11 h 45 quand on se met tous à l'abri du vent, derrière de gros rochers. Nous avons tous le même pique-nique. Saucisson de brebis d'ici, qui est délicieux, œuf dur et pâtes avec du pain, l'excellent fromage des brebis des bergeries du coin, et une orange. C'est un endroit magnifique, mais il fait froid, très froid, on n'y reste que 45 min.

On repart en longeant le lac sur toute sa longueur. De nombreuses vaches noires luisantes et marrons clairs, aux poils tout lisses, sont par terre. Des vaches bien corses ! Les nuages disparaissent laissant apparaître un ciel d'un bleu clair uni. Puis on poursuit en rive gauche du Tavignanu, qui prend sa source au-dessus du lac. C'est le deuxième fleuve de Corse. Un panneau nous explique qu'il faut éviter de marcher sur les pozzines, ces formations végétales non dégradées sont fragiles, il faut impérativement marcher sur le sentier balisé. Et évidemment, en un si bel endroit purement naturel, il est encore rappelé que les bivouacs sont strictement interdits. Des dizaines de chevaux en liberté mangent de l'herbe toute verte à proximité du lac. Il y a des fleurs rose-rouge comme un coquelicot.

Au niveau des bergeries de l'Inzecche, perché un peu en hauteur à flanc de colline, il faut traverser le fleuve. C'est une rivière en cette saison, on peut passer facilement en marchant sur les gros cailloux. On continue en rive droite. Le sentier passe une large croupe avant de descendre, pour arriver à un petit ruisseau secondaire alt. 1597 m. Ces 2 km 900 parcourus en 45 min sur un sentier tout doux en mousse nous ont semblé bien agréables.

On continue le sentier de 1 km 100 sur un vaste replat. Le soleil est revenu, il fait même chaud. On peut enlever l'équipement pluie. On peut apercevoir l'ancien refuge de Campiglione. Comme les nuages ont complètement disparu, et qu'il fait chaud, on s'arrête tous ensemble au bord d'une vasque d'eau entourée d'énormes plaques rocheuses, et une mini cascade en amont. C'est un endroit magique. Tout le petit groupe se décontracte. Paul et Jocelyn vont même se baigner dans

l'eau glacée du fleuve torrent. Comme d'habitude, Jocelyn fait le pitre. Il reste allongé un moment, le corps totalement dans cette eau très froide. Il dit, en souriant, que c'est normal pour un Québécois !

On se dirige ensuite pendant 30 min à travers une forêt de vieux petits hêtres sculptés par le temps. Le sentier est agréable, on y voit des myrtilles corses. On poursuit maintenant sur un chemin de cailloux, et une montée dans les rochers jusqu'aux bergeries de Vaccaghja, alt. 1568 m, tout en pierres. On s'y arrête un peu pour regarder chèvres et vaches. C'est un peu le bazar tout autour.

On voit d'ici, le refuge de ce soir, au loin, là-haut. On prend le sentier sur une longue et douce descente tout en caillasse, qui suit le ruisseau Pianu di Camputile. Puis il faut remonter tout ce qu'on vient de descendre pour atteindre la ligne du partage des eaux à Bocca d'Acqua Cianente alt. 1568 m. On est à la limite de la Haute-Corse et de la Corse-du-Sud. On finit ce 1 km 100 au bout de 30 min pénibles à travers les rochers. Les sacs nous font mal aux dessus des épaules.

Encore 800 m à faire et on sera au refuge. On franchit, sur de gros cailloux, le torrent Bocca d'Acqua Ciarnente. Bien contents d'avoir les bâtons télescopiques. Le sentier monte encore à travers des rochers qu'il faut parfois grimper, escalader presque. Il fait très chaud maintenant, c'est dur. Le soleil et les efforts intenses ne sont pas compatibles. Au bout de 20 min, on franchit à nouveau le torrent, mais cette fois-ci sur une petite passerelle solide en bois devant le Refuge de Manganu, alt. 1601 m.

Il n'est que 15 h 15 mn, on va pouvoir souffler avant l'étape de demain qui s'annonce difficile, même très difficile. C'est un petit refuge de 30 places, avec un énorme drapeau corse qui flotte. On va demander où est notre tente. Le patron ne nous fait pas entrer. Il est derrière une porte basse, comme coupée en deux, et nous parle, à tous, comme s'il était un grand personnage. Il nous dit qu'il faut acheter un jeton pour accéder à la douche avec eau chaude. Incroyable. Il nous explique l'emplacement de notre tente, derrière le refuge, derrière des arbres, et débrouillez-vous.

On la trouve, placée seule dans des arbres, et au-dessus d'une palette en bois. Enfin une tente qui n'est pas dans les cailloux. Les nuages reviennent, et tout s'assombrit. A part les arbres autour du refuge, la montagne alentour n'est que de la roche désertique.

On rejoint les autres, sur la terrasse du refuge, pour une pietra bien appréciée. C'est un de ces bons moments de la haute montagne. La vue est belle, très panoramique. D'autres randonneurs qu'on ne connaît pas sont également en train de boire un coup, en regardant le plan pour l'étape de demain. On essaie de se parler par ce qu'ils ne sont pas français. On se comprend comme on peut. C'est sympa.

Puis on retourne à la tente, on déballe les affaires, on cherche l'eau à la source, à 100 m, pour les gourdes de demain. On va à la douche. Pas propre et qui ne ferment pas. Non seulement c'est payant, mais le temps est limité à 3 min ! Il faut y aller à deux. Un qui va dans la douche, et l'autre qui doit mettre le jeton dans la boîte accrochée au mur, qui tient avec du chatterton. Quand celui qui est dans la douche est déshabillé, il doit crier que c'est bon, pour que l'autre enfile le jeton, et que le compte à rebours démarre. Parce que tout seul, 3 min pour entrer dans la douche, fermer la porte, se déshabiller, et enlever toute la sueur, ça passe très vite !

Ici, ce sont des toilettes sèches. C'est propre. On dirait que c'est tout neuf. Demain matin, on sera content d'y venir.

Les nuages sont revenus et le froid aussi. On retrouve le couple de Rennes Maryse et Serge, qui occupait la tente à côté de la nôtre au refuge de Carrozzu. Maryse explique qu'elle a bien vu un tee-shirt posé sur notre tente. Mais ce matin-là, elle s'est réveillée avec un genou tout enflé. Impossible de reprendre, ils ont pris le chemin des mules pour descendre en consultation. Elle a passé 2 jours à l'hôpital.

À 18 h 15 mn, on va manger comme l'avait dit le patron. Pas le droit d'aller dedans, il est obligatoire de manger sur la terrasse dans le froid ! On se met tous à la même table, serrés comme des sardines. Et on a tous un bonnet, le maximum de polaires sur le dos, c'est-à-dire deux. Christian n'est pas content du tout qu'on ait si peu de considération pour les randonneurs, surtout qu'il a un œdème aux yeux. Probablement dû à trop de fatigue. Ça lui fait un visage tout déformé. Ce GR laisse des traces. Saucisson, grosses pâtes, pain, fromage, et un genre mousse au café pas bon. Franchement, ce n'est pas très appétissant. Manger dehors dans le froid et l'humidité, même en rando, c'est spécial.

Arrive alors un jeune couple d'une vingtaine d'années. Comme ils sont arrivés en retard, le patron ne leur donnera rien. C'est comme ça, faut être à l'heure. C'est une des dures lois des refuges d'altitude. Ceux qui n'ont pas fini leurs pâtes, parce que pas bonnes du tout, les mettent dans les deux assiettes que leur tendent les jeunes. C'est ça le respect digne de la haute montagne. Ils nous remercient chaleureusement, et vont s'asseoir un peu plus loin sur un gros caillou, puisqu'il n'y a plus de place autour de la table.

Comme on a tous froid, on va sous nos tentes à 19 h 45 mn. On est content d'y aller, même si c'est exigu comme tout. Comme chaque soir, les affaires sont à l'intérieur, sur les 2 côtés de la tente. On se cogne dedans quand on bouge ! On rigole un brin avant d'allonger nos corps qui commencent sérieusement à nous en vouloir ...

Aujourd'hui, 584 m de montée, 461 m de descente, soit 1045 m de dénivelé.

6 h 10 mn de marche, 15 km 200 m

## Chapitre 9



Jour 7, dimanche 2 septembre 2018 en direction du refuge de Petra Piana.

Réveil à 5 h 45. On sort de nos sacs de couchage, en se contorsionnant, comme d'habitude. On allume nos lampes frontales. On remet les affaires dans les sacs, y compris le sac de couchage. On entend les autres randonneurs qui se lèvent également, et c'est le ballet des frontales dans cette nuit noire. À 6 h 15 mn, on part au refuge à la frontale avec nos sacs à dos pour partir au plus vite tout à l'heure. On pose nos sacs à dos dehors, devant la porte du refuge, accolé avec les autres sacs à dos. On entre dans une toute petite salle interdite hier soir. Le patron n'est pas là. On cherche nos sacs en papier avec nos prénoms parmi tous les autres. Il y a nos petits-déjeuners et les pique-niques du midi. On se met à une table avec d'autres, serrés comme des sardines. C'est propre, quoiqu'à la frontale, on ne voit ni les murs, ni le plafond, ni le sol ... On cherche une casserole qui chauffe avec de l'eau, on l'emmène, on remplit les gobelets en cartons pour la dosette de café. On remet de l'eau dans la casserole, que l'on remet sur le feu pour les suivants. C'est ainsi dans les refuges. C'est toujours le même petit-déjeuner aussi modeste. On mange sans rechigner, l'important est de prendre des forces. Passage aux toilettes.

Avant de partir, on consulte le Topoguide. Aujourd'hui, l'étape est en pages 57 à 59. Ça dit :

- Étape dans une ambiance de haute montagne à la découverte de lacs par un itinéraire sauvage, au centre du massif du Rotondo. Passage de la brèche de Capitello puis le col de la haute route avant de rejoindre le refuge.

À 7 h 20 mn, dans la pénombre, on quitte le refuge de Manganu par un sentier caillouteux qui monte en pente douce. On passe le ruisseau qui n'a pas beaucoup d'eau, et devant nous se dresse une montée raide de rochers à escalader. Un pan de montagne ! Une véritable falaise inclinée. C'est très très haut, on voit d'ici la difficulté que ça va être. On aperçoit déjà des randonneurs presque au milieu de la paroi, les mains sur les rochers. Certain que ça va être une épreuve difficile avec un genou pas encore remis à neuf. On laisse notre groupe de 8 devenu 6 partir devant. Connaissant le handicap genou, ils auraient pu rester avec nous pour aider ...

On attaque, seuls, à deux, l'escalade des rochers en direction du col que l'on aperçoit loin tout là-haut. Maintenant, il n'y a plus de sentier, plus de GR. Chacun grimpe là où ça lui semble le plus approprié. Le seul point de repère est le sommet qui semble étroit, vu d'ici. On passe alors de gros cailloux en rochers petits, grands, très haut. Nos sacs à dos très chargés nous pénalisent, nous handicapent. À chaque rocher franchi, il faut regarder comment passer le suivant, comment le franchir, comment s'agripper. C'est un éboulis de gros rochers entassés les uns sur les autres. Éprouvant, pénible, et usant. Faut être en forme de bon matin !

Maintenant, il faut franchir une barre rocheuse difficile à escalader. On le fait au ralenti tellement c'est compliqué à cause du genou. On s'agrippe fortement aux petites prises. Certain qu'on aura les doigts musclés en rentrant. Concentration maxi, toute chute dans les rochers du dessous serait très grave. Il faut être sûr de soi. Le montagnard grimpe avec les quatre bâtons télescopiques dans une main. Parce que, pour compenser le manque de flexion du genou, il faut s'aider des deux mains totalement disponibles. Et quand il faut, le montagnard lui tend la main pour l'aider. Et cela depuis le premier jour...

Franchement, c'est de l'alpinisme. Alpinisme facile, puisque ne nécessitant pas de cordage, mais alpinisme quand même. Quoique, dans cet enfer de roches aux passages difficiles... On ne s'arrête pas, il ne faut pas. À nouveau une véritable falaise constituée d'énormes blocs de roches qu'on escalade les uns après les autres. Faut être costaud. On ne voit même plus le vide sous nous, on ne pense même plus au vertige. On est concentré à fond sur nos prises. Ici, également, on peut affirmer que le GR20 est de très haut niveau physique. On n'en voit pas le bout. Là aussi, à chaque rocher franchi, il faut observer pour trouver sa voie. Rien n'est indiqué. Chacun doit être capable de se frayer un chemin, d'optimiser son tracé. C'est terriblement épuisant, on boit régulièrement quelques gorgées. Il faut admirer le courage, la volonté, la détermination de grimper en ayant mal à chaque torsion du genou, obligatoire pour trouver une prise et se hisser d'un bond sur le rocher. Bravo. Dommage que parfois des propos méchants inappropriés viennent ternir l'atmosphère.

Enfin en haut, il fait jour, le soleil se lève progressivement sur les différents sommets qu'on aperçoit bien d'ici, avec un ciel tout bleu. C'est évidemment magnifique, on est bien récompensé. Mais on n'a pas le temps de rester à savourer, on sait que cette journée va être longue et difficile. Surtout que nous sommes seuls, loin des autres maintenant.

On traverse un tout petit plateau de pozzines, ce qui fait du bien à nos pieds après les rochers. Mais l'escalade n'est pas terminée, ça recommence. À nouveau concentration, technique, et prudence. Après ce qu'on a fait tout à l'heure, on est chaud, et ça nous semble donc moins dur. Néanmoins, ça exige toujours un maximum de prudence. D'autant, qu'étant seuls et sans possibilité de téléphoner, toute chute serait catastrophique.

On continue l'ascension jusqu'à un cirque dont le fond est occupé par un petit lac alt. 1969 m. Les sacs à dos nous font encore plus mal dans l'escalade des rochers à cause des contorsions qu'on doit faire parfois. Malgré la douleur, on ne peut qu'admirer la beauté du paysage. Un lac à l'eau bleu clair est niché dans les rochers au fond des sommets des montagnes alentours. Où que l'on regarde, on ne voit que des rochers, des rochers partout.

On est vraiment ailleurs. Totalement hors civilisation. À cet instant, notre corps n'a même plus mal, on a oublié l'exploit douloureux de cette immense grimpe. Oui la montagne Corse est très belle pour des randonneurs alpinistes.

Très difficile ces 2 km de montés en 1 h 50 mn. Encore une fois, on confirme que le GR20 est un trek de montagne, et non un GR de montagne.

Devant nous, encore une raide montée à travers rochers et pierriers. Il faut à nouveau prendre les quatre bâtons dans une main et s'aider. Rocher après rocher. Ça prend beaucoup de temps. On est seuls dans ce monde lunaire, il n'y a plus de randonneurs derrière nous. Psychologiquement, c'est beaucoup plus dur. C'est carrément angoissant. Parce qu'il y a danger à chaque mouvement de pied. Parce qu'il peut arriver un accident à tout moment, si on se déconcentre. Parce qu'on doit se débrouiller en totale autonomie, personne ne nous viendra en aide puisqu'il n'y a personne. Parce qu'on sait qu'on ne peut plus rebrousser chemin. En haute montagne, on connaît la peur. C'est une peur franche. Pas une peur de capricieux. Cette peur nous donne un mental qu'on ne soupçonnait pas, nous donne des forces, et nous soude encore davantage.

Le GR 20 atteint alors à Bocca alle Porte à l'altitude de 2225 m qui est le sommet du jour. Encore et toujours du rocher. Franchement, faut y monter ! Sincèrement, encore admiration de grimper, de passer tous les obstacles, quand on ne peut pas plier entièrement son genou. Avec les maudits sacs à dos, ces 800 m de grimpés en 1 h 10 mn nous ont fait sortir nos tripes, et nous ont fait beaucoup transpirer. Le GR 20 se gagne !

Maintenant, le terrain devient encore plus escarpé et l'itinéraire pénètre dans une zone particulièrement rocheuse. On ne pensait pas qu'il pouvait y avoir pire que ce matin ! Il faut grimper, escalader un rocher, puis un autre, redescendre un autre, et puis encore. On s'aide comme on peut en se tenant la main. Et même comme ça, c'est très compliqué. Parfois, on a tout juste la place de mettre le pied sur une roche, et longer un rebord en se tenant à la roche au-dessus de nous. Avec un précipice inquiétant sur le côté. Sans cesse, non-stop. Sans aucune protection. C'est hyper dangereux. Certain que beaucoup de gens ne passeraient pas cette partie ! C'est très très physique. Il faut être sûr de soi.

Il se met à pleuvoir, il faut sortir les ponchos qui recouvrent complètement les sacs à dos. Ce n'est pas agréable du tout. Puis on descend par la ligne de crête sur un sentier caillouteux, mais oh bonheur sans rochers. Heureusement, parce qu'on est sur une crête d'à peine 1 m de large avec un

versant de montagne de chaque côté en pente très raide. Vertige interdit. On rejoint la Brèche de Capitellu située au-dessus du lac de Capitellu. Ici également, c'est une vue de carte postale. Superbe même avec pluie. On y voit de toutes petites fleurs de montagnes qui poussent dans un peu de mousse entre 2 rochers. On arrive à la Punta alle Porte. La brèche offre une vue extraordinaire sur les lacs de Melu et Capitellu. On est à alt. 2000 m après 1 h 20 mn de galère pour 800 m. Comme il ne pleut plus, et que le ciel est presque tout bleu, on enlève les ponchos, et on pique-nique à 12 h 10, au milieu du GR parce que c'est le vide de tout côté. Qui aurait cru cela possible, alors que dans le TMB, c'était la lutte constante contre le vertige. Depuis le début du GR, plus de vertige, comme guéri. Incompréhensible changement. Peut-être parce que l'attention est prise en permanence, concentrée à ne pas se tordre le genou. Mais certainement aussi parce qu'ici, il y a danger presque constamment. On finit par vivre avec, et on en oublie le vertige. Ce qui n'exclut jamais l'appréhension du vide absolument nécessaire pour rester dans la réalité, et rester dans la concentration et la prudence.

Le pique-nique est dans un joli sac en tissu avec l'écusson corse. Il est noté Refuge de Manganu. Le patron avait l'air hautain et nous a fait payer l'eau chaude, mais il nous a donné un très joli sac. Dedans, pain, compote de pomme, mais dans la boîte Tupperware. Trop d'efforts ne donnent pas faim, mais il faut se forcer. On repart au bout de 30 min, les nuages gris reviennent.

On poursuit sur ce sentier aride de haute montagne en prenant l'arête sur le versant jusqu'à Bocca à a Soglia alt. 2052 m. Il n'y a que de la roche autour de nous, et surtout sous nous. C'est le vide parfois dangereux de part et d'autre du GR. On doit escalader des rochers en surplomb du vide, sans aucune protection. Là, c'est concentration au maximum. On s'aide en prenant les bâtons de l'autre, même parfois le sac à dos pour des passages trop difficiles. Seuls tout en haut de cette montagne aride, on avance. Encore 55 min éprouvant pour faire les 700 m.

Le sentier change de versant et longe la Punta Muzzella, en courbe de niveau, tout en dominant le lac de Melu, pour arriver au pied d'une pente raide couverte d'aulnes alt. 1960 m. C'est dur, mais les paysages sont superbes. Le ciel n'est plus qu'un nuage. Et bientôt, on est dans le nuage. Seuls tout là-haut, dans des rochers. Inquiétude. On ne distingue plus les repères blancs et rouges. Il faut fouiller sur la roche pour enfin les trouver, et pouvoir continuer. Angoisse intense désagréable, avec mal au ventre de stress. On n'avance pas vite, on fait ce kilomètre en 1 h 05 mn.

Et ça monte toujours. Il pleut. Il faut sans cesse se tenir à des rochers pour ne pas glisser sur les plaques inclinées et mouillées. Impossible de s'arrêter, de se mettre à l'abri. Il n'y a rien que des plaques de roches, et du vide tout autour. L'angoisse est omniprésente. Nous avons la technique nécessaire, mais de se savoir seuls tout là-haut... On gravit difficilement, au ralenti, la montée pénible de 400 m, pour accéder, en 25 min, à Bocca Rinsa alt. 2150 m.

On descend le versant de Bocca Rinsa et on passe au-dessus des petits lacs du Rinosu. On a de la chance, le nuage s'est levé. On se rend compte qu'on est tout en haut, dans une montagne de roches, entourée de montagnes de roches. Les lacs sont en contrebas, c'est absolument superbe. Que c'est beau. Mais qu'est-ce qu'on s'est fait peur ! Puis on longe le pied des escarpements de la Punta Muzzella. On remonte, encore, sur un sentier caillouteux, pour atteindre le col de Bocca Muzzella alt. 2206 m en 1 h 00 mn pour ces 800 m.

On continue maintenant sous la pluie par l'autre versant, avec tout autant de rochers et plaques rocheuses glissantes. Le vent s'est levé, et donne de fortes rafales. Les ponchos nous gênent dans nos mouvements. Surtout dans les passages où il faut escalader. On ne voit parfois rien, car la capuche du poncho se rabat sur la moitié du visage. C'est un très gros handicap. On ne voit pas où il faut mettre les pieds, il faut trouver des prises à la seule sensation du pied. C'est vraiment dangereux. Mais il faut avancer, puisqu'on ne peut rester ici. À cette altitude, il n'y a aucune possibilité de sortir du GR par un sentier de secours. Il n'y a aucun sentier. Quand on pense que les gens disent qu'il fait toujours beau en Corse ! L'itinéraire descend à travers les rochers en traversant les pentes de la Maniccia jusqu'à Bocca di Manganello alt. 2050 m. (55 min – 1 km 500)

On traverse une nouvelle fois une arête pour gagner l'autre versant. Il pleut, et le vent est de plus en plus violent. On est dans le nuage, on ne voit pas les repères rouges et blancs. Franchement, il y a de quoi avoir peur. Osons l'avouer, le montagnard, alpiniste également, qui connaît trop les accidents en haute montagne, est, cette fois-ci, conscient qu'on est à la limite du possible. Surtout qu'il se sent responsable. C'est lui le connaisseur de la montagne, il doit emmener au refuge la spécialiste de la mer, qui lui fait une totale confiance.

Marcher sur les innombrables dalles rocheuses glissantes qui sont inclinées devient très risqué. Mais on n'a pas le choix, il faut arriver au refuge. Il pleut à torrents maintenant, on est transi de froid. Des oiseaux de haute montagne arrivent à voler tout de même, et entendent râler : « la prochaine fois, je vais faire une rando le long de la mer ». Et ils entendent des tas d'autres râlements, revendications, etc., etc.

Maintenant, il grêle et il pleut énormément. On est toujours dans le nuage. Il faut garder le moral, il ne faut pas craquer. On n'est plus rien, tout au sommet de cette montagne, avec le vide de chaque côté, sous la grêle et le vent glacial. On ne voit pas à plus de dix mètres. Et dix mètres, ce n'est vraiment pas beaucoup en haute montagne. Il faut chercher sur les roches alentour, en se tenant fort constamment pour ne pas décrocher. Ça prend du temps. À chaque repère rencontré, c'est un soulagement énorme. C'est très éprouvant. La souffrance de l'inquiétude est bien plus importante que la souffrance physique. Tout peut nous arriver, même la foudre. On est totalement à la merci des éléments de la nature. On avance tout de même, inquiet d'être trop en retard, et de voir la nuit arriver. Mais dans ces conditions extrêmes, on ne se pose pas de questions, c'est de la survie. Il faut avancer coûte que coûte. Et on avance enfin sur la dernière plaque rocheuse parce qu'on sent sous nos pieds un sentier caillouteux qui semble descendre. On n'a pas glissé une seule fois, c'est de l'exploit.

On entame alors une longue descente. Comme on ne voit rien, on devine qu'on descend à la position des pieds. On est bien sur le sentier puisqu'on y croise des repères rouges et blancs. Au fur et à mesure qu'on descend, le sentier devient un petit ruisseau qui canalise toute l'eau environnante. En plus du froid glacial, on a les pieds trempés. C'est dangereux, on peut glisser à tout instant, sur la boue, ou sur les rochers. Cette descente très raide dans ces conditions est très éprouvante. Ce qui est confirmé par des phrases pas sympathiques du tout que l'on entend malgré la forte pluie et la grêle. Le kiné qui n'a pas réparé en temps le genou doit également être maudit. Malgré ces propos, une main vient la tenir pour l'aider, dans cette descente glissante. On est toujours dans le nuage, on ne voit rien. La descente est interminable. On se demande quand est ce qu'on va arriver.

Enfin, on aperçoit en bas quelque chose qui pourrait bien être le refuge. On en pleurerait de joie, de soulagement. Enfin, on finit par arriver, à la tombée du jour, à 18 h 42 mn, au Refuge de Petra Piana alt. 1842 m. (45 min – 1 km 000), sous les applaudissements des Québécois. C'est amplement mérité parce que faire une telle étape avec ce genou, mérite une médaille.

On fonce au tout petit refuge en pierres, passant à travers les tentes de toutes couleurs, avec les randonneurs dedans à l'abri de la pluie et du vent. On met un pied dans l'entrée du refuge pas propre du tout, et le patron, un vieil homme très âgé au visage rude, d'un ton mal aimable, nous dit d'enlever nos chaussures pour nous présenter. Stupéfiant ! Il voit bien qu'on arrive très tard, sous la pluie, en poncho, qu'on a des visages décomposés par le froid, mais il n'en a rien à faire, mais alors absolument rien. On reste donc dehors, et on lui donne notre nom. Il regarde et dit à son jeune commis d'à peine 20 ans de nous donner une tente, et nous dit qu'on mangera au 2<sup>e</sup> service à 19 h 30. Le jeune va chercher une tente extra plate en forme de cercle, et nous la tend avec un fin matelas. On lui dit poliment qu'on est passé par une organisation corse qui a prévu que les tentes soient toujours montées. Le jeune homme, qui est juste devant l'appentis du refuge à l'abri de la pluie, va le dire au patron qui ressort aussitôt en nous hurlant dessus.

Il dit qu'ici, c'est comme ça, chacun monte sa tente. On lui dit gentiment qu'on le ferait bien, mais qu'on ne sait pas comment on fait. Il rouspète très fort, au point que les autres randonneurs aux alentours s'arrêtent pour écouter, croyant peut-être à une future bagarre. Il dit que c'est très facile, que n'importe quel abruti sait le faire ! Il est vraiment très fâché. Il dit qu'il ne travaillera plus avec cette organisation, que ça le fait c..., qu'il ne gagne rien avec eux, que ça le refait encore c..., et le redit encore au moins trois fois. On lui répète qu'on ne sait pas la monter. Je rappelle au lecteur, en cas d'oubli, qu'il pleut, qu'on est dans un nuage et qu'il fait très froid. Et qu'on est franchement épuisé.

Il nous regarde, jure encore me disant qu'on ne sait rien faire, et prend la tente toute neuve dans son plastique jamais enlevé. Il va d'un pas rapide et d'un air mauvais chercher un emplacement pour y mettre la tente. Il regarde et ne trouve aucun endroit. Ce n'est vraiment pas grand ici, et il y a déjà des tentes partout. Alors il enlève une tente déjà montée par quelqu'un, qu'il arrache et la jette 5 m plus loin ! Il enlève l'emballage plastique de la tente neuve. Enfin, il essaie, mais il n'y arrive pas tout de suite. Ça l'énerve, alors il jure à nouveau plusieurs fois. Nous, on ne dit plus rien, grelottant de froid. L'emballage enlevé, la tente se forme d'un coup dans les airs. Mais pas complètement. Il tire sur un côté, puis sur un autre, et la tente reste comme handicapé, de forme ridicule comme malformée. Vous imaginez comme ça l'énerve encore. Et évidemment, il jure. Plusieurs fois même. On aurait eu envie de lui rappeler ses paroles de tout à l'heure, quand il disait que c'était facile, mais dans ce genre de situation et de personnage, il vaut mieux ne rien dire. Il finit par lui donner une forme normale. La tente n'est pas encore posée au sol. Il cherche à l'ouvrir, car on voit qu'il essaie de tirer sur la fermeture éclair qui ouvre la porte. Il n'y arrive pas non plus, il est trop énervé. C'est normal, ses doigts sont tout excités. Alors je vous laisse deviner ce qu'il fait. Eh oui, il jure encore une fois. Sous la pluie, c'est beaucoup moins facile, le plastique de la tente est trempé.

Ça y est, il a réussi, il pose la tente par terre sur la caillasse, non délicatement bien sûr. Maintenant, il faut la fixer au sol avec les crochets. Il en prend un qu'il met dans une encoche de la tente. Le crochet ne s'enfonce pas dans le sol. Normal il n'y a que du caillou et rocher ici. Alors vous devinez ce qu'il va dire ? Eh bien non, il nous dit méchamment qu'on n'a qu'à les mettre nous-mêmes, et s'en va

aussitôt. Poli, on lui dit tout de même merci. Il ne se retourne même pas. On finit par fixer la tente, en enfonçant les crochets dans la caillasse avec un gros caillou. Évidemment il n'y a pas d'outils ! On tord des crochets tellement c'est dur de trouver un endroit avec moins de caillasse. Surtout avec des doigts gelés.

C'est fait, on peut enfin poser les sacs à dos à l'abri sous la tente. Quel soulagement pour les épaules, on se sent tout léger. On va voir où sont les douches. Il faut descendre un raidillon pour trouver une cabane en bois, bonne à démolir. Impossible de se laver, c'est trop sale, et l'eau qui vient du torrent d'à côté est froide. Carrément glacée me dit un randonneur qui a eu le courage d'y aller. On regarde les toilettes qui sont à côté. Toilettes turques, dans une cabane également en bois, cassés, sales. Un point d'eau de source est juste à côté, pour remplir les 4 gourdes, pour demain. Franchement, pas possible de se laver, ni d'aller aux toilettes. On ne savait pas qu'il existait quelqu'un capable d'oser dire à des randonneurs d'aller là-dedans ! Une honte. On retourne à la tente. Enfin on peut enlever les ponchos, déballer les affaires, sortir les sacs de couchage. Rien n'est mouillé à l'intérieur du sac à dos. Poncho pas pratique à porter, mais efficace.

Comme il est l'heure du 2<sup>e</sup> service. On va sous un appentis en tôles fermé par du plastique en guise de murs. On s'installe autour d'une seule grande table sur un long banc en bois non stable. Dès que quelqu'un s'assoit, on risque tous de tomber. Il y fait vraiment très froid. On est tous emmitouflé dans nos polaires et nos bonnets. Le patron arrive au bout de la table et pose une pile de gobelets en plastique dur. « Prenez-en un chacun », dit-il d'un air pas aimable du tout. Puis il fait pareil avec la pile d'assiettes qu'il dépose sans délicatesse. Puis c'est au tour des couverts. Pareil avec le pain qui n'est pas du pain, mais du pain de mie en tranche dans son paquet. Ensuite, il dépose une énorme marmite, toujours au bout de la table, sans rien dire, se disant que nous avons compris le principe. Et, à tour de rôle, on prend avec la louche, une part de soupe aux lentilles. Et il pose un plat avec des tranches de lard grillées. Chacun croit avoir compris que c'est pour mettre dans la soupe. Après la journée d'enfer qu'on a vécue, la soupe et surtout le lard grillé nous semblent un régal. Le patron revient, nous dit qu'il reprend la marmite, vide. Et il dépose un plat avec un bout de fromage au nombre de personnes présentes. Alors là, surprise, il n'y a que ça à manger ? On est plusieurs à se regarder, stupéfait. Le patron revient, demande les assiettes et les couverts. Et nous fait sortir. C'est fini, il est 20 h 15 mn.

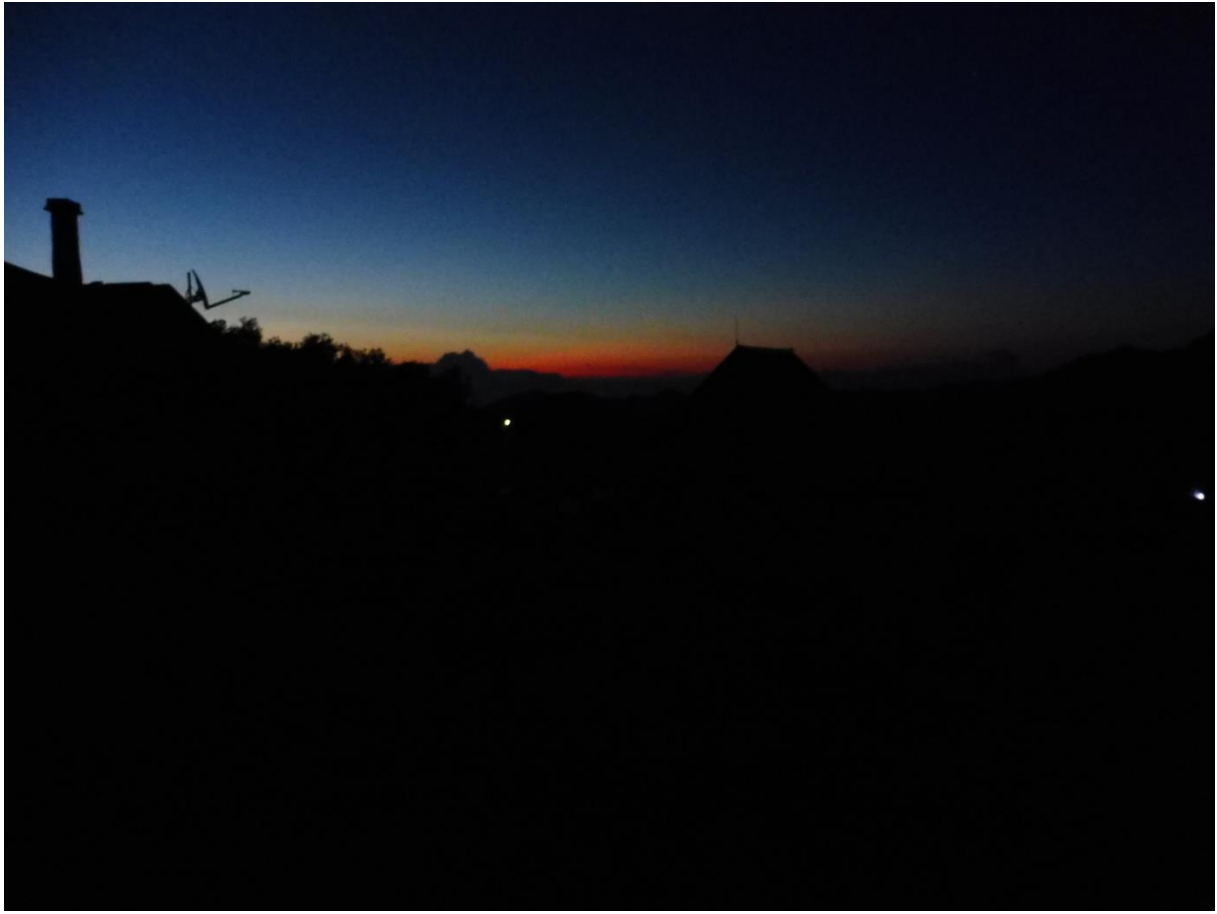
Après renseignements auprès des Québécois, c'était pareil pour eux au premier service. On est toujours dans le nuage, il fait froid, ça glisse par terre, on va sous nos tentes. Tout le monde n'est pas capable de pouvoir vivre de tels moments, il ne faut pas être chochotte pour faire de la haute montagne ! Transi, on se met dans nos sacs de couchage qui ont été bien choisis dans le magasin parce qu'ils sont bien chauds. On se félicite encore de notre exploit parce que c'en est un. Vraiment. Surtout avec un genou qui pénalise terriblement. Alors, même après avoir beaucoup râlé, bravo, bravo, bravo.

Et avant de s'endormir, on rigole comme tous les soirs.

Aujourd'hui, 922 m de montée, 681 m de descente, soit 1603 m de dénivelé.

9 h 25 mn de marche, 9 km

## Chapitre 10



Jour 8, lundi 3 septembre 2018 en direction du refuge de l'Onda.

Réveil à 5 h 45. Nuit noire sous la tente. Extraction de nos sacs de couchage, allumage de nos lampes frontales. Rangement des affaires dans les sacs à dos. On est tellement dans l'ambiance de l'aventure, content, qu'on ne ressent pas les douleurs et courbatures qu'on devrait normalement avoir. On ouvre la tente, on ne voit absolument rien, il n'y a ni pluie ni vent. Mais il ne fait pas chaud. On devine les autres randonneurs aux frontales qui bougent dans tous les sens.

À 6 h 10 mn, on prend nos sacs à dos à la main pour aller, éclairé grâce à nos frontales, à travers les cailloux, à une petite cabane à côté du refuge. Avant de rentrer, on pose nos sacs à dos. Comme il n'y a pas d'électricité, on se faufile en éclairant le sol de nos frontales, et on arrive à se trouver une petite place à côté des Québécois attablés. On récupère nos sacs papier avec repas du petit-déjeuner et pique-nique de ce midi. Arrive Myriam, seule, car Christian, vous l'aurez deviné, démonte la tente dans le noir total, à la frontale. Comme on est très serré, Myriam va à l'autre table. On l'entend aussitôt raconter ses exploits et rigoler très fort. Le patron n'est pas là, il doit encore dormir, pensant aux nouveaux randonneurs qu'il va insulter ce soir. Paul nous apporte une casserole avec de l'eau

dans les gobelets pour le café soluble. Paul et Jocelyn sont en admiration de la journée d'hier faite avec un genou convalescent. Félicitations de leur part, pour le courage. Ils disent qu'ils espèrent faire plus tard ce que l'on fait à notre âge, eux qui doivent avoir 15 ans de moins. N'empêche que connaissant ce handicap, quelqu'un de la bande aurait pu rester avec nous pour la terrible étape d'hier !

On prend des forces avec le pain, la petite capsule de beurre, la petite capsule de confiture, un petit pot de compote. Christian, toujours aussi zen, arrive à son tour et se met à côté de Myriam qui lui dit « c'est maintenant que t'arrives ! » On entend quelqu'un qui râle déjà, agacée parce qu'il n'y a pas le petit sachet de café soluble. Continue de râler, enlève sa frontale, et la pose sur la table. La solution est de demander tout simplement du café, mais, de mauvaise humeur, refuse que l'on demande. Taratata, quelqu'un d'autre doit le faire à sa place. Alors, après un appel au café aux randonneurs attablés autour de nous, un jeune homme arrive, et lui en donne. C'est ça l'esprit de partage de la haute montagne. Fin de la mauvaise humeur.

Les Québécois nous disent qu'avec Myriam et Christian, ils vont faire la variante qui grimpe au Monte Rotundu alt. 2622 m. Le montagnard aurait adoré aller là-haut, il doit y avoir une vue grandiose, mais le genou ne le permettant pas, il ne partira pas tout seul. Il se promet de revenir en Corse pour tout faire, la totalité du GR et les 2 variantes, sans le handicap physique. On sort de cette petite salle tous ensemble.

Petit tour aux toilettes. Faut vraiment être obligé pour rentrer là-dedans.

Et toujours à la frontale, avant de partir, il faut consulter le Topoguide. Aujourd'hui, le plan est en pages 59 à 63. Ça dit :

- Après avoir gravi les flancs du Monte Rotundu jusqu'au lac de Bellebone, vous emprunterez un passage en crête avec vue sur une partie de la côte ouest de l'île, notamment sur la baie d'Ajaccio.

Départ à 6 h 50, le soleil se lève, on est content de voir qu'il n'y a plus de nuage. Il fait néanmoins un peu frais, on garde nos bonnets. Les sacs à dos nous tirent les épaules. On se dit que normalement, il n'y a que de la descente aujourd'hui puisqu'ici, au refuge de Petra Piana alt. 1842 m, on est au plus haut de cette journée. On attaque par une longue descente dans de la roche et de la caillasse. On commence à avoir l'habitude, bien que les descentes soient difficiles avec un genou qui vous rappelle à l'ordre. On va donc doucement.

Le soleil se lève progressivement, ce qui nous offre des paysages avec des montagnes ensoleillées pendant que d'autres sont encore dans l'ombre. On a une vue très lointaine, la montagne Corse est belle, rocheuse, aride. Il y a néanmoins des passages où il faut être prudent, à cause des profonds ravins justes à côté de nous. Ce qui d'ailleurs, nous offre aussi des vues en contrebas superbes. Pas possible à ceux qui ont le vertige.

Petit à petit, les rochers sont recouverts de petites végétations, et le GR descend maintenant à travers les aulnes. On change complètement de paysage, et ça fait plaisir de trouver de la verdure sous un soleil devenu chaud. On boit et on enlève un polaire. Et surtout, on admire les vues magnifiques. On croise un tout petit chalet d'alpage en cours de construction. On continue le sentier néanmoins caillouteux, pour arriver, à 10 h 30 mn, aux bergeries de Ghjalgju alt. 1609 m, où ils

vendent des fromages de leur fabrication. C'est plus qu'une bergerie, il y a des tentes, des tables, et un panneau indique qu'on peut y manger. (1 h 20 mn, 0 km 800 m). On s'y arrête un instant pour admirer les jolis chevaux.

On continue la descente sur un sentier sans cailloux. Eh oui. Presque tout le temps en sous-bois, avec parfois des sorties de forêts qui donnent sur des surplombs vertigineux et dangereux, où coule tout au fond le Manganellu. À 10 h 50 mn, on aboutit à un endroit magique, dans la forêt, sous de grands arbres, à de gigantesques vasques d'eau formées par de grands rochers creux, et alimentées par des cascades que l'on voit, et que l'on entend. Absolument magnifique. Ici, on franchit le ruisseau de Manganellu alt. 1440 m par un vrai pont en bois, pour atteindre une intersection (tel est noté dans le guide). (1 h 00 mn, 0 km 700 m).

Le sentier remonte dans la forêt d'en face, par un agréable sentier. Mais monte bien, et nos épaules nous rappellent que les sacs sont lourds. On passe souvent sur des racines d'arbres. On apprendra par un guide d'ici que le plus grand nombre d'accidents est dû aux chutes sur les racines toujours glissantes. La montée est longue. Et à la sortie de la forêt, changement de décor, le sentier devient caillouteux, et descend par un petit ravin, entre rochers, et sous un fort soleil, en pente délicate. Les cailloux roulent sous nos pieds. Ce qui est difficile et éprouvant.

Tranquillement, on rejoint le Manganellu, et on le longe en rive gauche. Le sentier traverse les ravins de Tribali. Faut évidemment être très vigilant, mais toujours la même récompense, les vues sont splendides, même en regardant le fond des ravins. On se sent tout petit dans cette nature, où un seul rocher bascule, et c'en est fini de nous. On aboutit à la bergerie de Tolla alt. 1011 m, où là aussi, ils fabriquent du fromage et du brocciu, que l'on peut acheter. Il se dit que la fabrication est transmise de génération en génération comme une sorte de secret. (45 min, 3 km 000)

On rentre à nouveau dans la forêt, pour prendre l'ancien chemin d'exploitation forestière. On est à l'abri du soleil, dans une forêt de pins laricio. On marche alors à notre rythme normal habituel sur terrain plat, là où le genou ne se manifeste pas. On arrive à 12 h 15 mn à la passerelle de Tolla, alt. 940 m (35 min, 0 km 500 m)

On s'y arrête pour pique-niquer. On étale tout sur un gros caillou : 2 berlingots de compote, 1 paquet de biscuits, 2 petites barres de céréales, du pain, du riz dans les Tupperwares. Et 2 bouteilles d'eau foncée. On réalise que c'est le café de ce matin qui a été mis dans une bouteille. Évidemment, quelqu'un ne peut s'empêcher de dire que c'était une très mauvaise idée, stupide, qui n'a aucun sens. Et d'en vouloir même à tous les Corses !

Pour une fois, on prend notre temps en restant 55 min parce que d'après le plan, on n'est plus très loin.

Puis, on franchit la passerelle qui est un petit pont, et on monte en rive droite le ruisseau Gruttaccia. Cette fois-ci, on doit franchir le ruisseau en passant de gros cailloux en gros cailloux, ce qui n'est jamais simple avec de gros sacs à dos. Faut surtout s'aider des bâtons télescopiques, ce que nous savons bien faire ! Et on continue par le sentier qui reprend son ascension sous une hêtraie. C'est une longue montée qui n'en finit plus, surtout qu'on pensait être proche de l'arrivée. On transpire, d'autant plus qu'on n'a pas pris de douche hier soir, à cause de l'état lamentable. On pue donc deux fois plus, heureusement qu'il n'y a pas de mouches !

Mais c'est long, c'est long. C'est pénible. Et il n'y a rien à voir, on est en sous-bois. C'est monotone. Faut marcher, marcher, marcher. Enfin, après une légère montée, à 13 h 15, on atteint le refuge de l'Onda alt. 1430 m. (1 h 50 mn, 2 km 700 m).

Le refuge est tout petit, 16 places. Peu importe le nombre de places, il n'est pas possible d'y dormir, comme les autres refuges, à cause des punaises de lit. Donc tout le monde sous les tentes. On se présente. On nous dit de rentrer. C'est très propre, et oh miracle, le couple d'une cinquantaine d'années qui en est propriétaire, est sympa, et nous reçoit gentiment. Il nous dit que notre tente a le numéro 8. Incroyable, on n'a pas besoin de se trouver une tente libre par nous-même.

Ici, à l'accueil, on voit qu'il y a une prise de courant. On demande si on peut recharger nos téléphones et appareils photo, qui sont à plat. Le patron dit oui, mais c'est payant. Incroyable. Sympa, mais malin. De toute façon, on n'a pas le choix, on lui donne tous nos appareils. La dame, avec le sourire, précise que le prix indiqué est par appareil. Ah oui, sympa, mais malins !

On va donc repérer notre tente qui est dans un champ un peu plus bas, entouré de barrières, avec des chevaux en liberté dedans, donc avec nous. Et la tente est sur une palette. Ça, c'est bien, on sentira moins les cailloux cette nuit. On l'ouvre, on dépose nos sacs à dos avec grand plaisir, et on retourne aussitôt là-haut, au refuge pour se prendre un café et un chocolat, sur la petite terrasse à 2 tables.

Comme ça fait du bien. On déguste. La vue est belle. On est dans de la verdure, et non dans du rocher. On récupère nos téléphones pour aller à 10 min de marche, à un endroit où il y a du réseau pour rassurer nos enfants. On y reste un bon moment.

Puis on redescend pour aller à notre tente. On y défait les affaires, on prépare notre nuit. On met la frontale accroché au plafond comme tous les soirs. C'est pour quand on se lève la nuit. Et là, on s'aperçoit qu'une frontale est perdue. Elle est restée, ce matin, sur la table du refuge. Protestation, paraît que ce n'est pas possible ....

On sort remplir les gourdes. Et on va à la douche avec nos serviettes en microfibre et l'unique petit savon. Surprise, il faut payer. Eh oui, sympa, mais malins ! Il faut donc remonter la côte pour aller au refuge acheter 2 jetons. Et pour se laver, il faut, comme dans un refuge précédent, être deux. Celui qui va dans la douche, et celui qui met le jeton, à cause du temps imparti très court. Les toilettes turques sont justes à côté, propres. Pour fermer la porte quand on est dedans, il faut tirer une ficelle qu'on doit tenir à la main ! Très pratique je vous assure ! Même dans un refuge propre, ça reste de la haute montagne !

On voit un randonneur qui lave son linge. Alors comme il n'est pas tard, on fait de même avec 2 polaires. Que l'on met ensuite à sécher sur un poteau de l'enclos, derrière la tente.

Les Québécois arrivent, et les nuages aussi. On est tous contents de se retrouver. On cancale un moment. Ils nous racontent la belle vue majestueuse au sommet de la variante, et ils nous disent qu'ils vont faire une sieste. Ils savent gérer le sommeil. Au Québec, ils font partie d'un club de randonnées en haute montagne. Ils ont des connaissances que nous n'avons pas.

Puis arrivent Myriam et Christian. On va boire un pot avec eux au refuge. Myriam raconte ses exploits, dit surtout que la variante n'était pas facile. Et rajoute que cette variante est impossible

avec un genou malade. Rajoute encore que des passages étaient très dangereux. Tout juste si elle ne dit pas que ce n'était faisable que par elle !

On retourne à la tente vers 18 h, les nuages sont tous noirs, et on pense qu'il va pleuvoir. Du coup, le froid est revenu. Le linge ne sèche pas du tout, les 2 polaires sont toujours mouillés. Il faut pourtant s'habiller le plus chaud possible. Alors système D, il faut mettre la serviette en micro fibre, qui est sèche, sur le ventre, avant d'enfiler les 2 polaires mouillés.

On arrive à 18 h 30 au refuge, pour le repas du soir. Tout le monde rit en voyant cet accoutrement.

On mange dans un grand appentis fermé qui est accolé au refuge. On s'y sent bien, c'est propre, c'est très style chalet de montagne. Même la longue table de ferme est propre. Mais il ne fait pas chaud. Il y a de vraies assiettes, de vrais couverts et de vrais verres. On est arrivé à l'heure pour que tout notre petit groupe de 8 soit ensemble. Et c'est une belle soirée. On rigole. Et on mange bien. Soupe de féculents. Puis le brocciu corse qui est fait de pâtes avec des épinards. Copieux et délicieux. S'en suit le fromage de brebis. Excellent. Et ici, l'assiette est remplie. Ça finit avec une mousse au chocolat. On a vraiment bien mangé.

On quitte le refuge tous ensemble, contents. Et là quand on dit tous, ce sont tous les randonneurs. Une trentaine, habillée de toutes les couleurs, de nationalités différentes. On se dit bonne nuit, gaiement. Ça sent bon l'esprit haute montagne. On va sous la tente. On se met dans nos sacs. On papote un petit peu. On est ravi. C'est vraiment une belle aventure.

Aujourd'hui, 490 m de montée, 902 m de descente, soit 1392 m de dénivelé.

5 h 30 mn de marche, 7 km 700 m

## Chapitre 11



Jour 9, mardi 4 septembre 2018 en direction du gîte de la gare de Vizzavona.

Réveil à 6 h 00. Rituel habituel, allumer la frontale du plafond, sortir des sacs de couchage, remettre les affaires dans les sacs à dos. On ouvre la tente, il n'y a ni pluie ni vent, mais il fait un peu froid. Le jour commence à se lever, et on assiste à un spectacle extraordinaire, on voit le ciel éclairé tout de jaune et des traits orange au contour des sommets qui nous entourent. C'est absolument grandiose, et on reste là à admirer ce ciel irréel. Tous regardent avec étonnement et admiration. Les signes de fatigue consécutifs à de gros efforts nous rappellent à l'ordre, tels que les œdèmes sous les deux yeux. Les Québécois et Myriam nous ont rejoints. On contemple ensemble. Christian, lui, vous l'aurez deviné, s'occupe de la tente. Les appareils photo et caméras sont à l'action.

À 7 h 00 mn, on met nos sacs à dos sur les épaules pour monter jusqu'au refuge. On les redépose avant de rentrer, on cherche nos sacs papiers avec notre manger. On se met à table avec Paul, Jocelyn et Carole, dans la même pièce qu'hier soir. Myriam va à une autre table, Christian n'est pas encore arrivé, toujours pris au rangement de sa tente. Judith et Serge font bande à part. On entend Myriam parler et rigoler. Le patron nous demande ce que l'on veut boire, et vient nous servir dans de

vrais bols. La classe pour un refuge. Et il nous apporte du pain dans une corbeille, du vrai beurre dans une soucoupe, la confiture dans un pot à confiture, une petite boîte de jus de fruits. Royal. On entend Myriam dire à Christian « tu en as mis du temps ! » Christian, ne dis rien. On se régale.

Avant de sortir, on consulte le Topoguide. Aujourd'hui, le plan est en pages 67 à 69. Ça dit :

- Traversée du massif du Monte d'Oro, dont les arêtes et les grands couloirs bordent la rive du torrent de l'Agnone, que vous longerez jusqu'à la forêt de Vizzanova.

À 7 h 20, on quitte le refuge, avant les autres de notre groupe, pour attaquer une raide montée caillouteuse. Une montée qui est très longue, et parfois vraiment très raide. C'est très dur d'attaquer comme ça le matin de bonne heure. Mais on a une bonne forme, et on se surprend à marcher sans traîner. Aucun arbre, d'abord des rochers petits qu'il faut contourner ou escalader. Puis, au fur et à mesure que l'on prend de l'altitude, les rochers deviennent plus grands et sont recouverts de mousse. Puis, encore plus haut, les rochers deviennent bruts, tout lisses.

La montée est vraiment pénible avec les trop lourds sacs à dos. Les autres de notre bande nous ont rattrapés. Mais on grimpe à la même vitesse qu'eux, alors qu'ils s'entraînent presque tous, toute l'année, dans leur club. Apparaissent des nuages gris au loin. La vue est superbe, on voit dans la vallée un petit village.

Et au fur et à mesure que l'on monte, la vue devient plus majestueuse avec une vision de plus en plus lointaine sur les nombreux sommets visibles d'ici. C'est magnifique. Très physique, mais magnifique. Maintenant, les autres sont partis. Et on retrouve des passages en rochers qu'il faut escalader. Certains passages sont même dangereux. On reprend notre technique d'aide propre à nous deux. Il faut grimper plusieurs rochers les uns sur les autres. Avec notre technique, on progresse lentement. Mais on passe partout, sans peur du danger lié à la hauteur de certains rochers. On est en nage.

On croise un jeune couple. La jeune femme est en larmes. On demande s'ils ont besoin d'aide. Non. Ils nous disent qu'ils vont faire demi-tour, victime du vertige. Ça se comprend. Quelle déception ! On est devant un bloc de rochers à 5 m de haut, qu'il faut escalader, pour le franchir sur la pointe, sans pouvoir ne se tenir à aucune prise. Juste debout en équilibre. Probablement des randonneurs qui en sont à leur première étape. Parce qu'elle n'aurait jamais pu faire les précédentes. Ça nous fait de la peine pour eux.

Évidemment, on boit souvent. On monte, on monte, c'est dur, c'est épuisant. Ce serait impossible sans bâtons télescopiques. Quand on se retourne, et que l'on regarde la pente qu'on vient de grimper sur cet amas de roches, on se dit qu'on est tout de même fortiche. Humble, mais fortiche.

On n'en peut plus quand on arrive à la crête entre deux énormes rochers. On passe à peine tellement c'est étroit. On voit une plaque indiquant qu'ici, un alpiniste est mort en voulant descendre cette paroi à ski. On n'ose à peine s'approcher du bord tellement c'est abrupt. Un véritable mur d'une hauteur impressionnante. Il fallait être complètement inconscient pour se jeter dans un tel vide. Suicide peut-être ? Ou folie d'orgueil de l'humain ?

Les autres du groupe nous attendent sur l'arête rocheuse de la Punta Muratellu. Ça fait plaisir. On marche sur l'arête étroite avec le vide de chaque côté, sans câble de protection. Ça passe sans problème. On sent l'assurance acquise depuis notre départ il y a quelques jours. Puis, après encore

une rude montée demandant effort et prudence, on passe sous le sommet de la Punta Muratellu alt. 2141 m, point culminant du jour. (2 h 20 mn, 2 km 500 m).

De ce sommet étroit où l'on ne peut rester qu'à 2 ou 3, on aperçoit ce que l'on va devoir descendre. Inquiétude. C'est une paroi rocheuse fortement inclinée, dans ses 2 axes. Sans sac à dos, c'est faisable. Avec sac à dos, faut être obligé d'y aller pour y aller ! Aucun câble de protection pour vous aider. Incroyable. Faut avoir des notions d'alpinisme obligatoirement.

On descend contre cette paroi cm par cm, en se tenant aux petites aspérités de la roche. C'est très dangereux, surtout avec 4 bâtons télescopiques dans une même main. Toujours prêt à aider, voire rassurer, on reste côte à côte, on descend comme lié, donnant la main disponible. C'est long, fastidieux. On a parfois les doigts tétanisés. Ils travaillent non-stop. Et là faut qu'ils soient performants, ils sont notre survie. On a aussi de bonnes chaussures de rando qui tiennent sur quelques cm. L'équipement, dans ces passages, est primordial, voire vital. On est concentré à l'extrême, cherchant en permanence la prochaine prise possible, tant pour les mains que pour les pieds. On ne regarde ni en bas, ce qui reste à descendre, ni en haut, ce qu'on a déjà fait. Dans ces moments-là, plus rien n'existe autour de nous. On est absorbé par la roche juste devant nous, à quelques cm. À force de ténacité, de persévérance, de technique bien sûr, on arrive victorieux en bas.

Encore une fois, on a entendu râler lors de cette descente, entendant souvent parler d'une préférence pour la mer. Néanmoins, respect de réussir un tel long passage rocheux avec un genou handicapant.

On passer ainsi sur l'autre versant de la Punta Muratellu. Le GR continu sur de cailloux et rochers à flanc de montagne. La pente, sur notre droite, est impressionnante. Soyons honnêtes, disons que le sentier du GR existe, mais c'est tellement étroit qu'on a du mal à le voir. Seuls les repères blancs et rouges trop éloignés nous indiquent qu'on va dans la bonne direction. Le plus grand danger ici, serait de glisser sur un caillou, tomber, et dévaler cette pente sans jamais pouvoir s'arrêter. Avec une attention maximum, on gagne à 9 h 43 mn, le croisement sous la crête alt. 2020 m. Ce croisement est le départ pour la variante qui passe par le Monte d'Oruo. (40 min, 0 km 600). À cause du genou, on ne peut pas la prendre, les autres y sont allés. Promis, ce sera pour une prochaine fois, la vue doit être trop belle. Regret tout de même.

À ce croisement, le GR caillouteux descend par de larges lacets à travers des barres rocheuses. Commence une longue et pénible descente à cause de l'entorse. Ce qui oblige souvent à mettre les mains au sol pour éviter de trop plier le genou. Parfois, on entend un cri de douleur. Dans ces conditions, il en faut du courage. C'est une descente parfois très raide dans les roches, et un passage particulièrement dangereux sur une plaque étroite, longue d'une dizaine de mètres, avec un vide important sur le côté. Incroyable, même en râlant, ce passage réservé aux randonneurs alpinistes se fait sans aucune hésitation. Lentement, certes, comme tout alpiniste concentré sur ses prises, mais presque facilement. Ça n'en finit pas. On boit régulièrement. La vue sur la haute vallée de l'Agnone et les montagnes pointues du fond est superbe. Moins superbe, les nuages gris qui se font de plus en plus nombreux. On atteint un vaste plateau parsemé d'aulnes alt. 1490 m. (2 h 00, 2 km 200 m).

On s'arrête pour manger maintenant, de peur d'avoir la pluie tout à l'heure. Il est 12 h. On sort le pique-nique. Pâtes avec tomates dans les Tupperwares, du pain, du saucisson, une compote. Ça fait du bien, mais les nuages nous inquiètent, et on repart au bout de 20 min.

C'est toujours de la descente dans du caillou et du rocher. 30 min après être reparti, il se met à pleuvoir fort. On met nos ponchos. Le sentier de cailloux est glissant. Là, on ne rigole plus, c'est vraiment dangereux. Il faut descendre de gigantesques plaques de roches caractéristiques. Des plaques rocheuses de 10 mètres de long, avec de l'eau qui coule en ruisseau par endroits. Le montagnard passe toujours devant pour voir si on peut marcher dessus sans glisser.

Certaines plaques sont franchissables. Le montagnard passe alors devant, bloque son pied, pour permettre à l'autre de passer en lui tenant les deux mains. Tout se passe au ralenti, sous une pluie torrentielle. Il y a de quoi être carrément inquiet. Il faudrait s'arrêter, ça devient trop dangereux. Mais en cette saison, la nuit tombe de bonne heure, et encore plus tôt avec les nuages. On n'a pas le choix, il faut avancer quitte à ramper par terre sur ces plaques glissantes.

Et c'est avec une prudence extrême et tout son sang-froid, que le montagnard permet de descendre de plaque en plaque. Parfois en enlevant les sacs à dos qui sont de véritables contraintes, tout comme les ponchos qui empêchent de bien voir. Mais franchement, c'est tellement dangereux, que l'angoisse tord le ventre, à en faire très mal. C'est affreux. Des moments qu'on aimerait ne pas vivre.

Certaines plaques sont infranchissables. Trop d'eau dessus. Trop glissantes. Si on glisse, on dégringole de 50 m directement dans le ruisseau de l'Agone qui est devenu un torrent gros et furieux. La mort assurée. Il faut donc contourner ces plaques de plusieurs mètres de haut. Pour ça, on doit chercher un autre tracé. La problématique est simple. En descendant, sur notre gauche, des rochers gigantesques qui donnent sur le torrent, et de l'autre la forêt sauvage, impénétrable. Le choix est vite fait, c'est la forêt. Donc, il faut absolument trouver un passage, dès que possible, pour rentrer sous les arbres, à travers les arbustes et branchages. Il pleut vraiment fort, il faut se dépêcher. De plus, avec les ponchos, on ne voit pas sur les côtés. Là, on peut passer. On rentre dans la forêt, en se frayant un chemin comme on peut. On contourne les obstacles que sont ces maudites plaques inclinées, ce qui rallonge évidemment.

Il faut parfois descendre des rochers abrupts à la verticale sur 3 m de haut, sans possibilité de contourner. Soit parce que nous sommes à l'aplomb du torrent, soit parce que les roches avoisinantes sont encore plus hautes. Le montagnard sort toute sa technique, descend dangereusement le rocher, pour faire réceptacle à l'autre. C'est tellement dangereux qu'il faut parfois enlever le sac à dos, qui est sous le poncho. Ce n'est vraiment pas facile, et il pleut toujours autant.

Là, on ne sait plus où est le sentier. On doit même faire marche arrière. Et on est seul, personne ne passe plus, les autres sont tous devant. C'est terriblement angoissant, mais la volonté est plus forte que tout. On peut parler ici d'instinct de survie. C'est incroyable comment on trouve des ressources, des forces, des solutions.

On avance obstacle après obstacle, épreuve après épreuve. De toute évidence, c'est la journée la plus dangereuse. Et ce n'est pas fini, il faut maintenant grimper à la verticale une paroi de 4 mètres toute glissante avec très peu de prise. Là aussi, c'est l'aide de deux personnes solidaires qui permet la

réussite. Chacun tendant le bras à l'autre pour l'aider à gagner quelques dizaines de cm. En écrivant ce livre, je me demande encore comment on a pu trouver la force de faire ce que l'on a fait.

Puis on arrive enfin à un chemin plus praticable. On passe près des ruines d'un l'ancien refuge. On marche le long de l'Agnone qui petit torrent paisible ce matin, est devenu torrent terrifiant. On arrive à la passerelle de Turtellu alt. 1410 m. Elle enjambe un affluent de l'Agnone. Impossible d'y aller. Pour prendre la passerelle, il faut passer sur une gigantesque plaque toute lisse inclinée sur ses 2 axes, et dont son sommet est arrondi. Il n'y a aucune prise, impossible d'agripper la moindre particule de roche. Examen de la roche fait trois fois. La chute dans ce torrent est inévitable. Il faut savoir abandonner quand il le faut. Ici, pas de fierté, pas d'orgueil, seulement de l'humilité et de la raison. Et surtout garder toute son énergie et sa tête pour être au maximum de son efficacité. Il faut remonter le long du torrent jusqu'à ce que l'on trouve un passage possible. C'est stressant, il faut le trouver ce passage, chercher, bien observer où le hasard aura mis des rochers franchissables dans ce torrent furieux.

Oui la mer c'est mieux ... ça râle, ça râle.

On marche le long de ce torrent en poussant les branches qui nous gênent. Et bien observer. Là, un passage semble possible en passant sur plusieurs rochers pas trop éloignés. On n'a pas vu mieux depuis que l'on cherche. De toute façon, on n'a pas le choix, il ne faut pas perdre trop de temps, à cause de la nuit qui va arriver vite.

Que faire quand quelqu'un ne veut pas franchir un obstacle franchissable ? Et qui dit sans cesse : « Mais qu'est-ce qu'on fait ici ? ». Même si on se fait crier dessus, il faut lui prendre la main et la tirer, tout en étant le plus rassurant possible. On ne plaisante pas dans des instants aussi dramatiques. La vie est en jeu. Dans de telles conditions, une seule erreur, et on est emporté par le torrent en quelques secondes. Il faut savoir écouter les phrases méchantes sans les entendre. Ça n'a absolument aucune importance au regard de la vie ou la mort possible. Ce qui compte, c'est se sortir de cette situation d'enfer.

On passe sur de très grosses pierres, entourées d'une eau qui défile vite dans un bruit épouvantable, tenant fortement la main de l'autre, après avoir bloqué au mieux les pieds pour ne pas glisser. Ça là qu'on se dit qu'il ne faut pas négocier quand on achète l'équipement de montagne. On a fait le bon choix pour nos chaussures. La méthode d'aide au franchissement fonctionne. On est sur la première pierre, puis la seconde, jusqu'à la dixième. On est de l'autre côté, sur l'autre rive à 13 h 51 mn. Malgré la pluie, malgré les ponchos qui nous empêchent de voir sur les côtés, malgré les sacs à dos qui déséquilibrent. Soulagement. Gros soulagement.

On descend dans la forêt, avec des cailloux que l'on ne voit pas sous la mousse, en se frayant un chemin à travers les branches et les arbustes qu'il faut parfois contourner. On risque de se tordre les chevilles, on avance donc délicatement et très lentement. On revient constamment le plus près possible du torrent qui est notre seul repère, afin de ne pas s'égarer.

Et on repasse ainsi devant la passerelle de Turtettu, mais sur la rive opposée. On regarde l'énorme plaque rocheuse qui est, vu d'ici, comme une rampe de lancement, pour accéder à la passerelle. C'était vraiment infranchissable. Sincèrement, ils auraient pu mettre un câble de sécurité sur la plaque pour se tenir.

On apprendra par la suite que les Corses veulent que ce GR reste très difficile. Qu'il ne soit réservé qu'aux spécialistes de la rando de haute montagne. Ceux capables d'affronter des situations d'aventuriers. D'ailleurs, on était prévenu, souvenez-vous. Les Corses limitent ainsi le nombre de touristes non désirable sur leur île. On est à proximité des bergeries. (0 h 55 mn, 0 km 600 m).

Après la passerelle, le sentier, presque sans cailloux, glissant à cause de la pluie, longe une succession de cascades et trous d'eau, puis pénètre dans la forêt. On croyait les fameuses plaques derrière nous, mais il y en a encore. Et ça recommence. Il faut parfois, encore, enlever les sacs à dos pour passer plus facilement tellement c'est abrupt. Et il pleut toujours, on est handicapé par nos ponchos. C'est vraiment un environnement sinistre. Terrifiant même. Et on entend de plus en plus régulièrement « mais qu'est-ce je suis venu faire là », « la prochaine fois ... la mer », « moi je m'arrête », etc. Mais, tout en avançant ...

Enfin, on rentre dans une forêt avec un sentier sans rocher. On voit le lézard de Bédriaga, espèce endémique à la Corse, peu farouche et d'observation facile. Il est considéré comme une espèce typiquement montagnarde. Le plus souvent de couleur verte. Il pleut toujours, et gare aux racines des arbres. Très glissant, comme des savonnettes, un véritable piège. Risque d'accidents fréquents. Un guide l'avait dit.

Alors que le montagnard ne fait que regarder où il met les pieds, il glisse et tombe. En arrière, sur le sac à dos. Heureusement pas de bobo. Un comble, après avoir franchi pendant des heures des obstacles périlleux ! Il sera le seul à être tombé durant cette aventure de 14 jours !

La descente se poursuit en pente douce est longue. Le sentier se transforme, à certains endroits, en petit ruisseau. Mais on a depuis longtemps les pieds complètement trempés. Alors on marche dedans sans hésitation. Il pleut davantage maintenant, c'est-à-dire à torrent. On avance au ralenti, par obligation de prudence. Ça semble une éternité. On arrive à 15 h 55 mn au lieu-dit des Cascades des Anglais alt. 1150 m. (1 h 55 mn, 2 km 500 m).

Après les cascades, on franchi de nouveau l'Agnone sur un joli petit pont qui semble neuf, tout en bois, solide et large, alt. 1092 m. On continue sur un sentier très large, agréable, toujours dans la forêt, mais attention très glissant, en longeant l'Agnone sur l'autre rive maintenant. On emprunte alors la piste forestière qui parcourt un remarquable sous-bois jusqu'à un second pont. La pluie s'est arrêtée, on peut enfin baisser nos capuches. On regarde les nombreux lézards, dont certains noirs et jaunes. La bonne humeur est revenue.

À 16 h 36 mn, on est définitivement rassuré lorsqu'on passe devant le panneau qui indique le gîte de Vizzavona. Par un tout petit sentier caillouteux, puis en passant une longue et petite passerelle solide en bois, on descend jusqu'à la route du village, que l'on suit, en admirant de belles petites fleurs mauves, de belles maisons anciennes de maître. Au début du siècle, le hameau de Vizzavona était une station touristique renommée que certains qualifiaient de Petite Suisse. On continue jusqu'à arriver, à 16 h 51 mn, au Gîte de la Gare de Vizzavona alt. 920 m. (1 h 10 mn, 2 km 700).

Le gîte est à 2 pas de la gare du train. Dommage de ne pas avoir le temps de le prendre, car la voie ferrée emprunte un tracé qu'aucune route n'a jamais eu l'audace de recouper, entre les gorges et les sommets, au cœur de la forêt. Pas moins de dix années de travaux ont été nécessaires pour vaincre la montagne avec 230 km de parcours, 38 tunnels, 12 ponts et 34 viaducs. Gustave Eiffel participa à

cette aventure et construisit le Ponte-Vecchio. Un trajet avec des paysages à couper le souffle, une vision de la Corse de l'intérieur inaccessible autrement.

Agréable surprise : notre gîte est un bel hôtel de deux étages, de couleur ocre, aux volets en bois rouge, avec un dortoir de 20 places en annexe de l'hôtel. Myriam, Christian, Carole et Paul sont là depuis un bon moment. Du coup, ils ont échappé à la pluie qui s'est mise à tomber pile lorsqu'ils sont arrivés ici. Ils ont certainement dû marcher très vite !

On va se présenter à un patron très gentil. Il nous montre le dortoir à deux pas, nous montre la première chambre au rez-de-chaussée, à gauche. Il dit qu'on peut prendre le lit que l'on veut, qu'il n'y a encore personne.

On rentre. Cependant, on voit un sac à viande sur le lit superposé du bas. On retourne à l'hôtel pour dire que la chambre est déjà occupée, et le patron maintient qu'elle est libre. Donc on y retourne, et on enlève le sac à viande qu'on pose sur un lit du haut. Et on s'installe. Un randonneur a dû l'oublier ce matin ...

On étale les affaires pour les faire sécher un peu partout dans la chambre prévue pour 6 personnes. On va prendre une douche chaude sans minuteur de comptage du temps, dans une douche propre. On reste chacun un certain temps. Après tant d'émotions, ça fait un bien monstre. Puis, on va faire un tour dehors pour voir les autres, et passer également nos sms ou appels téléphoniques, parce qu'ici il y a du réseau.

Quelques instants plus tard, comme on ne voit pas notre petit groupe, on retourne à la chambre. Un randonneur rentre, disant qu'il s'était installé sur un lit du bas. On lui explique que le patron nous a confirmé qu'il n'y avait personne. Il insiste en disant qu'on avait bien dû voir qu'il avait mis son sac à viande. On s'excuse de la situation, puisqu'il avait raison.

Mais c'en est trop pour quelqu'un qui préfère alors changer de chambre, en demandant aux jeunes d'en face s'il est possible d'être avec eux. Des jeunes qui reprennent le GR20 demain matin après un arrêt de quelques jours suite à blessures. Les jeunes disent que c'est d'accord. Au même moment descend Myriam qui est à une chambre au-dessus. Explications de la mésaventure, et Myriam dit qu'on peut venir dans leur chambre, ils y sont seuls. On déménage toutes nos affaires qui occupaient tous les lits de la chambre.

On va dehors. Judith et Serge n'arrivent que maintenant, avec des airs de gens transits et effrayés. Ils nous expliquent qu'ils ont été pris par la pluie torrentielle lorsqu'ils étaient près du sommet de la variante. Ils étaient dans un nuage, ils ne voyaient plus les repères, ils ont dû faire demi-tour, pour reprendre le GR20 qu'ils ne trouvaient plus. Ils nous disent avoir eu vraiment très peur.

Du coup, on se dit qu'il faut bien réfléchir, bien tenir compte de la météo, en haute montagne. Et notamment pour la journée de demain. Ce sera une étape de 28 km. Trop longue pour le genou qui a été mis à rudes épreuves aujourd'hui. Faisable si on était en juin, avec un soleil qui se couche tard, mais pas en septembre, où on arrivera forcément à la nuit. Ce serait génial si l'on pouvait écourter de quelques kilomètres.

Alors on se consulte tous les deux, et c'est approuvé aussitôt. Reste à trouver une solution. On interroge le patron fort serviable qui nous dit qu'il est livré tous les jours par quelqu'un qu'il connaît

bien. Il vient vers 8 h pour ravitailler les refuges du coin accessible par une route. Il pense qu'il pourrait peut-être nous emmener demain matin au prochain refuge qui est celui de Capanelle. De là, on serait sur le GR20 pour continuer jusqu'au refuge de Bocca di Verde qui nous attend demain soir. On lui dit que ce serait génial. Le patron lui téléphone, et par chance, il est chez lui. Il donne le tarif, on accepte. Soulagement, on fera une étape faisable sans le stress de penser toute la journée que la nuit va tomber avant d'arriver...

À 19 h, on va dans la très belle salle du restaurant où il y a des gens chics, ceux qui dorment dans l'hôtel. Nous on est en randonneurs avec toujours les mêmes habits depuis le début. Et non rasé depuis 10 jours. Le lieu est vraiment magnifique, c'est un hôtel 3 étoiles. On nous place à une table de deux. Myriam, Christian, Carole, Paul et Jocelyn sont à la table juste à côté. Judith et Serge un peu plus loin, ensemble tous les deux.

Au menu : sauté de veau à la mode corse avec des pâtes, et Fladone en dessert corse. On se prend en option une Pietra ambrée. On est content. On ne réalisera la dangerosité de cette journée qu'au retour, en étant totalement sorti de l'aventure. Ça rigole beaucoup avec Myriam qui ne peut s'empêcher de dire qu'aujourd'hui c'était facile et qu'elle a adoré. On passe tous un super agréable moment.

Vers 20 h 30, on part tous se coucher, pas de longue soirée possible, demain l'aventure continue. Nous, on va dans la chambrée avec Myriam et Christian qui arrêtent ce soir leur GR20, Myriam reprenant son travail après demain. Avant de dormir, ça rigole encore.

Aujourd'hui, 711 m de montée, 1221 m de descente, soit 1932 m de dénivelé.

9 h 00 mn de marche, 11 km 100 m

## Chapitre 12



Jour 10, mercredi 5 2018 en direction du gîte-relais de Bocca di Verde.

Le réveil du téléphone portable sonne à 6 h 30 mn. On se lève en même temps que Myriam et Christian. À travers la fenêtre, on voit qu'il fait nuit noire dehors. Myriam est déjà tout excitée, Christian semble dormir debout. Ils sont sympas de se lever avec nous parce qu'ils pourraient encore dormir, vu que leur train ne part qu'à 10 h. On range les affaires, et c'est agréable d'avoir ses aises. Ce n'est pas comme sous la tente !

À 7 h, heure indiquée hier par le patron, on va dans la belle salle du restaurant. Elle est admirablement bien préparée. Bols blancs sur soucoupes blanches, nappes, pain dans une petite bannette, et un verre de jus de fruits. Franchement ça fait plaisir. On retiendra ça du GR20, ce contraste entre des refuges bons à démolir avec souvent des patrons sans aucun respect du randonneur, et le presque luxe, pour un randonneur, d'être dans des endroits comme celui-là. Le buffet est copieux et très bien présenté, c'est fait avec beaucoup de goût. Il y a même un bouquet de vraies fleurs sur chaque table.

On se met tous aux mêmes tables qu'hier soir. Myriam, Christian, Carole, Paul et Jocelyn sont à la table juste à côté. Judith et Serge, comme hier, à part, un peu plus loin. C'est la bonne humeur générale, avec des rires partout. Personne ne se plaint, alors qu'on a tous des courbatures. On va au buffet, on prend une assiette, et on se sert. On mange bien, on savoure. Mais faut pas perdre de temps, les Québécois doivent partir pour l'une des étapes la plus longue en kilomètres du GR20. On les reverra ce soir au refuge. Ici à Vizzavona, est fini le GR nord, et commence le GR sud. On va chercher notre pique-nique de ce midi du côté des cuisines.

Myriam et Christian restent avec nous jusqu'à l'arrivée de la petite camionnette blanche du ravitailleur de refuge. C'est chaleureux, sincère, une belle rencontre. Il fait beau, un peu frais, et un peu de vent. On se prend en photos tous les quatre. On promet de se revoir. On a presque les larmes aux yeux.

On monte à 7 h 45 mn à l'avant de la camionnette conduite par un corse âgé fort sympathique. On pose nos sacs à dos dans la camionnette, parmi les cageots de fruits et légumes. En route, il nous dit qu'il a grandi ici, dans un petit village de quelques dizaines d'habitants, où il vit toujours. Il est en retraite.

Il fait beau, la route est sinueuse, étroite, avec plein de virages en épingles à cheveux. Une vraie route de montagne, avec souvent, des roches abruptes sur un côté, et du vide de l'autre côté. Également beaucoup de petits ponts. Les vues sont superbes. Des forêts partout. Des vallées partout. De la végétation bien verte. Des villages aux couleurs du soleil. Vraiment sympa ce Corse, il nous explique tout ce qu'il voit.

Il propose de nous déposer pile devant le sentier du GR20 qui entre dans la forêt. Il va ravitailler le refuge de Capanelle un peu plus haut. Il a raison, puisque de toute façon, on repassera par là. Il y a vraiment des Corses très gentils. Il est 9 h 25 mn quand on descend de la camionnette, à l'intersection de la route avec le sentier, à l'entrée de la forêt, alt. 1500 m, au bout de 1 h 40 mn de conduite tout en douceur dans une route de montagne, aux vues splendides. Au moins, on aura un peu vu la Corse d'en bas, et avec un vrai corse, fier de sa région, du calme qu'il y règne, de gens paisibles.

On est sur la D 169, qui relie Ghisoni à la station de ski. On entre dans la forêt par un sentier sans caillou, en sous-bois. Il commence à faire chaud, le ciel est d'un bleu uni clair. On rencontre une dame très âgée qui donne des ordres d'encouragement à son mari tout aussi âgé qu'elle. Ça monte tranquillement, on prend tout notre temps. Aujourd'hui, on peut se le permettre. On admire les belles vues de moyenne montagne avec des forêts et pas de rochers.

On sort d'une forêt de sapins avec plein de grosses pommes de pins par terre et, devant nous, un panorama de carte postale. Une colline de chaque côté, recouverte de forêt qui s'enfonce dans une vallée boisée dont les couleurs se font plus foncées. Devant, au loin, une montagne grise dont on ne distingue de la silhouette des sommets sur fond de ciel bleu très clair. Le sentier est facile, même s'il y a, de temps en temps, de petites montées raides à travers des rochers avec un peu de précipices sur le côté. Tout de même ! Mais c'est de la rigolade maintenant pour nous !

On continue en forêt, parmi les bonnes odeurs de sapins chauffés par le soleil, sur un sentier plein d'aiguilles de sapins, jusqu'au pont d'E Casaccio alt. 1344 m. Toujours des panneaux qui indiquent que le bivouac est interdit. (0 h 50 mn, 1 km 700 m).

On prend le chemin de ronde, toujours en sous-bois, et parfois à découvert où l'on peut admirer des vues plus belles les unes que les autres. Et aujourd'hui on prend tout notre temps. On passe les ruisseaux de Cannareccia et de Lischettu qui n'ont pas beaucoup d'eau, donc facile à traverser, de gros caillou en gros caillou. L'eau est transparente, on voit les petits cailloux dans le fond.

On monte toujours, en pente douce sur un sentier agréable. On passe parfois sous des arbres aux formes majestueuses. On grimpe et on arrive sur les fameuses très grandes plaques de roche. On ne peut s'empêcher de penser aux mêmes plaques si glissantes sous la pluie d'hier et des jours précédents. On arrive dans une forêt aux arbres calcinés par un incendie l'année dernière. Ça sent encore le brûlé. C'est désolant. Plus d'arbres debout, seuls quelques troncs brûlés émergent. Sur toute la colline.

Beaucoup plus loin, on rentre à nouveau dans une forêt avec de petits arbres aux grappes orange-rouge. Et on retrouve notre GR20 habituel, qui maintenant grimpe dans un sentier de caillasse, entouré de rochers, et sans arbre. On passe par la crête de Petra Scupina pour gagner le Plateau du Ghjalgone alt. 1591 m, notre alt. max aujourd'hui. Ici, remarquable panorama sur le vallon du Marmanu. (2 h 00 mn, 5 km 200 m).

Après la bergerie, on descend dans la forêt par un sentier assez raide, avec quelques gros arbres en travers du chemin, qu'il faut contourner et même une fois, passer par-dessus ! Son diamètre est de plus d'un mètre, il faut enlever le sac à dos pour passer par-dessus. Impossible de le contourner, à cause des gros rochers qui l'entourent. La descente est physique, même sans contrainte de temps.

On s'arrête pour pique-niquer à 12 h 45 à un endroit où on ne sait plus où est le sentier. Pendant les 30 min de notre repas, par 3 fois des randonneurs se sont trompés. Sandwich au thon, cornichon, mayonnaise. Avec 2 œufs chacun et une côte de porc avec courgettes. Une pomme en dessert. On a trouvé que c'était délicieux, bien meilleur que les pique-niques de refuges !

On repart et on descend par un sentier qui décrit quatre grands lacets en sous-bois pour atteindre le fond du vallon de Marmanu. Puis on amorce une légère remontée, toujours en forêt, à l'ombre. On traverse le ruisseau presque sans eau d'U Faetu en passant de pierre en pierre. On gagne le lieu-dit I Spiazzi alt. 1410 m. (0 h 20 mn, 1 km 700 m).

On arrive à un magnifique endroit où coule le torrent de Marmanu qui fait un bruit bien agréable. On prend le temps de l'admirer. On le franchit par une longue passerelle en bois bien solide. Le sentier passe le long de la rive droite parmi de gigantesques sapins. Mais vraiment gigantesques, d'un diamètre impressionnant. On se trouve tout petit à côté. Puis on continue tranquillement en sous-bois de hêtres, pour atteindre Bocca di Flasca alt. 1430 m. Ici c'est l'arête boisée qui sépare les vallées du Taravu au sud et du Marmanu au nord. Elle constitue la ligne de partage des eaux qui traverse la Corse. (0 h 20 mn, 1 km).

Le sentier tout doux aux pieds descend sur le versant de l'arête, toujours en forêt. On y croise des cochons sauvages que l'on peut approcher, même toucher si on ose. Ils sont grands comme des sangliers, marron, avec de grandes oreilles qui se rabattent, et ils fouinent en permanence le sol pour

chercher à manger. Il était noté dans le topoguide que le sanglier est le gibier traditionnel des chasseurs de l'île. Il est assez commun en montagne, et une rencontre en traversant un couloir d'aulnes n'est pas à exclure. Également noté qu'il y a des renards que l'on peut voir aux alentours des refuges pour chercher de la nourriture.

On continue tout tranquillement. C'est agréable d'avoir du temps. On regarde les massifs de petites fleurs bleues à clochettes, en sous-bois, près du torrent. On continue par la piste caillouteuse en forêt qui mène à Bocca di Verde ou col de Verde alt. 1289 m. On y voit des arbres pas très hauts, avec des branches aux formes magnifiques. On arrive au gîte-relais de Bocca di Verde à 14 h 48 mn. On est à côté de la D 69 qui relie les villages de Ghisoni et Cuzza. (1 h 30 mn, 2 km 400 m).

C'est un joli petit refuge, type montagnard, avec une grande cheminée extérieure pour faire griller la viande. Au bord d'une route forestière, dans une forêt en pente. Il y a quelques petits chalets éparpillés, ainsi que des tentes. On comprend pourquoi le topoguide indique 56 places.

On rentre pour nous présenter, c'est très joli à l'intérieur. Tout en pierres et bois, avec de grosses poutres, une très grande cheminée également à l'intérieur qui crépite avec de grosses bûches, des tables de fermes et des bancs en bois. Ça sent bon. On se présente au patron qui est sympa. Il nous donne le numéro du petit chalet où nous serons avec les Québécois, nous dit-il. Et rajoute que le repas est servi à 19 h.

On y va pour voir, il faut descendre dans la caillasse à 100 m. C'est un petit chalet miniature avec une porte qui ne ferme pas à clef. Ce qui est normal dans tous les refuges. Et 2 petites fenêtres. Il faut baisser la tête pour rentrer dedans. C'est propre. Pour un refuge. C'est pour 7 personnes, avec des lits superposés métalliques bleus. Pas d'électricité, ni ici ni au refuge. On y voit des lézards bleu foncé aux taches jaunes. On va tout de suite à la douche pendant qu'il n'y a pas trop de monde. C'est un petit bâtiment à 100 mètres. On reste en chaussures de montagnes pour y aller, car il y a plein de cailloux et le terrain est fortement en pente. Alors avec des tongs ...

On va dire que c'est propre. Pour un refuge. Sauf que la porte ne ferme pas, ce qui fait toujours râler, légèrement certain ... L'eau est chaude moyenne. Mais qu'est-ce que ça fait du bien. Les toilettes sont juste à côté. Pareil pour la propreté, pareil pour la porte, pareil pour ce qui est de râler...

De retour au petit chalet, on va étendre nos deux serviettes microfibres, ainsi qu'un polaire chacun. On ne lave pas nos affaires, on les remet chaque jour. Parfois, sous les tentes, on dort même avec. On est vraiment dans une aventure. Ce n'est pas comme dans la vie de tous les jours. Néanmoins, on les met sur une ficelle tendue entre 2 arbres, juste à côté. On voit un magnifique papillon bleu clair butiner des boules blanches d'une grande fleur.

Puis on va au refuge se prendre un café pour l'un, et un coca pour l'autre, que l'on déguste à une table sous un gros arbre, à l'abri du soleil, heureux d'être là. On savoure véritablement. Quel contraste avec la journée d'hier !

Vers 18 h, on voit arriver Carole, Paul, et Jocelyn. On les félicite, ils ont fait les 28 km de montagne. On les emmène au petit chalet. Comme nous, ils sont contents de ne pas dormir sous une tente. Ils nous disent être épuisés d'avoir parcouru une telle distance. Et pourtant ce sont des pros de la randonnée. Faut dire qu'ils ont marché en grande partie un soleil de plomb ! Judith et Serge ne sont toujours pas arrivés.

On va dans le refuge pour manger puisqu'il va être 19 h. La nuit tombe. Il y a des vaches marron clair en liberté sur la route d'à côté. Et toujours pas de Judith et Serge. Ce sont pourtant d'excellents marcheurs très entraînés. Heureusement que nous, on a eu l'intelligence de trouver une autre solution, on ne serait pas là non plus.

Lorsqu'on se met à table où il y avait nos noms ainsi que ceux des Québécois, on dit au patron que 2 de nos amis ne sont toujours pas arrivés. Il dit qu'on peut encore attendre 30 min. Après il fera trop nuit, il appellera les secours. On mange l'entrée, salade composée, et on met de côté les 2 assiettes de Judith et Serge. Arrive le plat, viande grillée à la cheminée avec des pâtes. Ça sent bon.

Judith et Serge ne sont toujours pas arrivés, le patron dit qu'il va appeler la gendarmerie. Et au même moment ils apparaissent avec des visages totalement défaits. On respire tous mieux. Ils nous expliquent que c'était une étape très très longue, et qu'ils ont perdue beaucoup de temps à la fin du parcours parce qu'il faisait nuit à l'intérieur de la forêt. Ils ont eu très peur, comme jamais. On se redit qu'on a vraiment bien fait de raccourcir cette étape pour la mettre à notre portée.

On continue le repas. Paul et Jocelyn nous font rire. De vrais pitres. On passe ensemble un très agréable moment. C'est chaleureux. On a l'impression d'être dans cette aventure avec eux depuis très longtemps.

À 20 h 30, on regagne tous ensemble le petit chalet. Comme il ne reste que les places en haut des lits superposés, Judith dit qu'elle va dormir ailleurs parce qu'elle ne veut pas dormir en haut. Et elle s'en va suivi par Serge. Alors Paul nous explique que tous les deux roucoulent, et que c'est un prétexte pour être ensemble hors d'ici. Paul dit même qu'un soir, il les a entendus s'aimer ! Et raconté par Paul, c'est comique.

On se met tous dans nos sacs de couchage. Puis c'est un bon moment de rigolade. Paul, comme d'habitude, taquine Jocelyn 'Le petit' qui vient dormir sur un matelas à ses pieds.

Aujourd'hui, 267 m de montée, 478 m de descente, soit 745 m de dénivelé.

5 h 00 mn de marche, 12 km

### Chapitre 13



Jour 11, jeudi 6 septembre 2018 en direction du refuge d'Usciolu.

Réveil à 6 h 00 pour tout notre petit groupe diminué des 2 soi-disant tourtereaux. Il fait nuit noire dans le chalet, on allume tous nos frontales sauf ceux qui l'ont perdu. On sort de nos sacs de couchage. Facile sur un lit. On remet les affaires dans les sacs à dos. On demande à son voisin s'il a bien dormi. Tous disent avoir fait une bonne nuit. Plus délicat quand on est un peu asthmatique. Il a fallu entrouvrir un peu la porte pour avoir de l'air, l'atmosphère devenait oppressante au milieu de la nuit. Après ça a été. C'est pourquoi, quand on a ce genre de handicap, il faut toujours prendre le lit du bas à côté de la porte.

Paul taquine déjà Jocelyn ' Le Petit ' et on rigole tous. On met nos sacs à dos pour monter, aux frontales, le long raidillon caillouteux qui nous mène au refuge. On les redépose avant de rentrer, on cherche nos sacs papiers avec notre manger. On se remet à notre table d'hier soir, avec Carole, Paul, et Jocelyn. On ne voit pas Serge et Judith. Le patron nous demande ce que l'on veut boire. On répond café et chocolat chaud. Il y a pain, beurre, confiture, compote, et jus de fruits. On se régale en cancanant un petit brin.

Avant de sortir, on consulte le Topoguide. Aujourd'hui, le plan est en pages 79 à 85. Ça dit :

- Parcours de crêtes, dominant la plaine orientale et la vallée du Taravo. La vue sur les villages de Palneca et de Tossa côté montagne, et sur la plaine côtière est superbe.

On part avant les autres à 7 h30. Le GR s'élève par une ancienne piste forestière caillouteuse. On marche d'un bon train dans une forêt de grands arbres. Ici il faut bien repérer les balises rouge et blanc du GR, car il y a de nombreuses pistes de débardage qui croisent le sentier. On marche presque en sifflotant, tellement on se sent bien, à l'aise. Seuls les sacs à dos frottent un peu trop sur les épaules douloureuses. On sort de la forêt alt. 1321 m. (0 h 15 mn, 0 km 500 m)

On prend alors un sentier de terre qui monte lentement, mais que l'on sent bien aux jambes. On s'aide énormément des bâtons télescopiques pour pousser. Bien utilisé, c'est 20 % d'énergie gagnée. C'est énorme. Maintenant, on sent franchement nos sacs à dos qui nous tirent les épaules. À cette heure, comme tous les matins, au lever du soleil, les paysages de montagnes sont splendides. On ne voit que le relief des sommets qui se dessinent sur le ciel. Les montagnes ne sont alors encore que des ombres.

Puis on effectue une traversée en courbe de niveau. Le jour se lève au fur et à mesure que l'on monte. Les montagnes quittent les ombres pour reprendre leur couleur. Le ciel est bleu avec quelques nuages. Et plus on monte, et plus la vue sur la vallée est à perte de vue, magnifique.

On entame ensuite une rude montée d'abord sous les hêtres, puis en terrain découvert, sur un sentier de cailloux. La montée est longue, et pénible. Le soleil nous tape dessus. Heureusement, on a large chapeau et casquette de randonneur à grande visière. Ainsi que les lunettes de soleil protection maxi. Sans oublier la crème solaire protection 50. Comme les autres jours d'ailleurs.

Le GR atteint la ligne de partage des eaux au lieu-dit Bocca d'Oru alt. 1468 m. Un panorama de carte postale absolument grandiose s'ouvre sur la côte orientale, les étangs de Diana, d'Urbino et de Palu, sur la plaine d'Aléria ainsi que sur toutes les îles de l'archipel toscan (1 h 20 mn, 3 km 100 m).

On grimpe, on grimpe. Parmi des rochers que l'on contourne, tout en marchant sur d'autres rochers. On doit passer sur d'étroits passages de roche d'à peine 50 cm de large, en se collant et en s'agrippant au rocher en amont, compte tenu de la pente vertigineuse en aval. On avait presque oublié qu'on était sur le GR20. Il faut constamment faire attention, bien regarder où l'on met les pieds, bien regarder où l'on met les bâtons télescopiques qui doivent eux aussi être bien placés dans de bonnes prises au sol, bien sentir les prises avec les doigts dans les passages difficiles où les bâtons ne sont plus suffisants. C'est usant. Certains passages sont réellement dangereux, dont le passage sur plaque inclinée qui aurait mérité de se sécuriser avec une corde d'alpiniste et un baudrier. Mais dans la plupart des passages 'classiques' avec l'entraînement des jours précédents, on passe presque comme des chamois...

La haute montagne sous le soleil vous pompe votre énergie, et vous cloue sur place. Et pourtant, il faut continuer, serrer les dents, grimper. L'aventure n'est pas terminée. On transpire, on boit, on bouge les sangles du sac à dos pour nous soulager. On passe le sommet Bocca d'Oru à 9 h 09 mn. Comme souvent quand on arrive à un sommet, des randonneurs mettent une pierre sur le cairn déjà existant. Ce que l'on fait quelquefois.

Le sentier de caillasse emprunte le plateau de Foci di Prati et, par une légère et courte descente, atteint le refuge de Prati alt. 1820 m à 9 h 27 mn. On passe devant une stèle commémorative de la Résistance en Corse. (0 h 15 mn, 1 km 200 m).

Il fait trop chaud, on enlève un polaire qu'on fourre pêle-mêle dans le sac à dos. Le sentier maintenant est en terre, et monte pour rejoindre l'arête faîtière qu'on va longer d'assez près. Inutile de vous redire que les vues sont grandioses. On en oublie qu'on est déjà exténués, avec des douleurs partout. Tellement c'est beau !

À cette altitude sans aucun arbre, mais avec des touffes d'herbe drues, on croise un troupeau d'une centaine de brebis. On se dit qu'on aura certainement, ce soir au refuge, du fromage de ces bêtes. On gravit, parmi les aulnes, les raides contreforts de la Punta Cappella. Les nuages se font de plus en plus nombreux, de plus en plus gros, et de plus en plus gris foncé. On est content de les voir, ça va faire baisser la température.

On grimpe sur un sentier maintenant de caillasse, mais sans rocher. Et ça grimpe raide. On ne s'arrête pas, on est devenu au fil des jours, comme des sportifs qui ne lâchent rien. On est parti assez vite se disant qu'on va essayer de ne pas se faire rattraper par les Québécois. On est content, ils sont encore derrière nous, ils ne nous ont pas encore doublés !

Mais là, on n'en peut plus, on diminue le rythme, on monte tout doucement, un pas devant l'autre. C'est vraiment en pente raide. La température n'a pas baissé. C'est très dur. Notre allure baisse considérablement. Il n'y a pas de difficulté technique. C'est de l'endurance sur pente raide, avec un sac à dos lourd, sous une chaleur assommante. Là, pas de plaisir, c'est pénible. On atteint ainsi un sommet sans nom à alt. 1998 m. (0 h 40, 1 km 200 m). Même pour un sommet anonyme, on rajoute une petite pierre sur le cairn.

On s'arrête un instant pour reprendre notre respiration, et surtout boire. On a une vue sur tous les côtés, sur plusieurs vallées. Ici, en haut, ce ne sont que des cailloux et rochers. En bas que des forêts. Évidemment, c'est plus que beau, c'est plus que splendide. On admire. On remarque à peine les nuages encore plus nombreux et plus gris que tout à l'heure.

On passe en traversée sur le versant pentu sur notre droite, pour atteindre un petit cirque. On le contourner en restant à l'altitude 2000 m, en passant maintenant de rocher en rocher. Les quatre bâtons dans une main pour aider, on évolue dans des passages qui sont à la limite de l'escalade. Et surtout dangereux. La roche est chaude. C'est très physique et technique. Il faut progresser lentement, être au maximum prudent. Ici non plus, il n'y a aucun câble de protection. Par chance, les nuages cachent le soleil. Il n'y a aucune végétation, les rochers sont lisses, burinés par le vent et la pluie. On avance dans un paysage lunaire, impressionnant.

On arrive enfin, en entrant dans un nuage, à la Punta di a Cappella alt. 2041 m, sommet d'aujourd'hui. (0 h 40 mn, 1 km 200 m). On ne voit plus rien. Heureusement, on est sorti des nombreux rochers qu'on a dû franchir, et on est sur le sentier qu'on distingue à peine. Nos yeux scrutent le sol, conscient du danger qu'il y aurait à perdre son chemin !

Ce qui nous rassure, c'est que les Québécois sont toujours derrière, on n'est donc pas les derniers. Ça change tout, de ne pas se sentir seuls en haute montagne. On sait qu'en cas de problème, on pourra compter sur quelqu'un. On marche totalement différemment, comme soulagé.

Nota aux lecteurs : tout ce qui est écrit dans ce livre est vérifiable par les photos prises qui ont permis une écriture factuelle.

Le sentier se faufile à travers d'énormes blocs de roches aux formes arrondies et lisses que l'on distingue à peine. La plus grosse peur, en haute montagne, dans un nuage, c'est de ne pas trouver ces maudits repères blanc et rouge. Et sur le GR20, franchement, ils auraient pu en mettre davantage. Parfois, les espacements sont trop longs. C'est terriblement stressant. Autant on n'a pas peur en pleine paroi, parce que maître de sa technique, autant on a une peur profonde et angoissante quand on n'est plus rien dans un nuage, sans visibilité, sans repère. On pousse un ouf de soulagement à chaque fois qu'on aperçoit un repère. On esquive même un sourire rapide. On avance presque à l'aveugle, lentement, très lentement.

Ouf, on est sorti du nuage. On descend dans une cuvette pierreuse, mais sans rocher et sur un sentier agréable pour passer près de Punta di a Campitellu alt. 1937 m. (0 h 15 mn, 0 km 800 m). Là on voit d'abord un choucas tout seul, puis une envolée d'une dizaine de choucas bien regroupés, pas loin de nous, qui montent dans le ciel, et que l'on voit bien sous les nuages blancs et gris clairs. Magnifique.

Le GR continue sur l'autre versant pour longer de près l'arête faîtière, en traversant des pentes rocheuses assez raides. Il n'y a plus de sentier visible, seuls les repères rouges et blancs, qu'il faut chercher, nous indiquent un passage entre des rochers. Il faut soit les contourner, soit passer par-dessus. Et oh malheur, devant nous, des rochers impressionnants barrés par un nuage gris presque noir. Et il faut aller là-dedans, sans savoir ce que l'on va y trouver.

Croyez-moi, à cette altitude, quand vous n'êtes que deux, dans ces conditions, vous êtes inquiet forcément. Le franchissement d'une zone escarpée d'éboulis demande une certaine gymnastique. Certains rochers font dix mètres de haut, sont posés là, inclinés, en équilibre tout juste, et on doit passer dessous. C'est une descente dans des conditions de difficultés extrêmes. D'autant plus avec le genou douloureux maintenant, à force d'effort intense depuis tôt ce matin. À chaque pas mis en avant sur un gros caillou, il faut poser d'abord la jambe au genou intact, pour ramener ensuite l'autre jambe. Une torture.

La descente est longue, pénible. Enfin, le mur de rochers est vaincu. Bravo pour la souffrance endurée, et la technique pour ne pas abîmer davantage le genou.

Le terrain devient ensuite plus facile sur les pentes de la Punta di Latuncellu 1722 m. On change encore une fois de versant jusqu'à un large col, Bocca di Rapari alt. 1614 m. (0 h 35 mn, 1 km 100 m). Les nuages sont partis au-dessus de nous pour aller plus loin. On est sous le soleil. On est rassuré.

On descend maintenant sur un sentier de caillasse qui nous semble tout facile. Néanmoins qui demande de l'attention, on est sur une arête de montagne sur plusieurs centaines de mètres, avec une pente très raide d'un côté et un précipice de l'autre. Sans rocher, c'est tout de même plus simple. Si on regarde les deux vides de part et d'autre, on se dit qu'il faut être un peu inconscient pour passer par là. C'est certain, on n'a pas le vertige, alors qu'il était omniprésent dans le massif du Mont Blanc il n'y a pas si longtemps. Incroyable.

Derrière nous arrive Carole, Paul, et Jocelyn. Ils nous rejoignent. Paul a un bâton en bois, il nous explique qu'il a cassé son bâton télescopique dans les rochers de la descente. Preuve que ça demande des efforts parfois très intenses !

Comme on est tous les cinq, et qu'il y a un bout d'herbe, on décide de s'arrêter pour pique-niquer. D'ailleurs, il est 12 h. C'est toujours la surprise en ouvrant le sac papier préparé par les refuges. Mais en réalité, on a toujours la même chose. Avec Paul, on regarde la carte. On est à alt. 1614 m. Il y a encore beaucoup de chemin à faire et les nuages gris reviennent. On repart donc au bout de 30 min.

Et presque aussitôt on est arrêté par une descente très raide dans les rochers. Ouah, impressionnant. Il faut une vigilance constante. Chercher des yeux où poser ses pieds. Des pierres sont bancales, d'autres glissent sous nos pas. Ce n'est pas facile du tout, c'est carrément atroce. C'est presque de la torture. Tout le corps travaille. Les bras tiennent avec fermeté les bâtons télescopiques indispensables. Les jambes n'arrêtent pas de descendre de gros cailloux en gros cailloux. Les pieds, les chevilles doivent se demander ce qui se passe. Même la tête nécessite des efforts parce qu'il faut être concentré en permanence. Une seule erreur et l'aventure pourrait s'arrêter sur blessure. Ce serait dommage. S'il n'y avait pas le problème du genou, ce serait évidemment moins compliqué. Et forcément, on entend râler, on entend que la mer c'est mieux que la montagne !

C'est maintenant une descente à pic. Et n'oubliez pas, chers lecteurs, que nous avons des sacs à dos qui nous font encore plus mal dans une descente où il faut se tourner dans tous les sens pour se tenir tantôt à droite, tantôt à gauche. Il faut même se pencher fort en avant lorsqu'on doit descendre en marche arrière, pour ne pas être déséquilibré par ce maudit sac. Dur, très dur cette descente. Les 3 Québécois eux, n'ayant aucun handicap de genou, prennent le large. Tout de même, dans ce contexte de difficultés, ils auraient pu rester avec nous. Au moins jusqu'à la fin de ce passage si difficile...

On se retrouve donc tout seul dans cette haute montagne. Et devant nous, venant d'en bas, un nuage gris vient nous avaler. Et on est toujours à descendre dans les rochers. Au ralenti, et angoissé au maximum. C'est le stress avec mal de ventre. Donc situation très difficile à vivre. Et ces repères rouges et blancs qu'il faut chercher avec la peur constante de ne pas les trouver. Dans ces moments-là, on a toutes les raisons de craquer. Et extraordinaire, au contraire, on trouve en nous une lucidité sans faille qui nous fait avancer avec détermination. Alors même si ça râle constamment, évoquant les regrets de faire ce GR, il faut admirer le courage. Avec le genou comme ennemi, descendre sur ce fouillis de rochers de toutes formes est un exploit.

Ça y est, cette terrible descente est terminée, on entre maintenant dans un bosquet de hêtres. On devrait y voir des champignons les cèpes, bolets ou morilles. C'était marqué dans le Topoguide. Mais on n'a vraiment pas le temps d'aller aux champignons !

L'itinéraire rejoint de nouveau l'autre versant désertique, tout en cailloux, sans aucune végétation. Lunaire mais beau car impressionnant. Puis descend en traversant les pentes de la Punta di Campu Longu. Au point coté 1594 m, il retrouve la crête puis entre dans une forêt de hêtres rabougris et atteint Bocca di Laparo alt. 1525 m. (0 h 50 mn, 1 km 600 m). Les nuages sont gris noir au-dessus de nous, mais on distingue bien la vallée et un petit village en bas au loin. C'est rassurant. Et les vues sont splendides. On se regarde. On ne dit rien. On se comprend complice. Oui, on a mal partout. Oui, tout est beau. Oui, on est vraiment dans notre GR 20.

Le GR emprunte le vieux sentier en terre qui suit, en sous-bois, l'arête faîtière. On atteint une clairière magnifique en herbe bien verte, entourés d'arbres. Ça donnerait envie de s'arrêter tellement ça sent le calme, la sérénité, la paix. D'ailleurs, certains ont dû avoir la même idée parce qu'on voit un panneau stipulant : bivouac interdit. Puis c'est une succession de montées et de descentes dans une forêt de hêtres. Au début, c'est très joli, et même pittoresque. D'abord, ça monte sur 200 m, ça redescend sur 200 m, ça remonte sur 200 m, ça redescend sur 200 m. Mais au bout de 10 fois, et même avant, on entend à nouveau que ça râle, demandant quand est-ce que ça va s'arrêter. Comme d'habitude, il faut faire comme si on n'entendait pas, surtout ne pas envenimer, ne pas polluer. Il faut rester l'esprit dans cette belle aventure tant rêvée, mais faut avouer que c'est pénible quand ça dure trop longtemps. Du coup, pas possible de dire que la vue est belle. Surtout que ça continue à monter, et à redescendre.

Enfin, cette succession de montées et descentes est terminée. On poursuit, à découvert, sur un agréable sentier, mais sous les nuages redevenus gris foncé et juste au-dessus de nous. On contourne la Punto Mozza pour arriver à alt. 1831 m. (1 h 15 mn, 1 km 300 m).

On retourne en forêt et on se fait une longue descente sur sentier. Puis on en sort, et par une raide montée en lacets, dans un sentier devenu sentier de cailloux, grimpe à nouveau parmi les roches. On grimpe encore et encore. On est usé par ces montées et descentes. On a mal partout. Et la peur d'avoir de la pluie nous fait accélérer la cadence. La pluie, on l'a déjà vécue, merci. Et accélérer la cadence demande un effort énorme. Il faut serrer les dents parfois, il faut avancer au plus vite que l'on peut. On arrive devant un nuage. On n'y rentre pas de bon cœur.

Et puis ce qui devait arriver arriva. Il se met à pleuvoir. Aussitôt, on met nos ponchos. C'est angoissant, on ne voit rien, il faut chercher les repères rouges et blancs il fait tout à coup froid, très froid. On est les derniers ce qui veut dire qu'on ne peut pas se permettre d'arrêter pour attendre un autre randonneur et continuer ensemble. On marche doucement conscient du danger. On a les mains presque comme gelées. Mais on avance, là-haut, seuls au monde, dans un nuage. On atteint, toujours sous la pluie, l'arête faîtière de Bocca di Punta Mozza alt. 1800 m.

On la longe sur l'autre versant en grimpant à nouveau à travers, et sur des rochers mouillés. On se tient la main pour ne pas glisser, c'est dangereux, l'autre main tient les 4 quatre bâtons. Les passages sont délicats, et il faut s'aider à chaque fois que nécessaire. Et c'est souvent le cas, dans ces conditions difficiles. Inutile de laisser râler trop longtemps, il faut avancer à tout prix, de peur d'être bloqué ici dans les sommets, par la nuit. On entend même dire que le montagnard est un peureux. Un comble ! Avec tout ce qu'il fait pour aider ! Ne rien répondre bien sûr. L'important, ici, dans ce contexte particulièrement difficile et dangereux, c'est de réfléchir constamment pour trouver la meilleure solution pour avancer avec un maximum de sécurité. Et ça va être un véritable combat contre la pluie, le vent, les rochers, le froid, pour arriver jusqu'à Punta Bianca alt. 1954 m.

Puis, on doit continuer à marcher au ralenti, extrêmement prudemment, toujours dans le nuage. Il faut aller voir où sont les repères rouges et blancs qu'on ne distingue plus, la visibilité étant réduite à moins de 10 mètres. Ce n'est pas beaucoup dix mètres, surtout dans une nuit de nuage. Terriblement angoissant. Quand le repère est trouvé, il faut revenir sur ses pas pour chercher l'autre qui avait consigne de ne surtout pas bouger de la roche si glissante. Et c'est main dans la main, en se tenant fort, les quatre bâtons dans une main, qu'on avance à pas de chat, très lentement, sur ces roches glissantes comme des savonnettes. Vous ne vous en souvenez peut-être pas, il était précisé, au début

de ce livre, que la roche corse est très solide, absolument pas friable. On peut donc s'agripper à une petite aspérité de quelques cm seulement. Ce qui est une grande chance. Surtout dans ces conditions périlleuses. On passe ainsi de roches glissantes en roches glissantes. Toujours avec une extrême précaution. On arrive enfin à un large plateau pierreux dénommé Bocca di a Fumicula alt. 1950 m, situé au pied du Monte di Fumicula. (0 h 45 mn, 0 km 900 m).

Toujours sous la pluie, toujours sous le poncho, on continue à monter en direction du Monte di a Fumicula alt. 1981 m par de raides lacets. Je vous assure qu'il faut être montagnard pour endurer une telle épreuve. Alors qu'est-ce que ça doit être difficile pour quelqu'un qui ne l'est pas. Ça explique et on pardonne toutes ces mauvaises pensées et phrases que l'on peut entendre. Il pleut de plus en plus fort, le vent devient violent, les capuches de nos ponchos nous empêchent de bien voir sur les côtés. C'est très éprouvant. Ça râle à nouveau. C'est normal. Maintenant, la météo devient folle. C'est l'enfer. En haute montagne, on devrait toujours partir à plusieurs, sans se quitter. Parce que franchement, il faut être solide pour ne pas craquer. Cette sensation de vulnérabilité totale est un vrai supplice. Même si l'on devait s'arrêter ici, personne ne viendrait nous chercher avant demain. On ne peut même pas prévenir, il n'y a pas de réseau. On est comme seul sur une île maudite. On arrive à ce sommet (0 h 30 mn, 0 km 500 m).

Sans s'arrêter, guidé par l'instinct de survie, on cherche les repères du GR si difficile à trouver dans ces conditions météo extrêmes. Lecteur, je vous assure que les GR de haute montagne sont imprévisibles. Vous pouvez passer du beau soleil à une tempête de pluie et vent comme celle-là, en quelques heures. C'est la raison pour laquelle il était préconisé d'emporter dans son sac à dos une couverture de survie. Pour se mettre sous un rocher, y passer la nuit, sans avoir une pneumonie au petit matin. Parce qu'ici, dans ce désert d'altitude, on est livré à nous même. Faut avoir des réflexes d'autonomie.

Maintenant, on doit marcher sur d'énormes plaques rocheuses glissantes, sans pouvoir se tenir à quoi que ce soit, avec le vide de chaque côté. Là vous vous demandez s'il faut y aller ou pas. Est-ce raisonnable ou pas ? Le degré de risque est très élevé. Et maintenant, il grêle. Incroyable. La moindre glissade est c'en est fini. Il n'est même pas possible de se mettre à l'abri pour passer la nuit, il n'y a aucun rocher, mais que d'énormes plaques. Il faut continuer, analyser, être sûr de soi, être fort. Dans ce contexte aux conditions extrêmes, entendre râler est normal. Ce qui est magique, c'est qu'il n'y a jamais de blocage pour raison de vertige. Absolument aucun. Et pourtant, il y a de quoi stopper net lorsqu'on regarde le précipice, sur le côté. On a une confiance totale en l'autre. Une fois le meilleur passage trouvé, on se prend la main, et on y va. On passe ainsi des dizaines de ces plaques aussi dangereuses les unes que les autres. Avec assurance, sans penser à une éventuelle chute forcément mortelle. Et on arrive, presque dans la pénombre du nuage, et transit de froid, à la Crête d'Acqua d'Acelli, alt. 1954 m (0 h 35 mn, 0 km 600 m)

On passe de l'autre côté de la crête, pour entamer la descente sur l'autre versant. Une longue descente très raide dans un sentier de terre qui est devenu un petit ruisseau. Et on ne peut pas marcher à côté, c'est plein de petits arbustes nains très serrés. Il faut se tenir comme on peut à tout ce qui est à notre portée pour ne pas glisser, c'est-à-dire les petits arbustes. Ce qu'il ne faut jamais faire nous apprend on en alpinisme. Pas assez sûr. Mais là, seul compte l'efficacité, la subtilité, la perspicacité. C'est une épreuve difficile. Très éreintant. On embrasserait les bâtons télescopiques

tellement ils sont indispensables. Et c'est ainsi qu'on arrive, épuisés, à 16 h 30 mn, sous la pluie, le vent et la grêle, au refuge d'Usciolu alt. 1727 m. (0 h 45 mn ,0 km 700 m).

On vient de réaliser un véritable exploit. Toujours sous une pluie torrentielle, on va s'annoncer et savoir s'il reste encore une tente de disponible. On trouve un cabanon qui ne tient debout que parce qu'il est accolé à des arbres. Petit, moche, dégingué. On approche, il n'y a même pas de porte. Juste une ouverture de fenêtre. Dedans se trouvent le patron et son aide. Il est crasseux comme sa cabane. On est abrité de la pluie diluvienne par un tout petit auvent de 1 m par 1 m. Honteux. On se présente, il nous dit, en parlant fort et pas forcément gentiment, de prendre une tente de libre, il ne sait pas qui a pris quoi, donc faut chercher. Merci il pleut, on n'en peut plus, on mériterait un tout petit peu de compassion. Tout de même. Et rajoute en hurlant qu'on mange à 18 h 00.

On y va, et une tente, dans les cailloux, est disponible pas loin du refuge. Faut pas se plaindre, Maryse et Serge, qui ont leur tente perso, ont dû aller à plus de cent mètres dans les rochers, dans une pente assez prononcée ! On ouvre la tente pour poser le sac. Quelle délivrance. On se serre dans les bras, cette journée restera mémorable par son niveau de difficulté, sous une météo exécrable. Et dire qu'on va dormir dans cette petite tente vulnérable, sous cette tempête d'eau et de vent ! On voit les Québécois qui sont dans une tente pas très loin de nous. Ils nous disent bravo en nous voyant. N'empêche qu'ils auraient pu rester avec nous, on serait là depuis longtemps. Mais c'est ainsi. Dans la vie, il ne faut souvent compter que sur soi-même. Les parents nous l'avaient assez dit. Merci infiniment à eux.

On va voir où sont les douches. Il faut presque prendre les bâtons télescopiques tant c'est bas dans la pente assez raide et plein de petits rochers partout. On est toujours dans le nuage, mais la pluie s'est arrêtée. Il n'y a qu'une seule douche, sale, très sale, dans un cabanon en bois pourri, alimenté par un tuyau qui vient d'un ruisseau alentour. C'est trop sale, on ne se lave pas. Tant pis. Les toilettes sont à côté. C'est pire, un cabanon qui ouvre sur des toilettes turques cassées, avec un tuyau d'arrosage qui vient lui aussi du ruisseau d'à côté, et qui coule sur le mur de derrière constamment. C'est-à-dire que vous avez l'eau glacée qui vous coule dans le dos en permanence. On n'y va pas non plus. Les randonneurs que je croise sont choqués. Une honte. Inimaginable.

On va dans le refuge pour se réchauffer en passant par une terrasse étroite. Mais on n'y voit rien, car on est toujours dans le nuage, et la nuit commence à faire son apparition. On est dans un endroit de la montagne qui est l'inconnu, hostile, qui ferait presque peur. Sincèrement, il faut avoir un réel esprit d'aventurier pour accepter ça.

On passe devant le dortoir de 31 places avec les punaises de lit. Juste à côté se trouve l'unique salle où l'on mange. On entre. On essaie. Ce local est tout petit et complet. C'est épouvantablement sale. Tout est sale, les murs, le plafond, l'évier où coule l'eau, je suppose, du torrent d'à côté, ce qu'y reste d'une gazinière pour faire chauffer l'eau dans des casseroles bosselées sans manche. Pas une seule fenêtre. Bien sûr pas d'électricité, et pas de réseau téléphone. On ne voit rien tant il y a de buée.

Deux seules tables. Peu de bancs, la plupart des randonneurs sont donc debout. On finit par se faufiler, faire un peu de forcing. On trouve des places sur le banc, en bout de la table, ou assis sur une marche en pierre glacée, lorsque des randonneurs s'en vont. Carole, Paul et Jocelyn nous ont rejoints. Ils nous félicitent, sont admiratifs de notre courage et notre santé. Ils nous disent espérer être comme nous plus tard. Carole dit qu'on est des modèles pour eux. Ils sont vraiment sympas,

même s'ils auraient pu venir à notre rencontre pour nous aider, connaissant le problème de genou. On ne bouge plus jusqu'au repas de tout à l'heure, pour ne pas perdre nos si chères places.

À 18 h, le jeune assistant du patron arrive. Il a des paroles gentilles, ça fait plaisir. Il met un tas d'assiettes plastiques empilé au bout de la table ainsi que des couverts et gobelets en plastiques. Et il revient avec une énorme casserole pleine de pâtes et de petits bouts de viande. Chacun se sert et passe à l'autre. Tout le monde n'a pas la place de s'asseoir et certains mangent debout. Une honte encore. Maryse et Serge sont arrivés à s'asseoir par terre près de la porte, Judith et Serge sont debout. On ne s'entend plus, le local est tellement petit que c'est un brouhaha inimaginable. La plupart des gens de la ville n'y resteraient pas. N'y serait d'ailleurs même pas rentré. C'est spécial. Puis arrive le fromage de brebis toujours aussi bon et toujours aussi insuffisant, suivi d'une pomme. On est content de manger. Ce n'est pas copieux, mais c'est bon. Pour un randonneur d'altitude.

À 19 h, le jeune homme très sympathique, qui tranche en ce lieu aussi misérable et si peu accueillant, vient avec une grande poubelle et on doit y jeter assiettes et couverts. Et dire qu'on avait lu dans le Topoguide, avant de partir, que lors des haltes dans les refuges, on pourrait entendre des chants corses, ces voix puissantes aux intonations si particulières...

On file tous rapidement sous nos tentes avant d'être trempés par le déluge qui nous tombe du ciel. La pluie fait du bruit sur la tente, et le vent aussi. La tente bouge avec les rafales. On n'a même pas peur. Ni de l'énorme pluie, ni du vent violent, ni de l'éventuelle foudre. C'est de l'aventure, de la vraie ! Franchement, faut oser dormir là dessous par un temps pareil !

Néanmoins, tout habillé dans le sac de couchage, on ne met pas longtemps à s'endormir, éreinté d'une journée exceptionnelle. Mais oh combien content de nous. Avec des douleurs partout, allongés presque sur les cailloux, sous cette minuscule tente qui bouge au rythme de la tempête, on se serre l'un contre l'autre.

Aujourd'hui, 1507 m de montée, 1069 m de descente, soit 2576 m de dénivelé.

8 h 40 mn de marche, 15 km

## Chapitre 14



Jour 12, vendredi 7 septembre 2018 en direction du refuge Bergerie I Croci.

Réveil à 6 h 00. On allume la frontale. On sort de nos sacs de couchages, ce qui est toujours un tour de contorsionniste dans l'étroitesse des lieux. On remet les affaires dans les sacs à dos, maintenant ça va très vite. On ouvre la fermeture éclair de la tente, et on regarde la météo. Il fait nuit noire, mais il ne pleut pas. Soulagement.

À 6 h 25 mn, à la frontale, on va à la petite pièce d'hier soir pour le petit-déjeuner, en laissant nos sacs à dos puisqu'on est juste à côté. Le ciel est bleu gris foncé, les montagnes alentours qu'on ne voyait pas hier, ne sont que des masses de silhouettes noires. C'est magnifique. On se sent tous petits, vulnérables dans cette immensité noire. Carole, Paul, et Jocelyn sont déjà là, ils ont même fait chauffer l'eau pour le café. Vraiment, c'est très sale ici, et il y fait froid. Avec l'éclairage des frontales, on se croirait dans une cave abandonnée, avec plein de choses déglinguées à l'intérieur.

On cherche nos sacs papier avec nos repas d'un grand carton qui a dû servir aussi de poubelle. On sort le petit-déjeuner sur cette table crasseuse, et on prend nos petites portions de beurre et confiture avec le bout de pain. On ne voit pas Judith et Serge. Ni Maryse et Serge. Toujours à l'unique frontale, on se régale en cancanant un petit brin.

Avant de sortir, on consulte le Topoguide. Aujourd'hui, le plan est en pages 89 à 95. Ça dit :

- Au départ du refuge, vous emprunterez l'arête des Statues, une crête qui culmine à plus de 1800 mètres d'altitude et qui offre de beaux points de vue sur les villages du Haut Taravu et la mer Tyrrhénienne. Le GR rejoint Bocca Agnone avant de pénétrer sur le plateau du Cuscionu, planté de hêtres.

À 6 h 50, on sort du refuge, on ne va pas aux toilettes, c'est trop infect. Pour cette fois, on fera dans la nature, tout à l'heure.

On met nos sacs à dos, et dans la pénombre, on prend le GR qui monte sur l'arête là-haut, que l'on aperçoit d'ici. Que du rocher à escalader. Ça commence encore fort aujourd'hui ! Le sentier est caillouteux sur 200 m, puis il faut s'accrocher à la roche pour grimper de rocher en rocher. Ça ne nous semble pas difficile du tout, on maîtrise ce type de passage maintenant. Quoique, le matin de bonne heure ...

Le ciel passe progressivement du noir au bleu, en laissant apparaître au loin des filaments de nuages roses. La montagne enlève aussi progressivement son manteau noir de nuit, et les quelques touffes de végétation apparaissent en vert. La montagne ici apparaît en couleur gris clair. Le lever du soleil au ralenti est toujours une merveille. Faut grimper là-haut. Nos 3 Québécois sont derrière nous. En sueur, en bonne forme malgré les efforts d'hier, on arrive à l'arête faîtière où la vue sur les vallées de chaque côté est splendide. C'est comme une immense photo un peu floue, un peu pastel. On gagne le lieu-dit Bocca di Suragheddu alt. 1786 m. (0 h 10 mn, 0 km 300 m).

Pour récompense bien méritée, on a une vue qui va loin, très loin. Devant nous, des blocs de rochers pas encore éclairés par le soleil. Un peu plus loin, mais pas beaucoup, une arête rocheuse qui descend raide sur un précipice. Pas éclairé, on distingue comme des veines que sont les fissures de cette masse rocheuse. Tout à l'heure, on va l'escalader, et passer de l'autre côté. Plus loin, une autre arête tout aussi abrupte descend dans la vallée. Celle-là est un peu dans l'ombre, on ne distingue que sa silhouette. Encore plus loin, beaucoup plus loin, une montagne dont on ne distingue que le contour formé de sommets. C'est carrément gris. Et au fond, une autre montagne dont émergent quelques bosses que sont ses sommets. Celle-là est toute noire. Et derrière la montagne du fond, juste au-dessus, sur des kilomètres, des lignes, des couleurs gris clair, un peu mauve, puis rose, puis orange, puis jaune, et enfin bleu très clair pour finir par du bleu un peu foncé. Et surtout, sur sa gauche, une immense boule de blanc et jaune apparaît. C'est grandiose.

On suit l'arête en parcourant l'étroit chaînon qui sépare la vallée du Haut-Tavaru et la plaine orientale. Là maintenant, c'est de l'alpinisme. Il faut se glisser, en descendant, dans une cheminée d'environ 10 m, très étroite qui surplombe un immense vide. Et aucune protection par câble ! Ce n'est pas sérieux. Paul et Jocelyn, qui nous ont rejoints, nous aident à passer. Heureusement qu'on avait fait 3 ans d'escalade en salle. Passage très compliqué, très technique, surtout avec un sac à dos. Dans ce cas de figure, descendre n'est pas simple. On ne voit pas en dessous de nous. Il faut tâter du pied pour trouver une prise solide. Il faut aussi beaucoup de forces dans les bras. Et surtout, faut oser y aller, faut avoir confiance en soi. De toute façon, on ne peut pas rester bloquer dans un passage, d'autres attendent derrière !

Aussitôt, il faut monter une paroi en escalade sur 7 mètres, avec un petit couloir pour les pieds très étroits. Et toujours le vide juste à côté. Là plus personne ne rigole, c'est concentration maximale. Ce n'est que de la technique d'alpiniste. Tous les muscles travaillent à fond. À grimper au ralenti pour ne surtout pas chuter dans le vide. C'est impressionnant. On grimpe cm par cm. Et pourtant aucune sensation de vertige, qui serait pourtant tout à fait justifiée. Avec un genou non guéri, encore une fois bravo. On atteint Bocca di l'Usciolu alt. 1780 m. (0 h 15 mn, 0 km 300).

Le soleil a presque fini sa nuit. Les paysages deviennent lumineux, l'horizon a gardé ses couleurs orange et jaune. On est maintenant sur un sentier bien visible, dans la caillasse, et dans une montagne sans végétation. L'itinéraire chemine sur une longue portion de l'arête faîtière dénudée, avec des versants aussi raides d'un côté comme de l'autre. On marche comme si de rien n'était ! Les paysages sur le versant de gauche sont éclairés, et ceux le versant de droite encore dans l'ombre. Il y a tout de même quelques rochers à grimper ainsi que des plaques rocheuses gigantesques, ce qui nous ralentit.

Maryse et Serge nous doublent. Maryse nous dit qu'elle aimerait bien avoir notre adresse pour que l'on reste en contact après ce GR. On accepte avec plaisir, on se verra ce soir au refuge.

Cette arête est nommée arête des Statues en raison des nombreux rochers aux formes bizarres. Il fait maintenant grand soleil, on a enlevé bonnet et polaire. On boit régulièrement évidemment. Le GR arrive au point culminant de la Punta di a Scaddata alt. 1836 m. (1 h 15, 2 km 100). On voit une énorme boule blanche aux contours jaunes qui monte sur la montagne tout au fond. C'est un spectacle incroyable de beauté.

On passe le col. Pour descendre de l'autre côté, il faudrait presque une corde d'alpiniste tellement c'est raide, tellement les rochers sont hauts. On est obligé de s'aider. C'est hyper physique. Et surtout dangereux. On est presque une dizaine à cet endroit. Forcément, on part presque tous en même temps du refuge. On ne peut passer que l'un après l'autre. Il faut faire des efforts intenses pour s'accrocher constamment aux roches. On a notre méthode maintenant. D'une main, les quatre bâtons, l'autre main pour aider à passer les obstacles trop difficiles. Et ainsi de suite les uns après les autres. D'autres sont devant nous, d'autres sont derrière nous. C'est rassurant de ne pas être seul dans une telle difficulté. C'est motivant.

Puis on doit contourner quelques énormes pointes rocheuses et atteindre une petite brèche caractéristique, nommée Petra di Leva. De loin, ce sont deux immenses bols de rochers de 20 mètres de haut, qui forme un V et on passe entre les deux. C'est de l'alpinisme agréable. C'est beau, vraiment beau. C'est exactement ce type de rando qu'aime le montagnard. Technique d'alpinisme de base.

Une fois franchi, il faut descendre la pente à travers des rochers pour arriver à une dépression boisée de hêtres nains alt. 1680 m. Le genou va pouvoir être moins mis à contribution. Un panneau indique que le bivouac est interdit. On descend vers une deuxième dépression beaucoup plus importante, toujours sous les hêtres, pour gagner Bocca di l'Agnone alt. 1570 m. (0 h 40 mn, 2 km). Maintenant, il fait chaud et le ciel est tout bleu.

On quitte ici la ligne de partage des eaux et on s'engage sur le sentier pas trop caillouteux en direction du plateau du Cuscionu. On est seuls tous les deux, on marche d'un bon pas qui est notre

rythme normal de rando. On sort de la forêt, on n'est plus du tout en haute montagne, il y a de la végétation bien verte, parfois un arbre tout seul, magnifique par ses branches aussi larges que sa hauteur. Majestueux. On descend régulièrement sur un sentier agréable en terre, à travers une forêt des hêtres, pour atteindre le lieu-dit U Tignuseddu alt. 1376 m. (0 h 40 mn, 2 km 000). C'est à cet endroit que nous allons aux toilettes naturelles.

Puis on continue le sentier parfois en terre et parfois en cailloux, pour franchir à gué le ruisseau de Veraculoncu. On y croise des vaches qui nous regardent passer. Certaines sont couchées presque sur le sentier, et ne bougent absolument pas quand on les frôle. On longe le ruisseau par sa rive gauche pour rejoindre un large col dénommé Force di a Mela alt. 1347 m. (0 h 15 mn, 0 km 500 m).

Le sentier agréable continue en forêt, à l'abri du soleil. Il fait bon, ça nous semble très facile. Mais on sent le poids du sac à dos sur les épaules qui donnent des signes de grandes douleurs. Normal, on les supporte depuis plus de 10 jours !

On poursuit par une piste caillouteuse, toujours en sous-bois, pour atteindre à 11 h 05, par une courte descente A Bassetta alt. 1310 m. (0 h 30, 1 km 700 m). Des plans d'eau transparents se succèdent, entourés d'arbres pas très hauts. C'est un endroit trop beau pour ne pas s'y arrêter. Enfin, on peut enlever nos sacs à dos. Que ça fait du bien, on se sent tout léger. On peut enlever les chaussures pour mettre les pieds dans l'eau.

On fait des photos de ce bel endroit, et arrive Judith et Serge, qui restent ici avec nous. On discute un peu, et puisqu'il est 11 h 30, on pique-nique ensemble. Judith enlève aussi ses chaussures pour mettre ses pieds dans l'eau. Aujourd'hui c'est saucisson de cochon corse, taboulé, pain, fromage de brebis corse, orange. Et bien sûr pareil pour Judith et Serge. On est un peu écœuré du taboulé qu'on mange trop souvent. Et qui n'est pas très bon. Sûr qu'à notre retour, on sera un certain temps sans en manger ... Par contre, le saucisson corse et le fromage des brebis corse sont un véritable régal. À acheter à notre retour. Si on en trouve ...

On voit Judith qui pose sa tête sur la jambe de Serge. C'était donc vrai. Paul nous avait dit qu'un soir, vers le début de l'aventure, il avait entendu des bruits caractéristiques d'accouplements, provenant de la tente où étaient Judith et Serge. Ça l'avait surpris, ne s'imaginant pas qu'ils se connaissent à ce point. Carole nous a dit qu'elle avait trouvé étrange qu'ils soient sous la même tente depuis le début. Jocelyn avait rajouté que Serge avait organisé cette rando avec ses copains, pour être avec Judith. Que cette rando en France était un alibi, d'autant qu'il y allait avec des amis bien connus de sa femme ! Et il nous a expliqué que justement, il travaille avec la femme de Serge ...

Oh là là ... Bon, on se dit qu'on va les laisser roucouler, là, au bord de l'eau...

On repart à 11 h 55 tranquillement, sous une grosse chaleur, ce qui n'est pas très agréable aux randonneurs avec sacs à dos. Parfois, ça descend un peu légèrement, parfois ça remonte un peu légèrement. Il y a des arbres qui font de l'ombre, mais le sentier ne passe pas dessous, il passe à côté. On traverse un champ de fougères avec tout plein de cardons aussi hauts que les fougères. On y croise aussi des vaches marron clair bien grasses, qui ne se poussent pas non plus du sentier. Même pour les vaches, il fait trop chaud !

Juste après avoir passé les bergeries d'A Basseta, le sentier traverse la D 428. À l'entrée du sentier est comme posé, un énorme rocher rond comme un œuf, haut de 3 m. On rejoint, à 12 h 45 mn, la

Chapelle de San Petru, alt. 1364 m. (0 h 15 mn, 0 km 600 m). On s'y arrête pour boire, et souffler un peu. Heureusement qu'on avait lu qu'il y avait une chapelle par ici, parce qu'elle ressemble à une petite maison en pierres, sans clocher, et sans croix. La porte en bois est fermée, et on peut voir l'intérieur par 2 toutes petites fenêtres. Très sobre, quelques chaises, 2 petites statues bleues en bois dans le fond, posées sur une table en pierre où se trouvent également de toutes petites bougies pas allumées.

Derrière la chapelle, le chemin s'élève rapidement, en pente raide, dans la hêtraie. On a chaud, même abrité du soleil sous des arbres. Puis c'est à découvert qu'on prend la piste en terre qui mène au site d'A Matalza alt. 1436 m. (0 h 30, 1 km 100 m). Là, il fait encore plus chaud. C'est encore plus dur.

Du plateau d'A Matalza, on suit la piste carrossable aux quatre-quatre, sur 850 m. On n'est plus du tout en haute montagne, on y croise même des randonneurs avec des poussettes ! On quitte la piste après avoir dépassé le gué où coule très peu d'eau, puis on longe le ruisseau par sa rive droite à travers pozzines et forêt de hêtres. Le sentier est très agréable, mais on sent tout de même que ça monte doucement sans cesse. Le refuge nous semble loin, on marche doucement, assommé par la chaleur, et surtout par nos sacs à dos.

On continue par une courte montée, néanmoins assez raide en lacets. Ça nous semble interminable, surtout avec cette chaleur assommante. On marche, on grimpe sur cet étroit sentier. On appuie encore davantage sur nos bâtons télescopiques sachant que l'arrivée d'aujourd'hui est proche. C'est presque comme un sprint final. Mais au ralenti. On rejoint enfin, épuisé, à 13 h 51 mn, le refuge bergerie I Croci alt. 1550 m, notre maxi d'aujourd'hui. (0 h 45 mn, 2 km 400 m).

C'est un refuge noté pour 30 places, qui semble accueillant, avec une grande terrasse abritée par une grande bâche. On voit une trentaine de tentes bleues alignées sur deux rangées. C'est la première fois qu'on voit un refuge qui semble organisé. On pose nos sacs à dos, avec un grand plaisir de soulagement, sur un banc de la terrasse, et le patron vient nous accueillir. Ça aussi c'est la première fois. Il nous souhaite même la bienvenue. Et en plus, il nous accompagne pour nous montrer où sont les douches, les toilettes, et rajoute « ici tout est désinfecté chaque jour ». Puis nous montre avec le doigt où est notre tente, qui dit-il est une tente pour trois. Ça aussi c'est la première fois.

C'est propre. Soyons honnêtes, il est plus facile de faire un refuge accueillant quand le terrain est presque plat, et accessible aux véhicules tout-terrain. Néanmoins, c'est caillouteux, mais pas de rochers, et même une toute légère végétation. Sont déjà là, les Québécois au complet, qui viennent nous rejoindre. Pas longtemps parce qu'ils nous disent qu'ils vont faire une sieste pour la dure étape de demain. Eux vont faire la variante pour monter au sommet de Bavella, une des plus belles vues de Corse. On va à la tente, rencontrant des lézards bleu nuit aux taches jaunes.

Effectivement, la tente est plus large que les autres, mais pas plus haute. On ouvre la fermeture éclair, et oh surprise il y même un sas. Pour nous, c'est le luxe. On déballe les affaires sur les côtés comme toujours. Cette nuit on ne dormira pas avec les chaussures, les chaussettes, les gourdes, dans le nez. Devant la tente, il y a une toute petite pente de 50 cm, impossible à descendre avec des tongs.

20 min plus tard, le ciel s'assombrit, et la température chute d'un coup. On va prendre notre douche, eau chaude à volonté. Pas payant. C'est propre pour un refuge, la porte en bois avec des lames où on voit un peu à travers, ne ferme pas, il faut donc mettre ses habits enlevés sur la porte pour que les autres voient que c'est occupé. Comme toujours dans les refuges. Les toilettes turques sont, on va dire propres, quand on a vu ce qu'on a vu ! Ceci dit, la porte ne ferme pas et les lames de la porte en bois laissent passer le jour ... Il y a de l'électricité, on peut faire recharger nos téléphones et nos appareils photo. Et on pourra donner tout à l'heure un peu de nos nouvelles. Mais c'est payant !

On est tout bronzé, des visages fatigués, mais heureux. Pas rasé, on dirait une photo d'homme de Cro-Magnon. On va dans le refuge boire quelque chose de chaud, un vent froid souffle fort maintenant.

À 18 h 30, on se retrouve tous dans le refuge pour manger. La salle est belle, en pierres anciennes, c'est une ancienne bergerie. La serveuse nous apporte un gros pain de montagne, qu'on tranche nous-mêmes. Puis 2 variétés de saucissons des cochons corses. Délicieux. On se prend 2 Pietras ambrées. Délicieuses aussi. Le brunchi corse tout grillé sur le dessus est délicieux et bien servi. Fromage de brebis. Délicieux. Orange.

À côté de nous, au bout de la table, il y a un guide qui emmène 2 jeunes de moins de 20 ans sur le GR. Des privilégiés quand on connaît le prix d'un guide pour un groupe de 10. Alors pour 2 ... Il nous raconte plein d'anecdotes sur le GR. On passe tous une superbe bonne soirée. Délicieuse aussi la soirée.

Aujourd'hui, 355 m de montée, 532 m de descente, soit 887 m de dénivelé.

6 h 30 mn de marche, 13 km

## Chapitre 15



Jour 13, samedi 8 septembre 2018 en direction du gîte de Bavella.

Réveil à 5 h 45, et aussitôt, mais tranquillement on allume la frontale. On sort mieux de nos sacs de couchage, dans cette tente plus grande. À propos du pissou de la nuit, la chute a été évitée de justesse à cause des tongs, dans la petite pente raide juste devant la tente ! Il aurait été préférable de faire également dans le sas ! Rangement des affaires dans les sacs à dos. On tire la fermeture éclair de la tente, il fait nuit noire totale, et on distingue une légère bande blanche lumineuse derrière la silhouette d'un sommet, c'est toujours un spectacle magnifique. Il faut faire attention de ne pas glisser dans la pente, franchement on pourrait presque croire qu'ils ont mis la tente à cet endroit pour voir les randonneurs se casser la figure !

On va au refuge pour le petit-déjeuner, en prenant nos sacs à dos. Carole, Paul, et Jocelyn sont déjà dans la salle d'hier soir. Pas besoin de frontale, il y a de l'électricité. On mange les mêmes choses que dans les autres refuges d'altitude, ils ont dû tous se mettre d'accord ... C'est toujours un moment magique ce petit-déjeuner. On est avec des gens qu'on ne connaît pas. On sait que tous, comme

nous, vont partir avec leur lourd sac à dos pour une journée d'endurance. On se sourit quand on se croise. Certains mangent debout pour partir plus vite, à la frontale. Nous, on est bien dans notre petit groupe, maintenant, c'est comme si on se connaissait depuis longtemps. Judith et Serge arrivent, puis Maryse et Serge. On décide de partir devant, pour prendre un peu d'avance.

Avant de sortir, on consulte le Topoguide. Aujourd'hui, le plan est en pages 95 à 101. Ça dit :

- Vous rejoindrez Bocca di Chiralba puis Bocca Stazzona sur la ligne de crête de l'Alcudina. La descente vers les bergeries et le refuge d'Asinau s'effectue à travers un long pierrier et des passages de dalles. Plus bas dans la vallée, vous rejoindrez le col de Bavella.

On met nos sacs à dos, et à 7 h 00 mn, dans la pénombre, on commence par une montée sur une piste en terre. Ça grimpe assez raide de bon matin. Je vous assure qu'il faut être sportif et volontaire ! Le soleil se lève petit à petit, laissant apparaître un ciel sans aucun nuage, et plein d'ombres et de formes de sommets. C'est toujours aussi majestueux. Il n'y a pas d'arbre, ou rarement quelques-uns, des petits. 900 m plus loin, on prend un petit sentier en terre qui fait des lacets sur tout un flanc de montagne. Ça nous semble long et pénible. Les bâtons télescopiques nous aident beaucoup, les bras travaillent à fond.

Le soleil s'est bel et bien réveillé, et commence à bien nous chauffer. On enlève un polaire, on boit, on transpire déjà. C'est dur de grimper quand on voit le sommet qui est tout là-haut, à découvert. Les efforts physiques intenses sous le soleil brillant vous freinent. C'est dur de mettre un pied devant l'autre tant c'est pentu. À force de ténacité, on atteint la crête de Punta Tuzzaredda. La vue est grandiose avec ses couleurs vives là où le soleil brille, et ses couleurs sombres là où la nuit résiste. On est en nage, et on n'en peut plus. On maudit nos sacs à dos. On boit régulièrement. On suit la crête bien large, mais néanmoins qui monte progressivement, qui sert de ligne de partage des eaux, jusqu'à Bocca di Chiralba alt. 1743 m. (1 h 35 mn, 3 km 200 m).

Après une courte traversée, le sentier continue de monter progressivement au-dessus du vallon de Bassu Ritundu, parmi les buissons d'aulnes. C'est beau comme tout. Et l'effort constant depuis ce matin nous donne chaud. Nos sacs à dos nous font mal. Mais on n'arrête pas, on suit notre itinéraire bravement. Et c'est ainsi qu'à 9 h 08 mn, on atteint Bocca Stazzunara alt. max d'aujourd'hui 2025 m. (1 h 25 mn, 3 km 000 m). Là on pose les sacs. Comme une dizaine d'autres randonneurs. On est sur un sommet fait d'une immense plaque rocheuse. La vue est tout simplement extraordinaire. Des vues sur 360 °. Des vues très lointaines sous un ciel uniforme bleu. Des sommets au loin partout. Il y a un petit vent, comme pour nous récompenser. On regarde, et on prend des photos inoubliables. Carole, Paul et Jocelyn arrivent au sommet. On se congratule, on est heureux, tous heureux. Oublié les efforts. Oublié les sacs à dos. Oublié la chaleur. C'est du bonheur, qui se lit sur les visages pourtant marqués par cette véritable aventure de maintenant 12 jours !

Aie, il va falloir descendre de l'autre côté que l'on voit très bien d'ici. Ce qui n'est pas un avantage. Ça va être raide, long, pas facile le long des parois rocheuses, pour aller au petit point tout en bas qu'est un refuge où on passera devant. On voit tout ça d'ici. On passe sur des plaques rocheuses fortement inclinées. Ça va être difficile. Les quatre bâtons dans une main, on se tient dans les passages étroits ou trop pentus sur les rochers. On doit passer sur des rebords étroits de roches, heureusement solides, en se tenant aux rochers par de faibles aspérités. Sur notre droite, c'est le vide, on ne sait pas de quelle hauteur, mais ça doit être très profond. Certains passages sont tellement étroits qu'on ne

peut pas se retourner à cause du sac à dos qui frôle le mur de roche. Pas facile, et aucune protection. Pas sympa. C'est de l'escalade. Cette partie du parcours n'est pas possible à ceux qui ont le vertige, ou peur ! Mais, on ne s'arrête jamais, concentré sur nos prises. Assommé par le soleil, on passe néanmoins les difficultés en progressant très régulièrement. Franchement, au bout de tant de jours d'effort intense, de tant de prise de risque sans aucune chute même minime, ça mériterait un diplôme !

On effectue une longue courbe descendante le long de ses immenses plaques et rochers, au ralenti par prudence et sécurité. Puis on effectue une traversée des raides pentes montagneuses jusqu'à un large thalweg situé à l'aplomb du sommet. Ce ne sont que des éboulis, des cailloux qui ne tiennent pas, qui roulent sous les pieds. C'est éprouvant, il faut être en forme. Par de courts lacets, on dévale la pente raide (Prudence nous indique le Topoguide). Avec un mal de genou, c'est l'horreur. Quel courage. Dès fois on entend un cri de douleur. À un endroit, on laisse passer Carole, Paul et Jocelyn. L'itinéraire sur les cailloux et petits rochers est étroit, pas possible de doubler. Nouveau cri de douleur. Les 3 Québécois ont bien entendu, se sont retournés, mais ont continué ...

Franchement, c'est la plus terrible épreuve de ce GR20 quand on a un genou défaillant. Cette descente en éboulis est une torture. Rien ne tient, où que l'on mette le pied ! C'est tout un pan de montagne qu'il faut descendre. Un pan raide constitué d'éboulis de rochers, de grosses pierres, de cailloux, et surtout d'innombrables petits cailloux qui dévalent la pente dès qu'on met le pied dessus. Dangereux. On peut tomber à tout instant, déséquilibré par le sac à dos. C'est un exploit que de réussir à ne pas tomber une seule fois durant cette infernale descente. D'ailleurs, il faut souvent mettre une main au sol pour ne pas glisser. On se tient tous les deux quand c'est nécessaire. C'est à dire souvent. Au début des éboulis, ça râlait un peu, ça vient de s'intensifier. Petit pas après petit pas, tout doucement, on descend. C'est interminable. Après un tel exercice, vous êtes expert en maniement des bâtons télescopiques qui vous retiennent. Tout le corps travaille à fond, tous les muscles sont sollicités. Maintenant, ça râle constamment.

Anéanti par la chaleur, obligé de faire attention à chaque caillou, handicapé par les sacs à dos, main dans la main, et les quatre bâtons dans une seule main, on finit par arriver, à 11 h 35 mn, au refuge d'Asinau alt. 1530 m. (2 h 00 mn, 1 km 700 m). On ne s'y arrête pas, on sait que la route sera longue aujourd'hui. Le GR passe carrément sur la terrasse du refuge qui a l'air en mauvais état et sale. On se retourne pour regarder ce que l'on a descendu. Impressionnant. C'était un enfer.

On continue par un sentier caillouteux, mais des cailloux bien ancrés dans le sol, qui ne bougent pas. Le soleil est de plus en plus chaud, et on est à découvert. On décide de ne boire plus que de toutes petites gorgées sinon on n'aura jamais assez pour toute la journée.

Oh bonheur, on rentre dans une forêt, on est abrité du soleil. Grande joie. On s'arrête tellement on est content, tellement l'endroit tranche avec la rudesse désertique et aride des plaques rocheuses, rochers, cailloux, éboulis !

Il est 12 h 30, on a bien mérité de pique-niquer. On ouvre le sac papier pour la surprise du midi. Pain, saucisson, haricots blancs, fromage, orange. On s'installe sur de gros cailloux, qu'on aime ceux-là, sous des sapins dont le sol est jonché de grosses pommes de pin. Avec la chaleur, ça sent bon l'intérieur de la forêt. On se détend les jambes, et on repart au bout de 40 min.

On repart dans la fournaise de la forêt de sapins par un agréable sentier sans caillou qui descend au fond du vallon d'Asinau. On boit nos quelques gorgées à intervalles réguliers. Ça râle constamment. Et pas gentiment. Le genou, la chaleur, la soif, la fatigue en sont responsable. Donc c'est normal. Faut accepter. On rejoint une intersection de sentiers alt. 1350 m qui permet, si obligé d'arrêter la randonnée, de gagner le village de Quenza. (0 h 20 mn, 0 km 700 m).

À l'intersection, il faut descendre sur de petits rochers et franchir le ruisseau d'Asinau en passant de gros cailloux en gros cailloux. Il y a beaucoup d'eau qui coule rapidement avec un fort bruit. C'est impressionnant. Ça ne va pas être facile. Même pas un câble de sécurité pour se tenir. Beaucoup n'oserait pas y aller, trop dangereux. Et impossible de passer par un autre endroit, c'est le seul passage. D'ailleurs, une bande blanche et une rouge sont bien visibles sur un arbre de l'autre côté du torrent. Faut être adepte de la haute montagne et un peu expérimenté. Nouvelle raison pour râler. S'ajoute la mauvaise humeur, le refus d'être aidé. Mais aidé finalement, car vraiment dangereux.

De l'autre côté, ça remonte très raide dans des rochers. Pas longtemps heureusement parce que la mauvaise humeur s'intensifie, et devient de plus en plus désagréable. Panneau de rappel : bivouac interdit. Puis on suit la rive gauche du torrent en courbe de niveau dans une forêt de pins et de bouleaux par un ancien chemin d'exploitation forestière. On arrive au panneau variante alpine alt. 1320 m. (1 h 00 mn, 1 km 700 m). C'est ici que les Québécois ont pris, en variante, la direction du sommet des Aiguilles de Bavella. D'après le topoguide, c'est un des plus beaux points de vue sur la Corse-du-Sud. Impossible avec le genou. Dommage, vraiment dommage. Regrets.

On est assommé par la chaleur, avec nos trop lourds sacs à doc. Il ne nous reste que très peu d'eau sur nos 4 gourdes. On a presque bu nos 4,5 litres d'eau que l'on transporte tous les jours. On continue, on boit quelques gorgées toutes les 10 min. On regarde dans le plan, et c'est le stress d'inquiétude sachant qu'il reste encore beaucoup à marcher et qu'il est impossible de continuer sans eau.

Le sentier descend dans la forêt. Quand on en sort, désespoir, on se retrouve devant un mur d'environ 7 m à escalader. Les roches sont chaudes quand on les touche pour s'agripper. À ce stade de chaleur, il faut une volonté d'enfer pour progresser. Heureusement qu'on a chapeau, lunettes de soleil et crème solaire. Nos doigts sont tout gonflés, et nous font presque mal. Il faut faire des efforts inouïs conjugués à une attention extrême pour grimper.

Arrivé en haut, il faut redescendre des rochers identiques sur une même hauteur. C'est de l'alpinisme. Comme tout alpiniste il faut descendre en marche arrière. C'est très simple avec baudrier et cordage, c'est plus compliqué avec le seul usage des mains et des pieds, handicapé par le sac à dos. Quoique quelqu'un préfère descendre en marche avant, se laissant glisser sur les fesses, ce qui est beaucoup plus difficile, voire dangereux, surtout en râlant, et en évoquant la mer.

Retour à l'intérieur de la forêt. Ça descend par un sentier mi-caillou, mi-terre. On n'en peut plus, la chaleur nous assomme. Et on a presque plus d'eau tellement on doit boire souvent. Pourtant on s'est mis en place un plan de rationnement. Ne boire que quelques petites gorgées quand s'est absolument nécessaire. Il faut tenir, il faut absolument avancer.

Et ça remonte encore. C'est horrible. On ne pense plus qu'à boire, on est totalement asséché. Il doit faire environ 40 °C. Incroyable ce que forte chaleur et manque d'eau peuvent provoquer sur un corps humain. On sait depuis ce jour-là que sans eau, on peut devenir fou.

On ressort à nouveau de la forêt. Et ce sont à nouveau des rochers brûlants à escalader. Il faut faire des efforts surhumains avec ce soleil et cette chaleur pour se hisser sur les hauts rochers, de prise en prise. Comme infatigable, on avance, complice, parfois main dans la main, avec les quatre bâtons dans l'autre main. Il faut à nouveau redescendre de l'autre côté, c'est tout aussi difficile. Surtout avec des sacs à dos. Il faudrait presque avoir des gants de cycliste, avec les doigts libres, pour toucher la roche, tellement elle est chaude ! Il y a plein de lézards, mais ça ne nous émerveille plus ...

Un couple corse nous double, ils n'ont pas de sac à dos, ils courent ! Randonneurs solidaires, ils nous regardent comme pour nous demander si ça va. On leur dit où on va, et qu'on a presque plus d'eau. Le monsieur nous dit habiter dans le coin. Ils sont Corses. Il regarde dans son tél. une carte avec des points d'eau. On vit une époque de technologie absolument formidable. Il nous dit qu'il doit y en avoir une plus bas dans environ 1 km, mais il ne sait pas où exactement. Il en est désolé. On le remercie, c'est ça la mentalité haute montagne. Ils sont vraiment sympas. Et dire que des gens pensent que tous les Corses sont inhospitaliers ! Alors que ces mêmes gens ne sont jamais allés en Corse !

Le sentier agréable continue en courbe de niveau et sort de la forêt pour atteindre une croupe déboisée alt. 1200 m qui domine tout le bassin de Criviscia. On a presque plus d'eau, c'est l'angoisse, le stress, l'inquiétude profonde. Néanmoins, on admire une vue splendide, sur la petite vallée en bas, ainsi que sur le coteau boisé d'en face. On entend de nombreux oiseaux gazouiller, probablement non concerné par la chaleur. On entend aussi que ça râle régulièrement. Le soleil devient notre ennemi, on le maudit. On est obligé de boire, sinon on deviendrait cinglé. Maintenant, il ne reste plus que quelques gouttes d'eau.

Le sentier, en balcon sur la vallée, tantôt descend, tantôt monte, parfois en forêt, parfois à découvert, souvent sur du rocher à monter puis à descendre. Ça n'en finit pas, franchement c'est super éprouvant. On a beaucoup trop chaud. Le manque d'eau commence presque à nous faire délirer. Chaque fois qu'on sort de la forêt, on imagine qu'on va apercevoir le refuge ! Et ça râle maintenant en continu. Faut surtout ne pas répondre, même si des phrases sont cruelles et injustes. Faut juste avancer, avancer ...

Et incroyable, le couple corse qu'on avait rencontré tout à l'heure nous attend depuis un moment pour nous dire que la source est ici. Il nous montre un petit bout de tuyau rouillé qui sort des rochers laissant couler un léger flot d'eau de source potable. Quelle gentillesse. On n'avait plus d'eau. Certain qu'on n'aurait pas pu continuer. C'est notre jour de chance. Après nos sincères remerciements, le couple repart en courant. On remplit aussitôt les 4 gourdes même si ça fait 4 kg de plus à porter. On boit chacun au moins un demi-litre, d'une traite. Après avoir refait le plein d'eau, nous reprenons notre route, soulagés du stress, mais pas du poids supplémentaire. On se souviendra toute notre vie de ces Corses qui nous ont probablement permis de continuer cette aventure. Merci infiniment.

On remonte encore, on redescend encore, sur du sentier dans la forêt, sur des rochers à découvert en plein soleil. C'est toujours aussi dur d'avancer dans cette canicule, mais on peut boire à notre soif.

Et dans ces moments-là, ça vaut tout l'or du monde. On arrive sur le petit plateau de Pianu di a Pulvara alt. 1040 m. (1 h 45 mn, 2 km 800 m).

Le chemin traverse alors une zone de maquis et de pins maritimes. La chaleur est insoutenable, certain qu'on dépasse les 40°C. Les sacs à dos nous font très mal. Les jambes sont devenues de vrais bouts de bois raides. On est en nage. Trempé. Le moindre effort demande une sacrée volonté. Il est donc tout à fait normal d'entendre râler toujours et encore. Tout à fait normal d'entendre dire que la prochaine rando ce sera à la mer.

Malheur, devant nous, à nouveau des montées. Puis à nouveau des descentes. Et encore la galère de devoir escalader ces passages rocheux brûlants, certes pas très hauts, mais enquiquinants à franchir avec les mains. Chacun trouve que le refuge est bien loin, l'un le dit d'un ton de désolation, l'autre en rouspétant fort.

Et maintenant à chaque descente, qu'on croit être la dernière, on est cassé de voir qu'il y a encore une montée. C'est éprouvant, très éprouvant, à cause de la chaleur étouffante. On passe un petit ruisseau presque sans eau, pensant être arrivé. Non. Franchement, faut être solide. On peut confirmer une fois de plus que le GR20 n'est pas pour tout le monde. Il faut des nerfs d'acier.

On doit, une fois de plus, grimper, avec passage en escalade, des plaques et rochers à n'en plus finir. Une vingtaine de hauts rochers en enfilade, qu'il faut franchir les uns après les autres. Il y a certainement de belles vues, mais on ne regarde plus. On a déjà presque tout bu. Soit deux litres d'eau chacun. Incroyable. Sur la roche, la chaleur est encore plus forte, on se croirait devant un four la porte ouverte. Vraiment. Mais l'épuisement n'est pas total, parce que ça râle encore bien fort, souvent, et longtemps.

On rentre maintenant dans une forêt presque plate et bien entretenue, un joli sentier large, avec des bancs et des tables. On croise un couple avec un petit enfant. On lui demande s'il sait où est le refuge. Il dit qu'il est juste là en montrant du doigt la sortie de la forêt tout là-bas. On sourit, on le remercie. On en pleurerait de joie, de soulagement. On se regarde d'un sourire presque avec larmes.

On continue le sentier, certes sur un parterre agréable, mais qui monte encore. On n'en voit pas le bout. Enfin on arrive à une route où circulent quelques voitures. On est au col de Bavella, site classé, où se trouve alt. 1218 m. Et là, plus de panneau du GR ni d'un refuge ! Pas de pitié pour les randonneurs. Il faut demander à des gens. Ils nous disent que c'est à 5 min en descendant la route. Sourire. Immense joie.

On y va, comme des zombies éreintés. On doit avoir des visages creusés par la douleur. Sur notre gauche, une très grande statue de la Sainte d'ici, avec plein de petites bougies allumées. On ne s'y arrête même pas, le gîte est là devant nous, superbe, c'est un hôtel bar restaurant. Il est 17 h 45 mn.

Bravo, sincèrement, d'avoir tenu toute cette journée mémorable, avec un genou qui n'a pas facilité la tâche. Oublié le mauvais caractère avec les méchantes phrases. Une telle endurance mérite le respect. (2 h 00 mn, 2 km 400 m).

Ici, c'est très joli, ça fait touristique. C'est un petit hôtel, noté 40 places dans le topoguide. Une belle terrasse carrelée avec des ardoises de montagne, couverte par un énorme store, abritant de petites tables de deux avec nappes blanches, et des chaises semblant confortables. Une autre terrasse longue

l'hôtel et surplombe une pente raide. On se dit qu'on va bien manger et bien dormir. La vue est splendide, on y voit toute la vallée et les montagnes alentour. Exceptionnel. On se présente à deux messieurs qui sont assis ou plutôt affalés dans leur chaise. À cause de la chaleur certainement. Je donne notre nom, et l'un deux, confirme aussitôt qu'il nous attendait, sans nous demander si ça c'était bien passé puisqu'on arrive en dernier...

Sans se lever, et toujours affalé, il dit qu'il faut descendre l'escalier à droite de la porte en entrant dans le restaurant, et nous donne le numéro de la chambre. On le remercie, il ne dit rien, et s'enfonce encore un peu plus dans sa chaise.

Tout heureux d'avoir une chambre dans un hôtel, on pose nos sacs à dos qui franchement nous font un mal horrible au-dessus des épaules, et on entre. La salle du restaurant est magnifique. C'est comme dans un chalet, avec d'énormes poutres rondes qui tiennent le plafond, des pierres de montagnes sur les murs, et du bois. On se dit que si la chambre est à la hauteur de ce que l'on voit, ça va être royal. Et on le mériterait bien.

On ouvre la porte de l'escalier qui descend aux chambres, et devant nous, un escalier raide, très étroit et mal éclairé, qui descend. Arrivé en bas, il y a plusieurs couloirs aux peintures très négligées, et plus du tout style chalet. On trouve le numéro de la porte, on ouvre, et surprise totale, c'est moche, sale, ça sent le moisi, et il n'y a aucune fenêtre. Le lit est recouvert d'un couvre-lit qui doit dater d'un siècle, déchiré par endroits, qui n'a jamais dû être lavé. Une honte.

On réalise qu'ici, on ne mélange pas les gens de l'hôtel avec les randonneurs. Ici on a vraiment l'impression qu'on fourre les randonneurs en sous-sols comme pour les cacher. Restons positifs, même si c'est honteux de mettre des gens là-dedans, on a quand même une chambre pour nous. La porte ne ferme pas, mais c'est comme ça dans les refuges... Comme on en a plein les jambes et le dos et les pieds, tout ça n'a pas d'importance.

Avec l'épreuve d'aujourd'hui, on est des aventuriers certifiés maintenant. On peut, à l'avenir, faire des randos trek de haute montagne, ça ne sera jamais pire. Impossible.

Des gens nous avaient dit que le GR était plus facile dans le Sud. C'est faux. C'est moins montagneux, mais c'est tout aussi physique.

On va sur la terrasse, à l'ombre, se prendre un coca pour se désaltérer. Il nous faut du sucre. Enfin, on va pouvoir s'asseoir dans une chaise après une journée de plus de 10 h de marche dans des conditions extrêmes. C'est à en hurler de joie. On reste un bon moment. On savoure notre exploit, notre complicité. On regarde l'étape de demain. Elle fait 20 km ! Elle est trop longue par rapport à notre vitesse de marche. On ne peut pas prendre le risque de louper l'avion demain soir. Une dame corse discute avec nous, et la solution est trouvée. On ira à Conca avec le bus qui passe tous les matins à 7 h 30 pour descendre dans la vallée. Ouf de soulagement.

Puis on redescend dans la chambre défaire nos affaires. On en étale partout, et ça pue encore davantage dans cette chambre sans fenêtre. On enlève le couvre-lit qui va à coup sûr nous donner des boutons de morsures de plein de petites bêtes, on dormira dans nos sacs de couchage ! On va prendre une douche, juste à côté de la chambre. C'est propre pour un refuge, mais très négligé pour un gîte hôtel. L'eau est chaude, c'est délicieux.

À 20 h, on doit être dans la salle de restaurant. Eh oui la belle salle. On ne voit pas les Québécois, ni Maryse et Serge. On ne connaît pas les randonneurs qui sont à d'autres tables. On s'inquiète, on se dit qu'ils ne sont pas encore arrivés de la variante qui monte au sommet de Bavella. On nous apporte 3 types de saucisson corse avec du bon pain et du beurre. Et oh surprise, arrive Maryse et Serge qui s'inquiétaient de ne pas nous avoir vus au refuge !

Explication. Ici c'est le gîte hôtel et le refuge est 100 m plus bas. On n'est pas tous au même endroit. Et ils nous disent que les Québécois sont également au refuge. C'est super gentil de leur part, on n'oubliera jamais ce geste. Ils repartent après qu'on se soit embrassé, remercié, juré de se revoir... On est tout retourné d'émotion quand on nous amène le brunchi corse avec de la salade et des tomates. On se régale, c'est délicieux. Puis le fromage de brebis servi, ici en corse, avec de la confiture de châtaignes. Un régal.

Et arrivent les 5 Québécois ! Incroyable. C'est une surprise totale. C'est trop touchant, on en pleurerait. On s'embrasse tous, les uns après les autres. Évidemment la salle du restaurant qui était d'un calme exemplaire, est envahie de rires et de grosses explications sur les exploits de chacun. Et ça rigole, ce n'est plus le même restaurant. C'est tout simplement inoubliable. On se prend en photo, tous ensemble. Quelles belles rencontres on a faites sur ce GR20. Ils repartent après qu'on se soit embrassé, remercié, juré de se revoir... On nous apporte notre dessert. On se prend même un café. On réalise qu'on est dans une aventure exceptionnelle, ici en Corse. On quitte la table en saluant d'un sourire le groupe de randonneurs étrangers à la table d'à côté.

Si on est logé pour la nuit comme des pestiférés, on nous donne à manger comme des princes ...

On quitte le restaurant, ravi de notre journée. On n'a mal ni dans les jambes ni dans le dos, nulle part. On se sent bien, heureux. On retourne dans la chambre puante, content.

Aujourd'hui, 653 m de montée, 985 m de descente, soit 1638 m de dénivelé.

10 h 05 mn de marche, 15 km



Jour 14, dimanche 9 septembre 2018 en direction du panneau final à Conca.

Réveil à 6 h 30, et pas besoin d'allumer la frontale. On sort tranquillement de nos sacs de couchage en rigolant, c'est tellement plus facile sur un lit deux personnes ! Et pas besoin de mettre les tongs cette nuit, les toilettes étaient à côté de la chambre. Mais fallait la frontale, en sous-sols pour les randonneurs, pas d'électricité la nuit ...

Rangement des affaires dans les sacs à dos, correctement, ce soir ils iront dans l'avion. On a pile fini à 7 h pour être à l'heure au petit-déjeuner de l'hôtel dans la belle salle. Dans notre sous-sol, cave, on ne voit rien du monde extérieur, et c'est un choc de voir, par les immenses baies vitrées du restaurant, la splendeur du jour qui se lève. On y distingue un ciel bleu très clair, et plein de nuages parsemés comme de longues bandes de coton, éclairées de rose, de blanc et de gris clair.

Notre petit-déjeuner est prêt sur une petite table avec une nappe blanche. Du pain dans une corbeille, deux verres avec du jus d'orange, une soucoupe de confiture. Une serveuse nous demande ce que l'on veut boire, et on nous apporte un café et un chocolat. On se régale, décontracté de savoir qu'on ne va pas faire l'étape d'aujourd'hui trop longue pour nous, par rapport à l'horaire de l'avion.

À 7 h 12 mn, on quitte le gîte hôtel restaurant pour aller à l'arrêt de bus qui n'est pas très loin. La splendeur du ciel s'est modifiée, maintenant le ciel au fond de la vallée, en bas, est rose pâle, et les nuages sont devenus de très nombreux tout petits nuages blancs comme si les bandes de cotons s'étaient étirées et séparées. C'est absolument magnifique.

À 7 h 32 mn, on est encore à l'arrêt de bus, assis sur de grosses pierres au bord de la route. Le ciel a encore changé ses nuages. C'est exceptionnel. Au-dessus de nous, c'est comme un plafond de boules de coton, serrées les unes contre les autres. Toutes ces bouloches sont éclairées de blanc du côté du soleil et gris foncé de l'autre côté. Ce qui donne un relief extraordinaire. On ne distingue plus le ciel. On croit n'avoir jamais vu un tel spectacle.

À 8 h, toujours pas de bus. Retour à l'hôtel pour leur dire. La dame d'y hier soir, dit qu'il doit passer, mais que tout de même ce n'est pas normal qu'il ait autant de retard ! Retour aussitôt à l'arrêt de bus. Toujours pas de bus. Sur le parking d'à côté, des gens descendent d'un véhicule avec des sacs à dos. On s'approche et on demande s'ils sont du coin. Ils disent que oui. On leur parle du bus. Gentiment, le Corse le plus âgé explique que les liaisons des bus s'arrêtent fin août. Et comme on est début septembre, il n'y aura pas de bus. Le corse dit qu'il emmène des gens en montagne, sinon il nous aurait emmenés au village de Zonza qui est à une vingtaine de kilomètres. Franchement sympa. On le remercie et on décide donc de faire du stop. On va à la sortie de ce petit bourg, et on attend, on attend, pas de voiture.

On est à un col, et le matin il n'y a personne. Alors on se dit qu'il faut agir, l'avion ne nous attendra pas ce soir. On prend la route à pied à 8 h 40 mn. On n'aurait pas imaginé marcher avec les sacs à dos aujourd'hui ! Heureusement, ça descend, il fait beau, les nuages ont disparu, la vue sur la vallée est belle. On marche sur le goudron sur 5 km tout en faisant du stop aux quelques rares voitures qui passent. Elles sont pleines, les gens nous font signe qu'ils sont désolés.

Et s'arrête une Porsche Cayenne. Un Corse âgé nous dit de monter. On met les sacs à dos et les bâtons télescopiques sur les sièges arrière de ce très beau véhicule. Il nous explique être le patron du gîte, et nous emmène à Zonza où, nous dit-il, il y a tous les jours un bus pour Porto Vecchio. Vraiment sympa aussi ce corse. Il nous dépose sur la place du village à 9 h 55, près de l'arrêt de bus.

Zonza est un joli petit village avec des maisons aux murs de pierres ocre et aux toits en tuiles orange. L'église aussi. On regarde le tableau des horaires, et oh surprise, pas de bus non plus ! Parce qu'on est dimanche ! Néanmoins, on demande tout de même à une dame qui semble tenir le café restaurant de la place. Elle nous dit que le seul moyen est de faire du stop. Qu'ici en Corse, on est vite pris.

Alors on sort du village qui est petit, pour aller se mettre en position. Sur le chemin, on s'arrête devant une boulangerie, d'abord pour manger un pain au chocolat, ensuite pour faire du stop. On pose nos sacs à dos tout en les laissant en évidence pour ne pas tromper nos prétendants. Très peu de voitures, et celles qui passent nous font signe qu'ils sont désolés, souvent en montrant du doigt la route de gauche qui monte dans la montagne, car ils y vont. On patiente, il fait très beau, la vue sur les montagnes alentour est très belle. Une voiture qui va à la boulangerie nous dit d'aller un petit peu plus loin, car c'est là que se mettent généralement les auto-stoppeurs. On remet nos sacs à dos et on y va. Effectivement, il y a un grand parking en face du cimetière.

En Corse, c'est spécial, on ne voit aucune tombe dans un cimetière, ce sont de petits édifices comme de toutes petites maisons, où on peut rentrer dedans. Avec une vraie porte en bois et des vitres, et même parfois 2 petites fenêtres accolées. C'est très joli. Mais il n'y a pas beaucoup de voiture et pas de voiture vide. On décide de retourner sur la place du village pour prendre un taxi qui coûte ici une petite fortune. Presque arrivé sur la place, toujours en faisant du stop, une Land Rover s'arrête et nous dit de monter. Ce que l'on fait avec grand plaisir et soulagement. Il nous explique qu'ici en Corse, le stop fonctionne très bien, il n'y a pas de loubards.

C'est un pilote de ligne en retraite avec sa femme. Très sympa tous les deux. On cancanne tout le long du chemin. Pas tout le monde, parce que la descente avec virage donne mal au cœur. D'ailleurs, un moment il a fallu le dire. Le monsieur gentiment roule alors plus doucement. Quand on est malade, la route paraît interminable avec ses 38 km 600 m de descente en montagne. On ne regarde pas surtout pas. Donc pas possible de vous raconter les paysages... Ils nous déposent au port, devant la gare routière de Porto Vecchio à 12 h 35 mn. Grand remerciement.

C'est un grand village de grandes maisons ocre et aux tuiles brunes, juché sur une petite colline, qui atterrit dans la mer bleue où flottent plein de petits bateaux de plaisance. Pour récupérer du mal au cœur, on marche un peu au ralenti le long du quai des petits bateaux blancs. On va à la gare routière regarder l'horaire de navette du refuge qui monte à Conca. Elle passera à 14 h 30. On s'installe sur de gros rochers, à côté des voitures garées, pour manger notre repas-surprise du refuge comme tous les jours. Pain, saucisson, pâtes, fromage. Comme tous les jours...

Et on va se prendre un café au bar d'à côté. On cancanne même avec le patron corse très sympa. On se met à penser qu'il doit être agréable de passer sa retraite ici, dans ce monde à part, qui semble protégé. Puis, c'est l'heure d'attendre notre navette. On va se mettre sous l'abri bus pour ne pas cuire sous le soleil qui tape.

À 14 h 20, on prend la navette du gîte d'étape de « La Tonnelle » pour remonter un peu dans la montagne, à Conca. On est tout seul, et on se met devant avec le chauffeur. Encore un Corse sympa. Il nous raconte qu'il fait chauffeur du refuge depuis qu'il est en retraite. Il a l'air heureux, comme tous ceux qu'on rencontre depuis ce matin. Oui, il doit faire bon vivre en Corse, il y a vraiment des gens sympas.

On arrive au refuge à 15 h 20. On rentre, c'est beau, c'est propre. On demande si on peut laisser les sacs à dos ici, le temps d'aller à la rencontre de nos amis qui vont dormir ici ce soir. Et on part sur la route à pied, mais sans sac à dos, pour faire 1 petit kilomètre entre des maisons, dont certaines semblent abandonnées, et une église. Que c'est agréable la randonnée sans sac à dos. D'ailleurs, le GR est possible sans sac à dos. On peut vous les porter tous les jours au refuge suivant. Faut simplement payer. Mais payer cher. Mais alors ce n'est plus vraiment de l'aventure !

À 15 h 35, on est devant le panneau officiel qui certifie la réussite de ce trek de haute montagne d'environ 180 km. On immortalise l'instant par la photo. D'un côté du panneau, un sourire radieux, sur un visage tout bronzé, dans un tee-shirt de sport rouge sans manche, le pantalon de sport noir, le chapeau large de randonneurs. De l'autre côté du panneau le sourire de la joie, de la plénitude, sur un visage avec un bouc, une barbe, une moustache, un polaire léger gris, un pantalon léger de montagne, le sac à ventre, la casquette à visière de randonneur. On est tout souriant. On est tout heureux. On est tout émotionné. On est complice à fond. On a les larmes aux yeux. Quel exploit !

Que de moments inoubliables dans une vie. Ça vaut bien la peine de prendre le temps d'en écrire un livre.

On reste un instant devant cette plaque où tant de randonneurs ont dû se congratuler. Une pensée à tous les randonneurs qui ont dû abandonner, et on sait qu'ils sont nombreux.

On prend alors le GR à l'envers pour rejoindre nos amis, et on aperçoit Carole, Paul et Jocelyn au bout de 10 min, en nage. Ce sont des retrouvailles comme si on ne s'était pas vu depuis très longtemps. On va au panneau que l'on vient de quitter, et c'est le bonheur pour nous tous. C'est un moment grandiose, le partage d'un moment de bonheur des autres.

On fait la route ensemble pour le refuge. Les Québécois posent leurs sacs à dos dans le dortoir situé dans le parc boisé, où ils passeront la nuit. Ils nous rejoignent pour une pietra bien méritée. Puis arrivent Maryse et Serge épuisés. Elle boite, dit qu'elle est tombée aujourd'hui. Elle a mal. Ils posent leurs sacs à dos et viennent s'asseoir avec nous. On parle tous de cette réussite, de ce rêve longtemps dans nos projets, de cette magnifique aventure, de l'exploit sportif, de l'amitié. On est bien tous ensemble, on se promet de se donner des nouvelles, de se revoir. C'est vrai que nous avons eu de la chance de les rencontrer et de former une belle équipe de randonneurs. Inoubliable.

On va devoir reprendre la navette pour retourner à Porto Vecchio. On s'embrasse tous, on se serre dans les bras. Judith et Serge ne sont pas encore arrivés.

Le chauffeur qui se prenait une Pietra avec le patron du refuge, à une table plus loin, nous fait signe qu'on va y aller. On part du refuge à 17 h 45 pour Porto Vecchio.

On a rendez-vous avec le taxi à la gare routière à 18 h 30. Au bout de 30 min de retard, inquiet, on appelle notre organisateur de cette aventure. Il nous dit aller aux nouvelles, et dit nous rappeler au plus vite. Encore une Corse très sympa. On est dimanche, elle répond avec une gentillesse suisse. Et elle rappelle dans les 3 min, pour dire que le taxi a du retard, mais va arriver dans 30 min. Soulagement.

Effectivement, le taxi arrive, il nous emmène à l'aéroport de Figari.

## **Conclusion**

On aura fait le GR 20 en 14 jours, en 94 étapes, 13 nuits, 2 variantes.

On sera souvent sorti de nos duvets avant 6 h 00 mn.

On aura souvent démarré les randos à 7 h 00 mn, pour le plus souvent arriver après 16 h 30 mn.

On aura fait en moyenne des randos de 8 h 10 mn par jour.

On aura fait en moyenne 1390 m de dénivelé par jour.

On aura fait un total d'environ 18000 m sur les 14 jours.

On aura parcouru, en moyenne, 12,500 km par jour pour un GR 20 de 162 km.

On aura eu des journées d'enfer, éprouvantes.

J'ai perdu 4 kg alors que je suis parti pile au poids de forme !

Quelle magnifique aventure sportive et humaine.

Quelle forte complicité.

On a rencontré des aventuriers qu'on n'oubliera pas.

On a croisé des patrons aussi détestables que leurs refuges minables.

On a rencontré des Corses d'une grande gentillesse et vraiment sympas.

Que la montagne Corse est belle. À refaire sans hésiter.